



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

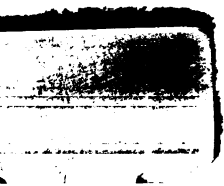
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

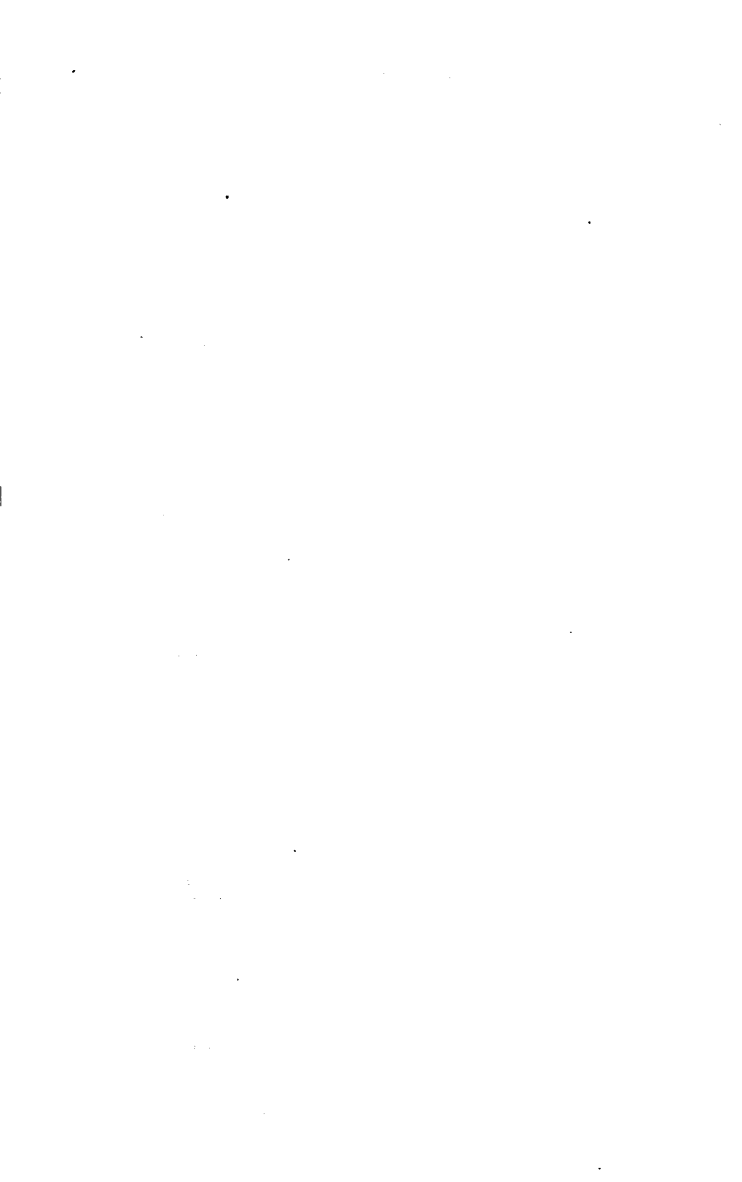
Nous vous demandons également de:

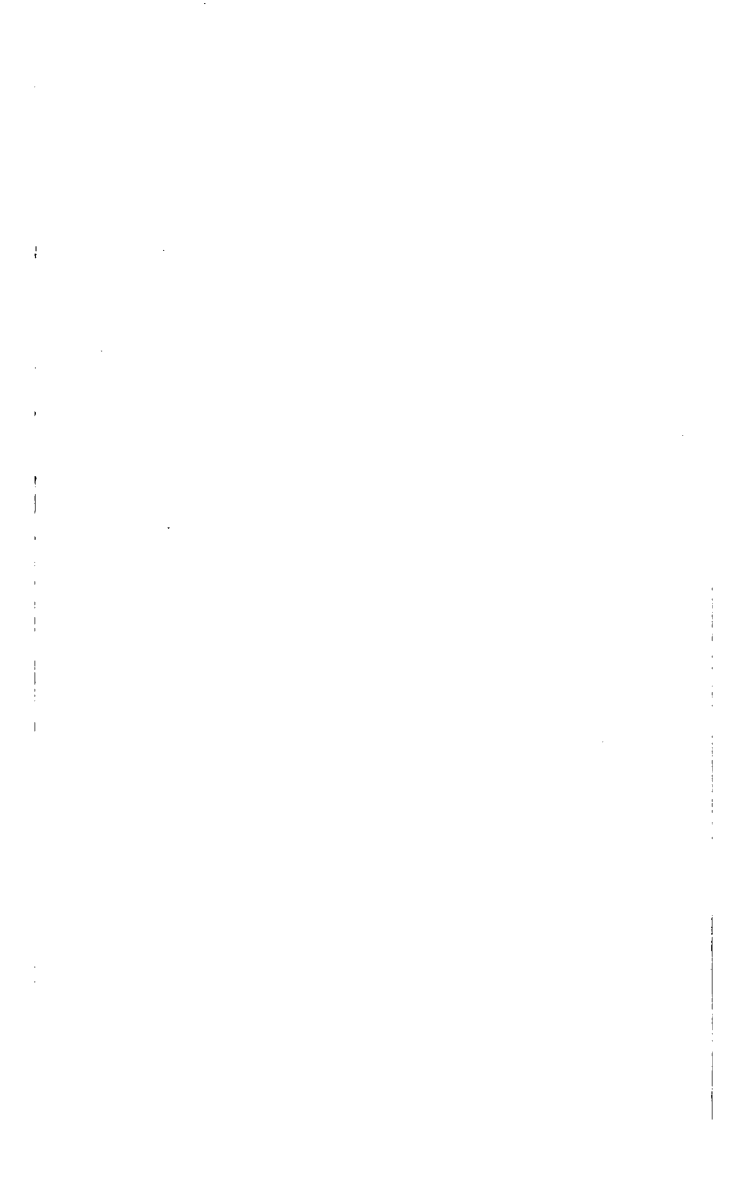
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

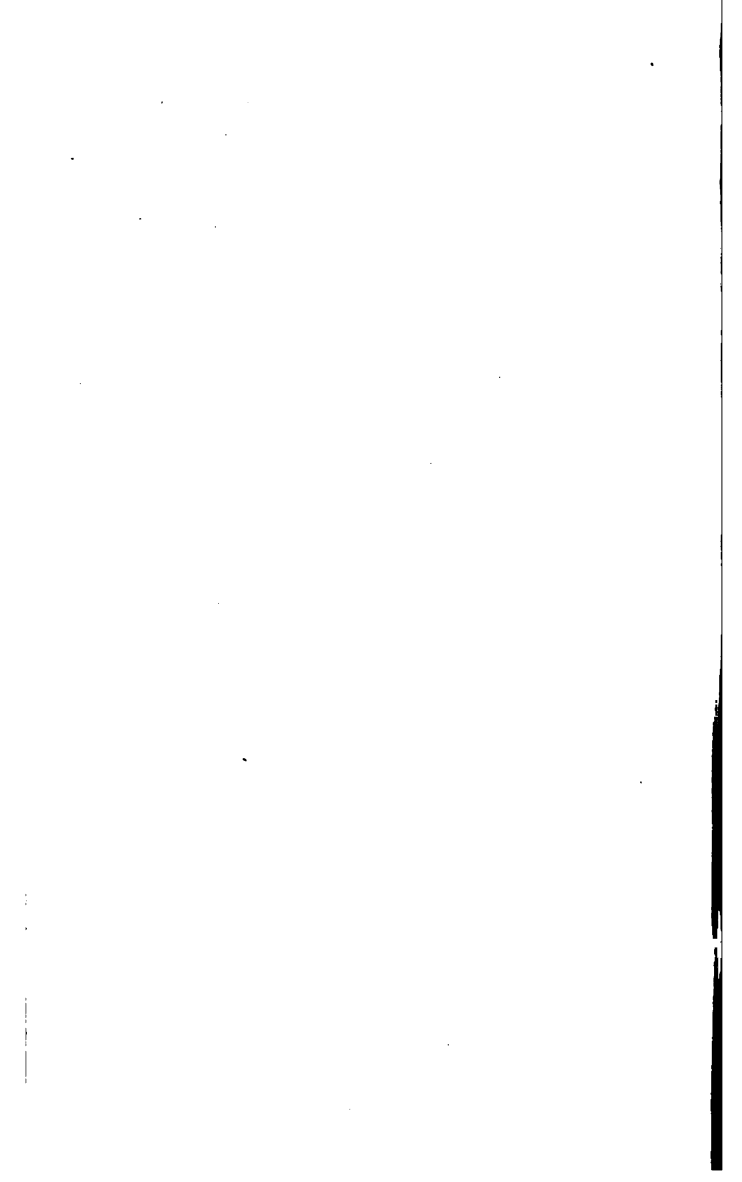
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









196-208





MOLIÈRE.

The Lake French Classics

MOLIÈRE
LE MISANTHROPE.
AND
L'AVARE.

Revised

EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

WILLIAM F. GIESE, A.M.

ASSISTANT PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES, UNIVERSITY OF WISCONSIN



CHICAGO
SCOTT, FORESMAN AND COMPANY
1901

811 m
mi
1901

USE

127731

COPYRIGHT, 1901, BY
SCOTT, FORESMAN AND COMPANY

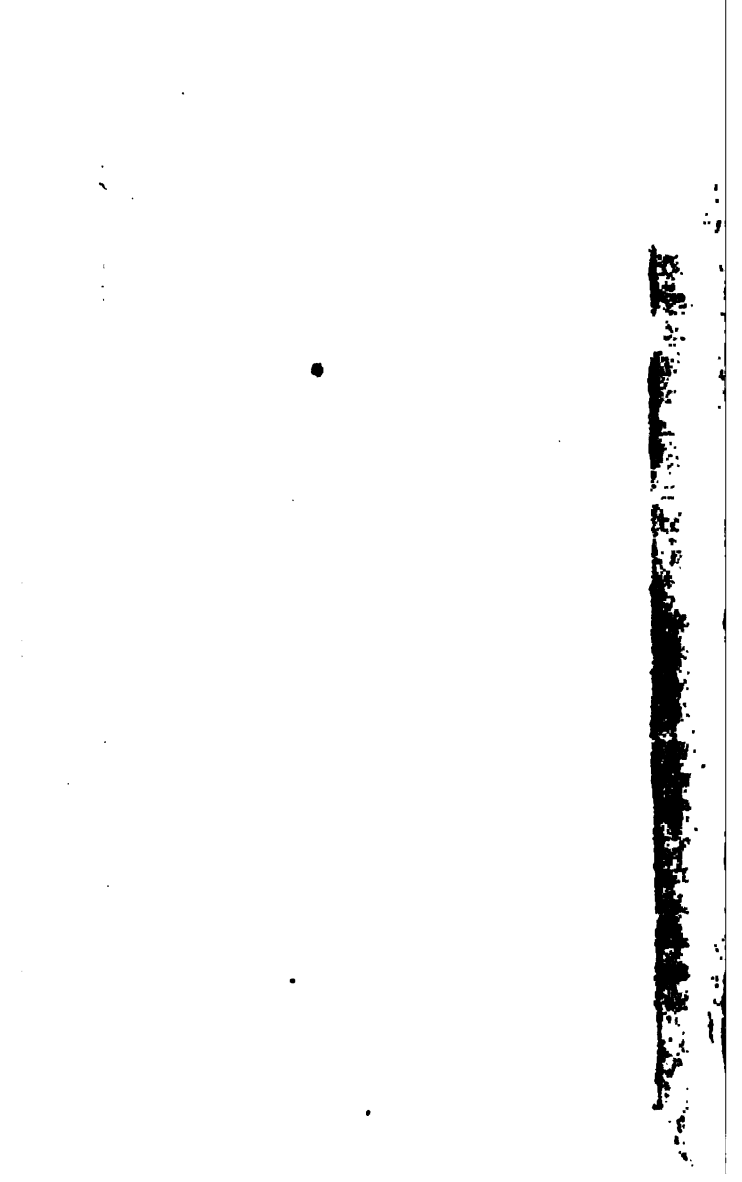
TYPOGRAPHY BY
MARSH, MITCHELL & CURTIS COMPANY, CHICAGO

17th
plots
development
character
action

PREFACE

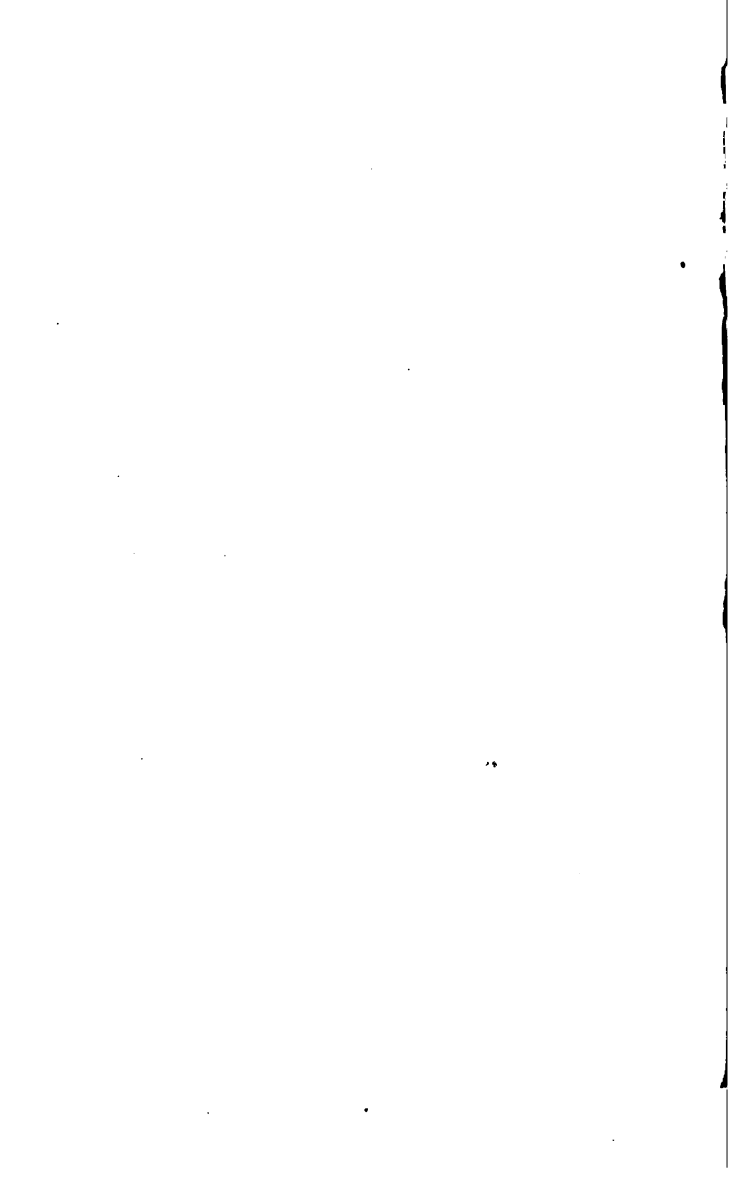
This edition of *Le Misanthrope* and *L'Avare* aims specially at presenting them as literature, at helping the student to understand and appreciate the genius of Molière and to see why he occupies so high a place among the classics of the world. This will explain the somewhat unusual fulness of the introduction, which seeks to accommodate Molière, the most typical representative of the *esprit gaulois*, to the angle of vision of the American student, whose culture is based entirely on Anglo-Saxon literature, traditions, and thought.

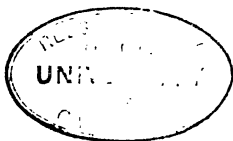
The character of the notes is influenced by the same consideration. Grammatical discussion and erudite commentary have alike been avoided. On the other hand, liberal help has been supplied for the elucidation of all difficulties, allusions, and unusual or unmodern words and expressions occurring in the text. The too general criticism of the introduction is now and then supplemented by special criticism of given passages, or by literary parallelisms, designed to give the student a timely reminder of what he is so apt to forget—that he is not only learning a language, but is studying literature, and must continually keep his faculties of appreciation and judgment alive to its excellence and to its limitations.



CONTENTS

	PAGE
PREFACE	5
FRENCH LITERATURE—Comedy before Molière . . .	9
INTRODUCTION	
I. Biographical Summary	21
II. Critical Study of Molière	25
LE MISANTHROPE	65
L'AVARE	151
NOTES	250





FRENCH LITERATURE

COMEDY BEFORE MOLIERE

In a nation so preëminently social as the French, so quick in seizing and so fond of reproducing the dramatic element in life, so ready to turn from nature to art, and so fond of translating all things, even the most serious, into the language of wit, it was inevitable that the drama, and especially that lighter form of it in which satire, *persiflage*, and wit find expression, should have a very ancient origin and a very continuous representation—in some form.

Comedy, however, such as Molière's, an artistic satirical expression of the humorous sides of social life, must necessarily belong to a highly polished society, such as France for the first time offered in the age of Louis XIV. Molière, who was to leave behind him the most unsurpassable models of comic writing, found in the work of his predecessors no models of comedy, but only elements of comedy, copious, indeed, and not without considerable variety, but not yet rendered plastic to the moulding hand of the literary artist.

The French drama has its origin in the church, was at first written and represented by churchmen, and, in reality, was a liturgic solemnity. It was written in Latin and in prose, the texts being, in fact, extracted from the Bible. It represented Biblical episodes.

Gradually, however, this rather factitious product evolved into new forms. It passed from prose into verse, from Latin into French, and from sacred into secular hands, and an element of humor, very coarse and grotesque like the age, soon entered into it. Thus originated, as early as the twelfth century, the plays known as the *Miracles*, and in the fifteenth century, the *Mystères*. The *miracle* was a dramatized version of some miraculous episode in which figured the Virgin or the saints. The *mystère* was usually a species of dramatized Bible-story. Both combined with sacred edification an element of rather profane merriment. The incongruous comic element, with the irreverence that is inseparable from the comic, finally led to the decadence of the *mystère*. By degrees people came to see it only to be amused; it ceased to subserve its original religious purpose and even tended to undermine the respect for sacred things by making them laughable. It was ultimately prohibited (1548).

In the meantime other varieties of drama had arisen. In the fifteenth century we meet with the *moralité*, the *sottie*, and the *farce*. The *moralité*, in its most serious form, is a kind of dramatized sermon, characterized by a very edifying purpose and infected with the prevalent allegorical tendency of the time. As it conveyed moral instruction, chiefly under the guise of personified vices and virtues, a growingly satiric and comic spirit was inevitable. Thus a further step toward the development of comedy was made. In the *moralité* there is a faint suggestion, but only a faint suggestion, of the comedy of character, such as Molière's. M. Petit de

Julleville goes so far as to say: "The *moralité* of the fifteenth century has become the comedy of character, the classic comedy *par excellence*, in which the poet seeks to embody in a single individual a whole type, a universal character. In the *Misanthrope* suppose that Alceste is called not Alceste but Misanthropy; that Célimène is called Coquetry; Philinte, Optimism; Arsinoé, Prudery; the two marquises, Foppery and Fatuity, and what would the *Misanthrope* be then but a pure *moralité*?"

On a somewhat lower level, but decidedly more genuine and piquant are the *farce* and the *sottie*. The latter is a satiric play, turning mostly on political subjects and taking great liberties with contemporary events and persons. The church, and even the pope himself, were not spared. The *sotties* were played by actors wearing the green and yellow dress and the long-eared cap of the court fool, which partly explains the extreme license of speech, the not infrequent voicing of popular sentiment, the pleading for the oppressed, and the telling of unwelcome truths that mark these plays. This *genus*, however, declined at last into mere trivial buffoonery. The *farce* usually aimed at being merely diverting, and had no didactic and no aggressive purpose, though sometimes it entered the same field as the *sottie*. It is the most thoroughly national and vital and consequently the most entertaining of these different forms of medieval dramaturgy. While laying hold of all the sides of human nature that lend themselves to ridicule, the farce accentuates the reaction from chivalrous ideals by attacking, above all, the weaknesses

and wiles of woman—a tendency which even yet characterizes French literature.

This variety and abundance of dramatic production show to what an extent the medieval theatre rooted itself in the affections of the people. It had become a need and an institution. From a religious ceremony it had become a national diversion. It gradually organized itself as such. The *miracles* were originally played before the church; then, as the secular element predominated, they were transferred elsewhere and performed apparently by amateur troops of *bourgeois*. The actors of the *mystères* were at first random volunteers from every social order, from nobility and clergy down. Only in the fifteenth century did the representation pass into the hands of professional actors,—*La Confrérie de la Passion*. [So, in the fourteenth century, the legal clerks at Paris, in connection with their traditional festivities organized themselves into troops of comedians—*La Basoche* and *Les Enfants sans Souci*. They played *sotties* and *farces*. Countless similar bands arose and spread all over France. In the fifteenth century the theatre is at the height of its popularity, and the number of plays, of players, and of playwrights is prodigious.

Unhappily, the literary merit of this great body of dramatic work is very slight. It is almost in inverse proportion to its abundance. There is almost no conception of dramatic form and development, no notion of character-painting. The plots are loose and arbitrary, and the personages mere lay-figures or caricatures. There is almost no beauty of language, no harmony of

verse, no play of fancy, no depth of thought and insight. The moral content is usually trivial, and, when not so, is unconvincing. The moral tone lacks fineness and poetic truth. Superstitious and ceremonious compliances are quite as respectable as virtue. Such seriousness as we find is imposed from without and is only a reflection of the more lugubrious aspects of the medieval atmosphere. The comic side is more genuine and attractive. It shows a certain healthy exuberance, a certain honest and hearty good-nature that belong to primitive and popular art. But the comic too often degenerates into buffoonery, and almost always it is coarse and licentious in expression; and it is not only unideal, but it finds its favorite diversion in ridiculing the ideal, woman, love, and in general all that lies outside of the practical world. It is too frequently a flat, uninspired, Philistine raillery attacking what is above it instead of what is below it. It is the exuberant, unreflecting, and wanton gaiety that belongs to the popular art of an uncultivated age, in which are embodied the artistic crudeness, the intellectual triviality, and the general grotesqueness of the medieval world, accompanied by that strain of cynicism and license which characterizes the Gallic temperament. All this was destined to run itself clear and develop into refined wit and pregnant epigram only in the polished society of the seventeenth century. What Molière owes to the medieval theatre is something of this prodigal gaiety and of this *sel gaulois* which he has mingled with his own finer Attic salt.

Such is the history of the French theatre up to the Renaissance. The art-instinct manifests itself rather

by its constant groping after expression than by its actual achievements. It rotates rather than progresses. No genuine ideal of dramatic art is evolved. No masterpiece—one might almost add—no work of very great merit is produced. Near the very beginning of this period we have a couple of comedies by Adam de la Halle; almost at the very end we have the merry farce of *Maistre Pathelin*. None of the countless plays produced during the two intervening centuries (the age of Dante and of Chaucer), surpasses or even equals these. *Pathelin* alone has survived in literature. The stage was crude at the beginning, it remained crude at the end of the Middle Ages. Comedy was still to be created.

With the Renaissance, this attempt was renewed along new lines, under Italian and classical influences. The development of civilization and culture in Italy dates from a much earlier period than in other European countries. The Italian influence is thus the earliest to make itself felt in the French theatre. French comedy in its earlier stages is a reflection and imitation—very largely even an actual adaptation—of Italian comedy.

In 1548 the *Mystères* were prohibited,—the medieval spirit was outgrown. In 1549 Du Bellay, in his celebrated manifesto, the *Défense et Illustration de la Langue Française*, proposed the restoration of the different types of ancient poetry, including comedy. Several of his contemporaries attempted this task, among others Jodelle, a member, like Du Bellay, of the group of poets known as the Pléiade.

His *Eugène*, sometimes called the first French comedy, was written in 1552. It is, however, little else than a *farce*, of greater length and complexity and written in better style, but nowise original, for it turns on the same trite and unsavory theme as so many farces had done, and it is quite as licentious. Moreover, the group of Renaissance dramatists appealed only to scholars and were not popular entertainers. Their plays remained mostly unrepresented, as the only real theatre at Paris, the *Hôtel de Bourgogne*, was devoted to the old-fashioned farces.

The most important sixteenth-century contribution to comedy is that of Larrivey, a contemporary of Shakespeare, a grave canon, a writer of books of devotion—and of tales and comedies licentious beyond description. Larrivey did precisely what our contemporary *fournisseurs de théâtre* are doing—he adapted plays. He translated nine Italian comedies, changing scene, characters and language to suit the altered conditions. He vivified the dialogue with many comic touches, and, by substituting natural and racy prose for the traditional octosyllabic verse, furnished a model for comic prose style, though even Molière's occasional example did not naturalize this practice. Larrivey's chief importance is that of the pioneer who first opened the field of Italian comedy. Molière knew his work well and borrowed many details from it.

The comedy of the sixteenth century is thus seen to be an artificial or foreign product, and not, like the old farce, a growth of the soil. It not only lacks originality, it lacks moral elevation and even decency. In this respect

it has made no advance. It has made very little in character-painting: its personages, though more varied and pronounced, are thoroughly conventional. They are exaggerated types and caricatures, drawn from imagination and not from observation. It has made also a somewhat dubious advance in dramatic structure by substituting a tangled complexity of incident for the bald and inorganic simplicity of the old farce. It is vastly more ingenious in plot, but this expansion in scope is not accompanied by a corresponding gain in seriousness and depth. It has, however, enlarged the field of comic art by introducing a sentimental element and making love-affairs a frequent pivot of interest. And it has made considerable contribution toward the development of comic style. On the whole, the gains are slight and are more in the direction of the comedy of intrigue than that of character. Real comedy was still to be created.

There followed a long interval, extending to the time of Corneille and his group, in which comedy was almost unrepresented. When it reappears it is once more as comedy of intrigue, based on foreign models. During the second quarter of the seventeenth century arises a prolific group of dramatic poets, nearly all of whom attempt both tragedy and comedy—a significant hint that we are to find no great comic poet among them. It is significant also of the fact that these two kinds of poetry are on the eve of being rigidly distinguished and separated.

Of the whole product of Mairet, Rotrou, the two Corneilles, Scudéry, Desmarets, d'Ouville, Boisrobert,

Scarron, Cyrano de Bergerac, etc., only a single comedy still lives—the *Menteur* of Corneille. Very few of these plays aim at being sincerely national and contemporary. They are mainly adaptations from Italian and still more largely from Spanish writers, though Plautus and Terence also are not neglected. Evidently these writers lack originality; they do not see that the real field of comedy lies on this side, not on the other side, of the writer's horizon; in the world of reality, not in that of fancy; in the ordinary, not in the extraordinary. The very titles of their plays, compared with Molière's, suggest a gulf of separation. *Tartuffe ou l'Imposteur*, *Le Misanthrope*, *L'Avare*, *Le Bourgeois Gentilhomme*, *L'École des Femmes*, *Les Femmes Savantes*, suggest at once studies of character. *Le Fils Supposé*, *Les Morts Vivants*, *Les Trois Oronte*, *La Bague d'Oubli*, *La Belle Invisible*, *L'Esprit Follet*, *Les Boutades du Capitain Matamore*, suggest imbroglíos and burlesques.

Extravagant and incredible adventures, fantastic romance, complicated intrigues where all the actors play at cross-purposes, interwoven plot and sub-plot, perpetual surprises, unexpected returns of people supposed to be thoroughly dead, of friends that prove to be brothers, sisters, or parents, and who have been carried off by Algerine pirates into Barbary whence they escape, leaving their identity so far behind them that it only overtakes them in the fifth act—such are some of the commonest elements of these plays. They depend on mere incident for their interest. It does not centre, as in great dramatic art, in the individual, but only in the inter-action of individuals. It is purely sensa-

tional, not moral. It turns on the working-out of a tangled plot, not of a moral problem. The writer's chief object seems to be always to surprise us, and the play—like most uninspired fiction—is an ingeniously dramatized enigma. The eternal question: Will they get one another? is the favorite one, and the course of love never ran less smoothly, and, it must be added, never were the obstacles perversely piled in its way removed by such ingeniously far-fetched and mechanical devices. It is not the *deus ex machina* that is invoked at the end of the fifth act; it is the machine itself, which, with very inadequate provocation, grinds out a grist of happiness for the more or less deserving good, and often for the undeserving bad.

The characters, or rather personages, of these plays do not interest us by their depth and humanity, by what they are. They are capricious creations of fancy, depending for their effect on exaggeration and not on objective truth and delicate detail. Psychologic observation is hardly recognized even as a means, still less as the basis of satiric comedy. This is true even of Corneille's *Menteur*, in which so many critics insist on seeing an anticipation of Molière and a model to which he was deeply indebted. It is, like the other comedies of the period, a mere bubble of fantasy, without objective reality and significance, an amusing piece of ingenuity in sparkling verse. These writers deal only in externals. It is not souls and characters that they study; it is only, as it were, the psychologic costume worn by them that they depict. It is picturesque, not psychic portraiture, done in loud and flaunting manner.

The methods of the scene-painter are here applied to the personages themselves. They are not only fixed types, they are types in caricature.

Appearing and reappearing from play to play we have a whole family of these. There is the valet, clever, witty, and knavish, always getting himself and others into difficulties or out of them (as in Roman comedy), or making love to the maid and parodying the love-making of his master (as in Spanish comedy). There is the old man in love, proving that there is no fool like an old fool (*cf.* Harpagon). There is the *matamore*, the braggart hero, recounting incredible exploits, breathing fearful threats, and recoiling before nothing in the world—except danger. There are the pedant, full of learning, Latin, and dirt, and contriving to make the last seem the least disagreeable of the three; the intriguing woman, who runs after Love in order to pick his pockets; the bold maiden who scours the world in search of adventures, and who finds them; the vulgar nurse (*cf.* *Romeo and Juliet*).

Such is the general impression left by these comedies, when viewed in proximity to those of Molière, and when judged by that high standard of taste which he has taught us to invoke. His successors could at least keep this before them as an ideal, for it is the mission of the man of genius to stand for half in the achievements of those who follow him and to speak still through their voice after his own has died away. But if we view this pre-Moliéresque group only in comparison with the older theatre, we may note a certain progress.

A new and more polished society was forming itself;

the somewhat exaggerated *précieux* refinement was beginning to penetrate into literature—the first traces of the chastening feminine influence; the beginnings of a more delicate, more reflective and more idealistic art are to some extent manifest in the content and especially in the style of these plays. A few of them, particularly the great Corneille's, even mark the dawning of a new era; and in most of his contemporaries we find scattered elements of higher comedy. In these extravagant imbroglios we find occasionally a charming and natural scene; among these caricatures, a consistent human *création*; among these lawless imaginings, a delicately rendered trait of character or a genuine touch of emotion.

The maturity of such literary *genres* as have a narrative basis is marked by the preponderance of the philosophic and psychologic elements. This is true even of history as well as of fiction. The drama especially, until the era of character-painting is reached, remains in a merely incipient and preparatory stage. It can be, at best, merely amusing. This is really all that French comedy had thus far aimed at being. Finally Molière came. He was the first comic writer who had a nature and talent large enough to elevate comedy to a higher plane and to give it a deeper significance. To conceive of it as an epitome of life and a mirror of human nature—in other words, to create the comedy of character in its highest form was reserved for the poet of the *Misanthrope*. It is really his supreme genius that overleaps the interval between the comedy of intrigue and the comedy of character, and which carries the latter to a perfection no one else—not even Shakespeare—has

attained. It is true that he owes much to his predecessors, but what he owes belongs almost entirely to the element of intrigue, of farce, of caricature and of conventionality in his work—an inferior alloy which he negligently mixes with his own pure gold. The humanizing and refining process by which these usually crude and recalcitrant materials are lifted to the level of true comedy is all his own. His predecessors need to be invoked chiefly to explain what is conventional and factitious and, in a word, inferior to himself in his work. Molière's borrowings are as easily negligible in a study of his genius as are Shakespeare's. They are hardly apparent at all in his two masterpieces, *Tartuffe* and the *Misanthrope*. The higher he rises the less does he owe to any one. In all that is really great in his work he reminds us of no one, though it seems as if no one could henceforth be really great in the same field without reminding us of him. That is the test and seal of all creative genius of the first order—to plant its flag and take possession forever of some vast domain in the realm of art. Molière is the prince of comic poets.

I. BIOGRAPHICAL SUMMARY

Molière, whose real name was Jean Baptiste Poquelin, was born at Paris in 1622, of an eminently respectable and well-to-do family. His father was an upholsterer and, during Jean Baptiste's childhood, attained to the double dignity of *tapissier valet de chambre* to his majesty, Louis XIV. The mother died only a year later (1632). Young Poquelin received a good educa-

tion, studying at the Collège de Clermont, and, it appears, also under Gassendi, a well-known writer of very materialistic trend. At school he was one of a very remarkable group of boys, several of whom rose to distinction. The Prince de Conti, a subsequent patron of the poet, was also at the school. This atmosphere was one of unusual intellectual freedom. Poquelin probably collaborated in play-writing with his fellows, and is said to have undertaken a translation of Lucretius. He also studied law. The way to prosperity and honor lay open before him; but the theatre attracted him more than law, or tapestry. His grandfather, it is said, early inspired him with this taste by taking him to the Hôtel de Bourgogne (see page 15). The buffooneries of Tabarin and of the Italian *farceur*, Scaramouche, no doubt contributed to feed this passion. Poquelin soon announced to his horrified father his distaste for law and his intention of mounting the boards. In 1643, he joined with the Bédjarts in organizing what they baptized the *Illustre Théâtre*. As he was not to render the name of Poquelin illustrious in the annals of tapestry, he laid it aside and adopted that of Molière.

The result at Paris was not encouraging—in 1645, we find Molière imprisoned for a debt for candles. He and the *Illustre Théâtre* thereupon made an exodus to the provinces, and for more than a dozen years Molière was a strolling actor. He suffered all the hardships and humiliations and also enjoyed all the pleasures of this vagabond life, playing in the quaint surroundings of old-fashioned provincial towns or rolling along the country-roads with a cart-load of merry companions.

He had abundant experience of life, studied the curious and amusing provincial types he met with, and slowly laid up those treasures of detailed observation out of which his works were to grow. He is one of the few French writers who have known France as well as Paris. His productions during this period consisted chiefly of farces, probably little better than his models in this kind, judging by two rather gross specimens that survive. The *Étourdi*, a comedy of intrigue, and the *Dépit Amoureux*, more nearly a comedy of character, both brilliantly versified, belong also to these apprentice years.

In 1658 the troop at last reappeared in Paris, and performed a tragedy, Corneille's *Nicomède*, and a farce of Molière's before Louis XIV. at the Louvre. The king was highly pleased with their comic talent and assigned them future quarters. In the storm of hostility which his plays henceforth provoked, the steadfast favor of the king was Molière's great support, and an absolutely necessary one. We thus owe much of Molière's work to the *grand monarque*. Though the many stories of the king's intimacy with Molière, such as that of their supping *en tête-à-tête*, are hardly to be credited, still it is true that the king was godfather to his first child. Molière later received a pension as comic poet and his troop, taken under royal protection and called *la troupe du roi*, was also pensioned.

In 1659 he brought out the *Précieuses Ridicules*, in which he attacked a prevalent social vice, *préciosité*, an unnatural super-refinement in manners, language, and thought, as aped and caricatured by provincial society.

The play did not fail to provoke opposition, and was even interdicted for a few days. The *École des Femmes*, in 1662, provoked even more lively hostility. The representation of *Tartuffe*, an attack on hypocrisy, was even delayed from 1664 till 1669—and the clerical proposition to burn Molière alive is one of the suggestive amenities of contemporary criticism incident to this production. *Don Juan*, in 1666, was attacked with similar violence.

In 1662 Molière married Armande Béjart, who subsequently became the leading lady of his company. She was thoroughly frivolous, and Molière, besides being naturally jealous, was old enough to be her father, as his enemies took care to remind him. His married life was profoundly unhappy, and, toward the end, for an interval of five years, husband and wife met only at the theatre. Molière's activity, however, continued undiminished. Practically, his whole product of over thirty plays was written between 1659 and 1673. In addition, he was theatrical manager, which he declared to be no sinecure, and he also played the leading comic rôles, showing himself a really great comedian. Though his health had long been declining, he insisted on playing the rôle of the *Malade Imaginaire*, in his last comedy. At the fourth representation, he fell on the stage in an almost dying condition and, soon after reaching home, he died "in the arms of two sisters of charity, dependent on his alms." Only the prayers of Armande and the intervention of the king secured due burial rites for the greatest genius that France has produced.

With a full share of the human weaknesses common

to men of genius, Molière possessed a charm of personality and character that quite effaces the thought of them. La Grange, a member of his own company touchingly says: "All the actors loved the *sieur de Molière*, their director, who united to unusual worth and talent great honesty and amiable manners, which induced all to swear that they would follow his star and never desert him, whatever offers might be made them and whatever profits they might find elsewhere." To such a tribute nothing can be added.

II. CRITICAL STUDY OF MOLIÈRE

That Molière ranks among the very greatest names in modern literature, among the half-dozen world poets of the last half-dozen centuries, is a claim which the critics of France very generally make for their great comic poet. They also, it is true, tend very commonly to set Corneille, Racine, and Victor Hugo on the same high level as Molière—a threatened preponderance of the Gallic element on the peaks of Parnassus which foreign critics unanimously ignore as due to a merely national over-estimate. But in the case of Molière this high estimate has been confirmed by some of the best German and English criticism; and that ought, in such a matter, to be conclusive. Matthew Arnold has, perhaps, most explicitly put what may be regarded as the European judgment of Molière. He asserts that Molière is by far the chief name in French poetry—one of the greatest names in all literature. He classes him in that small band of four or five preëminent poets, the

Dantes, the Miltons, the Goethes, who, in modern literature, stand next to Shakespeare.

Nevertheless, while some critics thus make Molière one of the supreme world-poets, there have not been wanting others who have asked whether Molière is a poet at all, and who have adduced many plausible reasons in support of the opinion that he is not. It is not necessary to go back to the notoriously savage attack of Schlegel for an instance. Mr. Saintsbury, perhaps the most competent of living English critics to speak of French literature, has, in one of his latest volumes, scandalized the faithful by a repetition of the same charge: Molière is not a poet. This apparent anomaly is a suggestive one. It contains the germ for a complete characterization and estimate of Molière's genius, and it may even lead some of us to revise and widen our conception of what poetry is—to define the poet's art in other and larger terms than heretofore.

It will be instructive to note what are the poetic qualities wanting in Molière, what are the reasons adduced to prove that he is not a poet. In the first place, we have in Molière emphatically not a singer. The lyric chord is wholly wanting. Take Shakespeare's lines:

Wilt thou be gone? It is not yet near day:
It was the nightingale, and not the lark,
That pierced the fearful hollow of thine ear;
Nightly she sings on yon pomegranate tree.
Believe me, love, it was the nightingale.

That is the verse of a singer; but of such a strain Molière conveys absolutely no hint.

Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
 Je confesse mon faible, elle a l'art de me plaire:
 J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
 En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer.

That is the habitual manner of Molière—a manner that always hints of prose, and which makes so many of his readers, not only foreigners like Matthew Arnold, but native critics like Fénelon, himself a great classic, prefer his prose to his verse. Yet to produce verse that sings itself like the above was not impossible, even in the classic Alexandrine, for Racine frequently succeeds where Molière failed. There is lyric quality of the highest order in such verses as this of Bérénice:

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?

or these of Phèdre:

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts?
 Quand pourrai-je au travers d'une noble poussière
 Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?

Another poetic quality which is missed in Molière is that subtle power of idealization which finds "sermons in stones, books in the running brooks," which finds in every common thing hints of worlds not realized and vague associations with an invisible realm of

Thoughts that do often lie too deep for tears.

Of this idealizing touch, an attribute on the whole rather peculiar to romantic art, Molière conveys no hint whatever. All the thoughts and feelings he expresses are thoroughly tangible, because they are thoroughly terrestrial. There is nothing in all his works to suggest the remotest affinity with Shakespeare's lines:

That strain again, it had a dying fall:
 Oh, it came o'er my ear like the sweet south
 That breathes upon a bank of violets,
 Stealing and giving odor.

Again, there is to be found in Molière no trace of a purely sensuous delight in beauty, in form and color, in the spectacle of Nature. One might almost say

A primrose by a river's brim
 A yellow primrose was to him,
 And it was nothing more.

Something more it perhaps was, but how much more he never tells us. It certainly was not a world as for Wordsworth, nor a half world as for Shakespeare. It never intruded itself upon his vision of life, it never wove its colors into the background of his thought.

De mille objets charmants ces lieux sont embellis,—
 that is the manner in which Molière speaks of Nature. "A place agreeable although rural," he says in fixing the scene of one of his plays. It was the fashion to ignore nature in the age of Louis XIV.; and Molière does so more heartily and more completely than any of his great contemporaries, except Boileau.

One point still remains, which again can perhaps be most effectively illustrated by contrasting two analogous passages from Shakespeare and Molière. Othello, in a scene of violent passion, reproaches Desdemona thus:

O thou weed,
 Who art so lovely fair, and smell'st so sweet,
 That the sense aches at thee: Would thou hadst ne'er
 been born!

DESDEMONA.

Alas! what ignorant sin have I committed?

OTHELLO.

Was this fair paper, this most goodly book
Made to write wanton on? What committed!
I should make very forges of my cheeks,
That would to cinders burn up modesty,
Did I but speak thy deeds. What committed!
Heaven stops the nose at it, and the moon winks;
The careless wind, that kisses all it meets,
Is hushed within the hollow mine of earth,
And will not hear it.

Compare with this the scene in which Alceste, after discovering the perfidy of Célimène, gives vent to his feelings (*Misanthrope*, IV, sc. 3.) Can we still go on in our reservations? Can we still say that there is in the former passage a strain quite alien to Molière? In some respects there is still a radical difference; in others there is a certain affinity between the two passages. They are on the border-line where the art of Molière and the art of Shakespeare touch. In both there is passion, genuine, intense, and profoundly moving. But there the resemblance ends; the manner of expressing this passion is essentially dissimilar. In Shakespeare it finds expression in similes and metaphors, in semi-delirious figures of speech. Desdemona is a weed, a fair paper, a goodly book; Othello's cheeks are burning forges; Heaven has a nose, for it stops it; the moon has eyes, for it winks; the wind has lips, for it kisses all it meets. In a word, Othello speaks as no man ever spoke; and to the cold analysis of classic French criticism all this would have seemed like Bedlam broken loose and chaos come again. Alceste, on the

other hand, in spite of the trammels of rhyme, speaks precisely as an excited, sensitive, and deeply-wronged gentleman might speak, in a drawing-room, to his faithless lady-love. In one passage we have the highly imaginative and also the capriciously fanciful manner of the Elizabethans, with a very decided touch of their extravagance and their doubtful taste; in the other we have the somewhat barrenly classic and compassed utterance of the over-critical age of Louis XIV., with its scrupulous avoidance of ornamentation and consequent suggestion of poetic flatness.

Thus we reach the final point of real importance in this effort to define Molière's genius from the negative side—his work lacks the imaginative quality. Imagination, with its impetuous, intuitive method, is always the chief medium of expression in Shakespeare: so much so that, in violation of probability, he usually endows his personages with his own colossal imagination; making the very assassins say of their infant victims that

Their lips were four red roses on a stalk,
Which in their summer beauty kissed each other.

His characters all speak like poets. Molière, on the other hand, never over-steps the line where the intellect abdicates to the imagination. The two do not even collaborate in him. He states a given fact of emotion, states it powerfully but simply, and then, like a genuine seventeenth-century classic, he abandons it. It does not with him, as with the romanticist, gather about it a beautiful incrustation of poetic details, due to the imagination taking it up where the intellect leaves it. In other words, Molière substitutes reason for imagina-

tion, as he does observation for intuition. As a result, while Shakespeare, even in his most realistic themes, moves always in an atmosphere of idealism, Molière never rises out of an atmosphere of realism—usually of drawing-room realism. So much poetry as a drawing-room contains, so much is to be found in Molière, and so much only. Yet this must not be underestimated, for the drawing-room is the stage of human nature, of the human heart and all its passions.

In view of all these limitations, in view of the fact that he is not a singer, that his poetry is not an expression of subtle and exquisite fancies and sentiments, that it lacks poetic sensuousness, idealism, and imagination, and ignores the whole world of Nature to remain pent up in the realistic atmosphere of the drawing-room, it is hardly surprising that for some people Molière is not a poet at all, as for similar though far more valid reasons Boileau and Pope seem not poets at all.

For those who view poetry from an ultra-romantic standpoint, the true poet is the inspired singer described by Shakespeare,

Whose eye in a fine frenzy rolling,
Doth glance from heaven to earth, from earth to heaven.

Molière's eye does not glance from heaven to earth, from earth to heaven—he keeps his eye fixed on the earth; and it does not roll in a fine frenzy of inspiration; it is fixed, as steadily and as keenly as any human eye has been, on mankind. It spies out their foibles, their vices, their passions, their very thoughts, in order to convert them all into laughter, but into a laughter

fundamentally sound and profoundly philosophical, a laughter which belongs to the realm of supreme poetry, if with Arnold we define poetry as "a higher criticism of life," instead of defining it with the romantic critics as "the exquisite expression of exquisite impressions." Should there be a third type of critic, who should insist that either of these definitions is too narrow, and that the greatest poets, like Shakespeare, can be defined only by a fusion of both, he could hardly escape acknowledging that Molière is only a half-poet, nor could he avoid adding that he is, at the same time, the greatest of half-poets, so great as to be a world-poet.

After the success of his first really original comedy, the *Précieuses Ridicules*, it is said that Molière, awakening to the full consciousness of his own genius, cried out: "I no longer need to study Plautus and Terence, and the fragments of Menander; I have only to study mankind." The resolution that Molière thus announced he carried out with complete success. [He studied the world around him and transplanted it entire into his pages; and, in doing so, he quite surpassed his Roman models, who never worked with the same bold originality. In fact, one of the most striking points of superiority of Molière's plays, if compared with these originals, is the greater intensity and breadth of observation. In the former there is far more of conventionality, of the reproduction rather than the re-creation of certain not very flexible types: the greedy and ingenious slave, the enamoured and ingenuous youth, the poor and colorlessly virtuous *inamorata*, the imperious and unscrupulous mistress, the conservative and miserly old

father—a mere little corner of the obsolete Roman social world. Such were the originals which, filtered through the ages, reappeared, certainly not clarified and hardly enriched, in the Italian farcical comedy immediately preceding Molière. This, with medieval farce and the crude French comedy that succeeded it, was all that the past had to offer for his imitation. As we have seen, he did not reject it. He extracted from it all that it had of value, but in the very process he outgrew it. Out of these materials, either antiquated or singularly crude, he created and perfected satiric comedy.

The law of satiric comedy is realism; its essential basis must be observation, and for observation Molière had a special, an almost unparalleled gift. He quite deserved the title of *le contemplateur* which Boileau bestowed on him. His very enemies bear witness to this, in accusing him of being all eyes and ears and of carrying tablets about him to note down all possible points of attack. They were, moreover, continually recognizing each other, and occasionally even themselves, in his plays. || During his chequered career, Molière had abundant opportunity for studying mankind in every stage of society. No writer has had wider and more varied intercourse with men, more varied personal experience of human nature. He was not a mere observer, a disinterested spectator of life and of the struggles of men, “a chiel amang them taking notes.” His observation of men has that additional validity and depth of insight, which belong to the born observer and student of human nature, when he has the privilege of studying it

through the medium of direct and active contact with men, of personal participation as friend or foe in the concerns of daily life in which they throw aside the garb of conventionality and the discreet disguises that cloak them on the stage of society, and appear as they really are.

Most of Molière's contemporaries in French literature seem to have had a knowledge of man merely as he appeared in society and, even in the case of such keen observers as La Rochefoucauld and La Bruyère, we feel that they are nearly always dealing, not with human nature in its essence, but with the veils and disguises it assumes, with the elegant conventionalities and polite hypocrisies of refined society. They seem to deal only with a small fraction of the seventeenth century world, and that the most artificial. Their knowledge of human nature is, after all, only negative knowledge, the knowledge of a mere satirist, the result of intellect coldly playing on the surface of society and drawing conclusions by analysis. It lacks all that additional and vital contribution which results from the sympathetic insight of a superior nature, and from the illuminating impress left by experience on a generous heart.

Molière, too, is not the dupe of the false shows of men—his analysis pierces and dispels them. But neither is he the dupe of his own clairvoyance—he discerns and believes in the virtues which these shows simulate as well as in the vices which they hide. He derives from all this what is quite impossible to the coldly skeptical spectator of society—a genuine philos-

ophy of life—a philosophy which permeates his whole work, and whose sagacity, impartiality, wholesomeness, and alternating light and shade seem a reflex of universal human nature, calculated, like it, neither to elate nor to discourage unduly. For the bitterness of satire it substitutes a moderately indulgent and moderately hopeful criticism of life.

It is plain from all this that Molière, though belonging to a classic century, does not represent the classic tradition of France. The pseudo-classicism of the seventeenth century was not, like the classicism of the Greeks, underlaid by a philosophy of life. It was merely an attitude toward life—an attitude of aloofness, not, as with the Greeks, the full and free expression of a supremely poetic age, but merely the thin and stunted expression of a supremely elegant one. It is elegant, but at the sacrifice of poetry and above all of truth. The surface elegance of Greek classicism overlay a fund of truth and naturalness which gave it reality and consistency; that of the French was a flower without roots, it ignored truth and naturalness, and its attitude of aloofness from real life gives it a pervading tinge of dandyism.

All this was quite impossible for Molière. He threw himself ardently into the midst of the fray of life, knew all its experiences, its heights and depths, and reflected them all; and so his work has in it a universal human element—the only stuff of which literary immortality is made. But as his age, unlike the age of Pericles, was not a really poetic one, in order to express truly his method was necessarily one of somewhat

negative and even drastic realism, the very contrary of the artificial and merely elegant idealism of his pseudo-classic contemporaries, who insisted on being classic in a very unclassic age. The result is that while Racine and Corneille and most of their group appeal to us only through the medium of culture, and that often rather feebly, Molière appeals to all humanity; his wider view of life includes our own narrower one; and as Sainte-Beuve has said, every additional man who knows how to read French is an additional reader for Molière.

The range of Molière's observation is universal. He has transferred the whole of contemporary society to his pages. There is no virtue, no vice, no passion that he has not depicted. There is no class of society, high or low, that he has not ridiculed. There is no profession that has escaped his satire. He made himself, as it were, the comic censor of society and, like Aristophanes, became involved in a life-long warfare. He made enemies of one-half of humanity, not, like the malicious Athenian, by personalities, but by generalities. The phrase *castigat ridendo mores* seems coined to describe Molière. He ridiculed medical charlatanism; he ridiculed devout hypocrisy; he ridiculed legal chicanery; he ridiculed the frivolous nobility; he ridiculed the *bourgeoisie*, now for its upstart airs, now for its innate vulgarity; he ridiculed the learned, for their pedantry; he ridiculed third-rate poets and makers of madrigals, for their empty affectation. He ridiculed the fair sex, old women for their affectation of youth, and young women for reasons too numerous to catalogue. He ridiculed even the new woman of his time,

the *précieuse*, for her euphuism for her conceited dilletantism and for her dabbling with matters outside of her sphere.

Yet all this, with all the infinite talent and the splendid versatility it implies, attests only the breadth of Molière's genius, it conveys no hint of its depth. The student of human nature and of life, the moment he penetrates below the mere surface, which is the realm of comedy, encounters a new world of thought and feeling, the realm of the serious and often of the tragic. What makes Molière the greatest of all comic writers is that his comedy so frequently strikes down its roots into this deeper stratum. Though his art requires him never ostensibly to desert the superficial world of comedy, there are, at every turn, channels of communication through which the voices of this subterranean world make themselves heard and infuse a profounder meaning into the laughter and gaiety of his comedy than is to be found in any other.

Among the most popular of those portraits of Molière, whose genuineness is generally acknowledged, are the portrait by Simonin, and the portrait of the Gallery of Chantilly. The former represents a comic actor, in the costume of a buffoon, with a broad grin on his face—this is the Molière that the public knew. The Chantilly portrait represents a man in an every-day costume, a man having "an expression of profound sadness, a face whose languid eye, wrinkled brow, hollow cheeks, drawn lips, all hint of suffering, whose head seems to bow under the weight of irremediable weariness." This is the Molière of private life.

In the plays we can trace something, at least, of this same duality. Under their surface merriment there is frequently an undereurrent of tragedy, which, though never allowed free vent, though always translated into irony, though always restrained, transformed, and forced to laugh at itself, nevertheless gives to his best comedies a distinctive individuality, a sense of depth and genuineness, which raises them quite out of the category of the mere comedy of wit, such as Beaumarchais's or Sheridan's. In such plays as the *Miser*, the *Misanthrope*, *Tartuffe*, and *George Dandin*, there hovers above the superficial merriment an atmosphere of storm, electric with passion and tragedy. The *Misanthrope* floats entirely in a hazy middle region, where comedy and tragedy melt into each other. Though it remains always a comedy in language and treatment, the element and spirit of tragedy are continually present in the background, giving to the drama a seriousness and a tone of passion that make it not a mere diversion but a transcript from real life. And, as a singular piece of irony, *George Dandin* is more remarkable still. It is not a comedy at all, but a veritable tragedy written in comic dialect, provoking a laughter that is more mournful and harrowing than the terror and pity inspired by tragedy. In this side of his work there is apparent something more than simple observation—there is a seal of personal experience, an emotional touch and an insight that are guarantees that the author writes out of the fullness of his own experience. There is, to borrow an expression of M. Bourget's, a drop of his own blood on the page.

But if Molière's plays often rise above the realm of mere comedy, they have also a tendency to sink below the level of comedy into that of farce. This is their greatest fault. In spite of the keenness and breadth of Molière's observation, in spite of his realistic method, it would seem as though his long and complete immersion in the element of farce, in the earlier years of his career, had rendered him unable wholly to escape from it when he attempted higher comedy.

In all his comedies there are certain scenes of broad farce, doubtless explicable as being simply thrown in to please the groundlings—and king and court. were groundlings in this matter. But there is nearly always a certain under-current of farce, of exaggeration for comic effect, which runs through the whole play and makes the personages every now and then lapse into caricature. This seems to hint at a certain organic defect in Molière's taste. It is a very serious artistic fault in his plays; for though stage-perspective may require a certain amount of exaggeration, it should be only in the way of over-emphasizing and intensifying the traits of a character, never in actually distorting them. A miser may be made in a play to think and talk of nothing but gold, though we know that in actual life he must frequently think and talk of other things. This is only a legitimate intensification of his vice for stage-perspective. Thus Molière's Harpagon is artistically true to nature when he says to his son: "It is very necessary indeed to spend money for wigs, when one might wear hair of one's own growing which costs nothing. I'll warrant you have at least twenty pistoles

in wigs and ribbons; and twenty pistoles bring yearly 18 francs, 6 sous and 8 deniers, if invested at only eight per cent." All this is inimitable—avarice justifying itself by the foolish extravagance of others, with that aptness which vice has in finding always some plausible defence for itself. And how natural the resolving back into money of these useless articles of luxury; and how clever the calculating of the prospective interest on this purely hypothetical capital; and finally what a subtle touch in this: "though invested at *only* eight per cent!" One feels that Harpagon would certainly try to get ten. (This is perfect comedy; there is no caricature here, only an artistic intensification of the character; but, read the play through, and note how often, how habitually, Molière over-steps this delicate limit and drifts into caricature, into farce.) When Harpagon is robbed of his money-box, in his despair looking about for the thief, he lays hold of his own arm, crying: "Stop!" This is an impossible mistake—it is caricature. He cries: "O my poor money—without thee it is impossible for me to live—all is over with me (—I am dying—I am dead—I am buried!" This again is unnatural, it is caricature. He goes on: "I will call in the police; I will have the whole house put to the torture, my servants, my valets, my son, my daughter, and myself." Harpagon is of course, not a sufficiently complex character to be translating his despair into irony; that would be the device of one trying to repress or hide it; while he, on the contrary, is giving it free vent. And no one, certainly, would ever seriously propose to put himself to the torture to dis-

cover who had robbed him,—it is a very comic idea, but only because it is pure caricature,—it is comic from its unnaturalness. This farcical element is so prevalent that the whole play is vitiated by it.

This fault the zealous admirers of Molière are unwilling to regard as such. They pretend to find in it rather that *vis comica*, whose lack Caesar complained of in Terence. They refuse to admit that the humor is forced in such a passage as that where the pedant Vadius, after denouncing in good set terms the intolerable poets who read their productions everywhere and to everybody, suddenly ends by offering to read some of his own:

The fault that in a poet chiefly irks
Is that he only talks of his own works,
And is, in every place where men converse,
The tireless reader of his tiresome verse;
Bearing from house to house his stupid lays
The mendicant extorts reluctant praise,
And button-holes his friend, or his friend's friend,
To read to him some poem without end.
Such madness none could e'er impute to me,
And with a certain Greek I quite agree,
Who with Draconian law forbade all men
To read one single verse that they might pen.
Here are some rhymes on *Love* I've lately penned;
Pray pass on 'em the judgment of a friend.

The fact that this sudden transition is so intensely comic that it is said always to make the whole audience burst into applause, when Vadius takes his little rhymes on *Love* out of his pocket, does not make it any less unnatural. No poet, wishing to read some little rhymes on *Love* paves the way by declaiming with

Juvenalian bitterness against the practice of reading verse, unless he happens to be a man of wit indulging in irony, and Vadius on the contrary is quite serious. He therefore drops at once from the realm of comedy into that of caricature.

But it may be asked, why is this incongruous intrusion of farce into comedy so inartistic? Why is it so capital a fault in Molière? It is because comedy depends for its effect upon illusion, while farce does not. Everything must be sufficiently probable, sufficiently natural to seem real. The law of comedy is realism. In farce, on the contrary, the spectator is under no illusion. The events and persons are usually not probable, often not even possible. They must be sufficiently improbable and unnatural to excite laughter—they must be idealized into grotesqueness and caricature. The law of farce is, so to speak, an inverted idealism. The methods of comedy and of farce are therefore diametrically opposed, and the slightest touch of farce in comedy is jarring, because it is invariably an interruption to the continuity of the illusion. This fundamental distinction Molière violates continually. At one moment his characters are profoundly human and conform to the standard of reality and nature; in the next instant, they become merely theatrical, are exaggerated into caricature, and cease to be real in order to be comic.

Molière does not, like Shakespeare, draw his characters from intuition but from observation. They are, to begin, mere *tabulae rasae*, on which he puts down, with wonderful sagacity, one trait after another, until

we have a complete embodiment of the vice the character stands for—but a type only, for everything is in these accretions, there is nothing beneath them, it is a whole made up of details. In Shakespeare there is always an intuitively conceived character at bottom, a vital and human one, upon which all the details of a given vice or virtue are superadded, with a due action and reaction between the personality and themselves. The character is not made up of these details, they are only the windows at which it looks out on the world and in which we see it framed, sad or smiling, repellent or charming, but always human and palpitating with life. The whole is not merely, as in Molière, equal to the sum of its parts and identical with them; it never conveys a suggestion of having been cleverly put together out of them. The whole is greater than the sum of the parts; analysis is always brought face to face with a baffling residue, a vague and mysterious background of character that escapes it and makes it impossible to resolve Macbeth into ambition and Othello into jealousy, as we resolve Tartuffe into hypocrisy and Harpagon into avarice. It is precisely in this inexplicable *nescio quid*, which permeates and unifies them, that lie the absolute humanity of Shakespeare's characters and the exquisite and inimitable creative power of the poet.

For a poet depending exclusively on observation such creations are impossible, and Molière offers none, with the single exception of the Misanthrope. Here he is not creating from external observation, but is drawing his character from within, from himself, and it has a largeness, a humanity, commensurate with his own nature.

Otherwise, however, Molière depends upon observation, and while the accumulated wealth of details this puts at his disposal enables him to give to his principal characters a considerable show of complexity, and even to vary his minor personages with remarkable cleverness, the latter are very apt to betray the inadequacy of mere observation, however keen and rich, when not subordinated to intuitive insight, to psychologic imagination, such as some very inferior artists,—Balzac, for instance,—really possess in far higher degree.

Molière's secondary and subordinate characters are usually too simple, are too often mere embodiments of some single quality needed as a foil to the passion of the protagonist. Not that they differ essentially from the protagonists, for like them they represent the embodiment of some single quality or passion. Only, the former represent each some passion sufficiently great to seem naturally to have absorbed all others; while the minor characters appear unnaturally simple, because a small passion can not possibly be made to seem all-absorbing like a great one. At bottom, the formula is the same for both. The soubrettes, the saucy, meddling servant girls, whose vigorous rather than delicate common-sense so often serves as a running commentary on the follies of hero and heroine, charming as they are, have a certain family resemblance. The brothers, brothers-in-law, and friends who represent worldly wisdom personified, would seem all to have taken lessons from one another—each has a wisdom as prosaic and impersonal as Kant's categorical imperative.

It is because his personages are mere types that Molière so frequently seeks his comic effects by means not wholly natural. He is often obliged to exaggerate these types unduly and to attribute to them a monomaniacal one-sidedness, which makes them blind and deaf to everything else in order to make them laughable. He has been forced to endow his characters with a certain artificiality, making them theatrically and not humanly comic. This at times takes them quite out of the realm of humor, which is that of high comedy. Molière does not always escape this even when he is at his best. An example of this monomaniacal one-sidedness, resultant from compounding a personage after too simple a formula, may be found even in that much admired and truly admirable scene, at the opening of *Tartuffe*, where Orgon, the over-credulous victim of the wiles of this arch-hypocrite, first appears. He is intended to reveal his own character, and indeed does reveal it so completely that the full measure of his possible stupidity is at once taken, and he ceases to be an unknown quantity in the intrigue. His credulous infatuation is too unmitigated to seem wholly genuine.

ORGON (to DORINE).

Has all gone smoothly here these two days? tell,—
Is there no news? Is everybody well?

DORINE.

No, mistress with a fever went to bed
Day before yesterday—and her poor head—

ORGON.

And Tartuffe?

DORINE. La! sir, well as one could wish—
Big, fat, red-faced, and healthy as a fish.

ORGON.

Poor man!

DORINE.

At night her stomach sort o' turned;
At supper-time, she couldn't eat a bit,
And her head ached and ached enough to split.

ORGON.

And Tartuffe?—

DORINE. Ate alone the victuals that she spurned,
Seated devoutly near; the mutton-leg
And brace of partridge didn't go and beg.

ORGON.

Poor man!

DORINE.

All through that blessed night—just think!
That poor, dear woman didn't sleep a wink.
Her burning fever kept her wide awake,
And I sat by her bed-side till day-break.

ORGON.

And Tartuffe?—

DORINE. Went with pleasant drowsiness,
From supper to his room, and there, in less
Than half a minute, sought his well-warmed bed
And slept till morning like a hump o' lead.

ORGON.

Poor man!

DORINE.

At last, persuaded it would speed her
Recovery, mistress let the barber bleed her,
And to get better she at once began.

ORGON.

And Tartuffe?

DORINE. He took courage like a man;
To keep up a stout heart, at any cost,
And make up for the blood madame had lost,
He drank at breakfast four big flasks of wine.

ORGON.

Poor man!

DORINE.

They both are very well, in fine.

So I'll up-stairs to mistress now, and let her

Know just how glad you are to learn she's better.

One of the most striking and constant traits of the French temperament is wit. It is the quality that a Frenchman most affects, because it is the unmistakable dialect of that *intelligence*, without which there is in his eyes no salvation. Over-seriousness is therefore the unpardonable sin with him, just as lack of seriousness is with us. There is, however, in French wit a peculiarly national strain, the *esprit gaulois*—of which Molière is the most luxuriant type—which is always a little disconcerting to the Anglo-Saxon, and a little difficult to understand and appreciate. Wit is an expression of the pure intellect, of the reflective or critical faculty, in opposition to the imaginative and sentimental faculties. It is therefore essentially negative; it deals with the limitations and the shortcomings of things. Let this negative attitude be ever so little emphasized and it becomes at once cynical and irreverent. And in the whole line of writers, from Rabelais down to Maupassant, who represent this *esprit gaulois*, it always is emphasized; it is not balanced by that invincible idealism which in the Northerner usually holds it in check and neutralizes it. Hence there is always for the latter, in these writers, something a little disquieting, something which prevents him from giving them complete acceptance, a troubling consciousness of the racial barrier—a barrier which time has only accentuated.

In the Middle Ages the *esprit gaulois* plays only in the region of the senses, though here its note is certainly strident enough. To turn every sentiment inside out, to show the shady and the seamy side of everything, is already its delight. The sensual and irreverent treatment of woman and of love, even before the ideals of chivalry had waned, are examples of this. But, with the Renaissance, this merry and irreverent *esprit gaulois* vastly extends its dominion and rises to the dignity and the power of a primary element, a forceful literary instrument, a current in the national life and thought. The Renaissance brought to the modern world what the Middle Ages had been unable and unwilling to give it: intellectual liberty.

Henceforth, the *esprit gaulois* no longer plays merely in the region of the senses, it invades that of the intellect, it establishes itself in the whole world of thought. Before the time of Rabelais it had been only a mischievous page in the court of literature, playing mad pranks and bespattering everything with its mocking jests, but always at bottom submissive to authority and obedient to the superior powers. It submitted to them and obeyed them, because it believed in them; but now, at last, it learns to believe in itself. It had existed on sufferance, now it arrogates its right to independence and power. It asserts its majority and declares itself *hors de page*. It sets a fool's cap on the reverend pate of medieval scholasticism, bids a laughing good-bye to its old faith and its old traditions, translates its former *credo* into a series of jests, and proceeds to elaborate its own philosophy of life. Like

the page of medieval times it is suddenly transformed into a knight and a warrior. It seeks causes to champion and foes to attack. It becomes the soul of every tendency of negation; it identifies itself with the opposition; it is henceforth a prime element of every counter-current in French literature and life. It turns *chansonnier*, and henceforth the government of France is an absolute monarchy tempered by songs—in awaiting the *Carmagnole*. It turns *philosophe*, and henceforth the church finds in its path an encroaching and invincible enemy—skepticism. It turns moralist, and henceforth the monachal, the ascetic, and even the Christian ideal of life find themselves pasquinaded, elbowed and crowded to the wall by an easy-going, tolerant and worldly Epicureanism. For medieval preoccupation with the soul, in which it was always half-hearted and recalcitrant, it substitutes a very hearty and rather pagan devotion to the claims of the body.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin:
Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.,

It reinstates Bacchus and Venus—Matthew Arnold would have said the goddess of Lubricity—in its Pantheon. It casts a halo of poetry over the senses, and ends by the glorification of instinct. From the medieval Mater Dolorosa it turns to seek, by paths *embrageuses, gazonnées et doux-fleurantes*, the shrine of Mother Nature—the goddess of instinct and of freedom.

It is this thoroughly worldly philosophy of life that permeates Molière's work, a philosophy based wholly on instinct and common-sense, and seeking no revelations

except from them, arrogating absolute liberty of thought and speech, opposing all limitations, recoiling from all other-worldliness, religiosity, morbidness, over-refinement, affectation, and prudery. It is a philosophy of primitivism, systematized by reflection, and ready to propose its solution for all the problems of life. It takes the average man as he is as being very nearly a finality, and is satisfied with trying to make him somewhat less a sinner rather than to make him in any degree a saint.

This philosophy Molière has expressed through the medium of comedy, of wit, of thoroughly French wit, whose chief ingredient is the *esprit gaulois*. It has, therefore, some of the defects as well as the qualities of the latter. The moment the *esprit gaulois* predominates, with its frankness, its unrestraint, its craving for reality, and its contempt for the hazy and metaphysical sides of idealism, the love of free thought and free speech is apt to pass into license; the recoil from unreasonable limitations is apt to become contempt for authority.

Notre ennemi c'est notre maître,
Je vous le dis en bon français,

says La Fontaine; and the tendency he voiced has grown to be, in these republican days, a tenet of the national creed, and perhaps even a permanent defect of the national temperament. Something of this revolt against authority, against social traditions and conventions, against accepted standards of conduct, finds expression in Molière. So the recoil from religiosity is apt to pass into irreverence, or to render coarse and

unideal whatever of religious sentiment it may allow to survive. Béranger's *Dieu des bonnes gens*, who is worshiped glass in hand, is a legitimate expression of the *esprit gaulois*. Irreverence is certainly a defect of the French temperament, and of irreverence Molière has considerable; of the finer spirit of religion he has almost nothing. Finally, the recoil from over-refinement, affectation, prudery, and *préciosité*, easily passes from frankness and naturalness into grossness, and the resultant indelicacy becomes another ingrained national defect. The inevitable recoil in the opposite direction, of which the *précieux* current, with all its shortcomings, was the expression, was in opposition to the French character and therefore gave to most of the literature that it inspired, *la littérature classique*, an artificial tone and manner, which set it at a farther remove from nature than any other great literary product of the past. The *via media* between *gauloiserie* and *préciosité*, which Molière's eminently healthy, sane and harmonious nature seemed so well adapted for finding and following, he did not try to discover. In the one serious attempt that has ever been made to give to French literature a purer tone, Molière is on the side of the opposition.

Though Molière, like the other representatives of the *esprit gaulois*, does not escape its usual defects, still they are all more subdued and less irritating in him than in any others of the family, excepting La Fontaine (the *fablier*, of course, and not the *conteur*). And in none of them, except Montaigne, is there such a harmonious blending of the intellectual freedom, the *bon*

sens, the benignant and serene disillusion, and the *bonhomie* of the *gaulois* temper. And neither in La Fontaine nor in Montaigne is it coupled with such warmly human sympathy, such splendid virility, and, above all, such superb creative power as in Molière. It is, moreover, in him alone that we find it in comparative perfection. In Rabelais and in Montaigne, it had not yet emancipated itself from the wanton grossness and the pedantry of the Middle Ages. In Voltaire and in Diderot its decadence has already begun; it is already losing the sense of balance and measure which distinguishes it in the seventeenth century. It is self-conscious; and in Voltaire it is ill-natured and destructive, while in Diderot it is often maudlin; it is already complicated by that sentimentality which relaxes and vitiates it in Musset, and by that bitterness which renders it so acrid in Maupassant.

La Fontaine alone might challenge comparison, but the *bonhomme*, with a little more of Attic fineness and savor, has not the depth and seriousness and universality of Molière. He is a national poet, not a world-poet. He had not, like Molière, a complete and concordant personal vision of things, which he had tested by the experience of life, and which he had justified to himself and wished to justify to others by impressing and imposing it upon them. He was a mere amuser. Molière was an amuser also, but he was much more. He had a large, generous, and profoundly human vision of things, and in his amiable acquiescence of it, he became the opponent of everything that seemed to him less large, less generous,

and less human. In our modern phrase, he had a mission and a message: he was a valiant combatant in the cause of intellectual and moral freedom, and all the host of narrow prejudices, superstitions, and weaknesses that opposed it he tried to laugh out of existence.

Of wit, therefore, of that charming, frank, semi-sensual, epicurean yet superlatively healthy merriment, represented by the *esprit gaulois* at its best, Molière is the supreme representative in French literature and in the literature of the world. He is one of the half-dozen great figures in the latter that offer such a harmonious fusion of national and universal qualities with individual genius that they seem perfect in their kind, and easily dominate all others in it who come before or after. Molière is the Genius of Comedy. He is, as Chamfort says, the most amiable teacher of mankind since Socrates.

The *esprit gaulois*, as the sworn foe of romanticism, naturally reacts against idealization in character-painting, and even against much emphasizing of morality in art. Molière, indeed, does not always give it due emphasis. Just as his personages conform to two different standards, now to the absolute standard of reality furnished by actual life, now to a purely theatrical one, so the moral character he endows them with is shifting, and conforms at one moment to the strict standard of morality, at another to a loose and merely theatrical one. When the exigency of the plot seems to require it, Molière frequently lowers the morality of his heroes and heroines. They do not in general appear accessible to those delicate moral scruples

which belong to a really refined conscience, and which are the very poetry of morality.

Molière does not appear, in fact, to have been very sensible to the poetical charms of virtue. He does not dwell upon it with the loving and idealizing touch of the true poet. His personages are often good, but they are never exquisite. Their goodness is of a purely mundane sort; it seems in some way connected with the purity of their blood and the soundness of their nerves, rather than with the purity and soundness of their souls. Their morality has a somewhat *bourgeois* flavor; it is a trifle coarse and utilitarian, even at times to the point of politic pliability. The moral atmosphere, though fundamentally healthy, is slightly vitiated, as a purely realistic atmosphere, however sound in itself, inevitably must be, by the absence of ideal elements.

The feminine creations of Molière do not therefore possess that spotless purity and ethereal delicacy that mark the conceptions of an imaginative poet, haunted by beatific visions of the eternal feminine. There are no Imogens, no Mirandas, no Ophelias in Molière's plays. His women, even the best of them, are of a somewhat earthly sort. Their way of feeling and thinking is commonplace and even worldly. They remind us, not of Desdemona, but of Emilia—or, at best, of Juliet. The chief quality of those feminine creations that Molière stamps with his approval is a dominant common-sense, which compromises between the real and the ideal, which neither soars above nor falls below an attainable and therefore a

rather worldly ideal. It is usually in proportion as they deviate from this standard of common-sense that the women of Molière become ridiculous; and it is on this basis that they are judged, not on a basis of virtue.

Agnès, in the *École des Femmes*, is possessed of idyllic innocence, of unconscious virtue; but she has been bred in absolute ignorance of the world, she utterly lacks the sublimated common-sense which is Molière's ideal, and he paints her in an utterly ridiculous light; he takes pleasure in letting the voice of nature, the voice of the senses, pierce through this artificial ingenuousness and triumph over it—a moral of rather mundane wisdom. In Henriette, in the *Femmes Savantes*, on the contrary, we have the Moliéresque ideal of womanhood more fully typified than in any other of his creations. In the midst of a motley collection of ridiculous women, a conceited, pedantic, and tyrannous mother, a prudish and *précieuse* sister, who wishes to rise above all the vulgarities of matter, and a silly, gushing aunt, who forgets that she is no longer beautiful and has not yet learned that she is old—in the midst of these three women, whose chief fault is an utter lack of common-sense, we find Henriette, usually regarded as Molière's most exquisite feminine creation. What quality do we find regnant in her? We find, first and foremost, triumphant common-sense, a clear, keen vision of life, that preserves her from the infection of all the follies around her—preserves her, perhaps, a little too completely, for there is a certain masculine and worldly element in her, a somewhat unsophisticated acceptance of reality, a rather unfeminine lack of illusion. This

appears in the very first scene, where she refutes her sister's silly dream of philosophic single-blessedness by the following very matter-of-fact arguments:

Heaven, that we find all-powerful in its sway,
Marks each at birth to walk a different way;
It is not every brain that has in it
Th' ingredients of a philosophic wit.
If yours is born to mount unto the skies
Where soar the speculations of the wise,
Mine is restricted by its lower birth
To dwell amid the petty cares of earth.
Let us not trouble heaven's dispensations
But follow instinct and its inspirations:
From life's dull commonplace let your soul flee
To the high regions of philosophy,
While my poor heart, that to this planet clings,
Shall taste those meaner joys that wedlock brings.
Thus, following each the separate call of fate,
We both shall still our mother imitate:
You, as regards the soul and its high aims,
I, as regards the senses and their claims;
You on those heights whence wit and learning scatter
Their radiant fires—I in the realm of matter.

Assuredly Henriette is no sister of Miranda. If she is, as the French critics unanimously declare her, exquisite, it must be admitted that it is a rather French exquisiteness.

This lack of delicacy and of idealization is everywhere apparent in Molière's treatment of sentiment. Strength, sincerity, warmth are not wanting, but of the poetic delicacy and the poetic nobleness that come from an imagination accustomed to take refuge from the prosy reality in brooding contemplation of the ideal, and that seeks under the coarse brutality of solid facts

an inner soul of beauty,—of this there is very little trace in Molière. This is especially true of his treatment of love. One has only to think of Shakespeare's comedies, in this connection, to realize that the whole realm of fantasy, which lies beside the realm of reality, has no valid existence before the triumphant analysis and disillusioned common-sense of Molière. All the delicate play of illusion and idealization, with which a romantic poet overlays this sentiment, passes with him for pure extravagance, only fit to make merry over. Like a true realist, he depicts love as a mere passion.

The same limitations which his realism imposes upon the thought of Molière reappear in his style. That, too, is admirable within these bounds, but utterly inadequate as soon as it attempts to transcend them; so much so that his prose has occasionally been preferred to his verse, though unjustly. Judged as a poetic style it must be acknowledged that it is immeasurably inferior to Racine's. Its vocabulary is more trite, and is by no means chosen, in the versified plays, with that exquisite sense of poetic diction which distinguishes Racine. It is, moreover, rather negligent, as Boileau showed, and not free from padding, as M. Scherer has proved. On the other hand, it has superior naturalness, more spontaneity, freshness, and virility, all qualities favored by realism. In every one of those qualities which lie on the surface, and which are a pure matter of art, Racine is vastly superior; but in those which constitute the real essence of style, in that incommunicable something which makes the style a

measure of the depth and height of the writer's personality, and which explains the dictum: "The style is the man"—in all this Molière is as superior to Racine as his genius itself was superior.

His personality, however, was not poetic but realistic; his thoughts and themes were not of a kind to require metric form; in some cases even they do not gracefully submit to it. When Molière turns from prose to verse, he does not enter the realm of high poetry, of exquisite imagery and refined sentiment; he enters the realm of verse rather than of poetry—of drawing-room verse, of satire, where Boileau and Pope belong, the realm of epigram, in fine, and not of imagination. Within these limits, however, it must be admitted that his verse is superior, and decidedly superior, to his prose. No poet has succeeded in throwing into rhyme the easy, natural grace of conversation with so little strain.

As long as Molière's verse is the expression of wit, of common-sense, of observation of the every-day world of humanity, as long in fact as it is an expression of the pure intellect, it is essentially perfect—it is the forcible, clear-cut, and excellent French, which Montaigne and Malherbe went to seek in the street and the market-place, chastened by the restraint and invested with the dignity of a nobler form of expression than prose. But the moment it ceases to be an expression of the pure intellect, the moment it is called on to rise into the atmosphere of real poetry, to express romantic or transcendent emotions, then it as surely begins to betray its flaws, to break down under the weight, to

dwindle into frigid artificiality, to fall below the level of Molière's prose.

All the love-scenes of his comedies show this. They are written in the language of the drawing-room, rendered artificial by translation into the trite vocabulary of the *style noble* and the epigrammatic Alexandrine. Lines like these would certainly lose nothing by being put in plain prose:

Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?

Nor are we transported into the realm of poetry and passion by such lines as these, which are nevertheless fairly representative of Molière's diction:

L'amour dans ses transports parle toujours ainsi
Des retours importuns évitons le souci.

OR:

Je vais avec ce fer, qui m'en fera justice,
Au milieu de mon sein vous chercher un supplice;
Et, par mon sang versé, lui marquer promptement
L'éclatant désaveu de mon emportement.

The utter inadequacy of such diction is to a great extent due to the inferiority of the metre and language; but Racine, though he wrote also in the Alexandrine and the *style noble*, would never have written:

. marquer promptement
L'éclatant désaveu de mon emportement

nor would he have written:

Des retours importuns évitons le souci.

We have only to turn from this to such a scene as that of the portraits in the *Misanthrope* to note at once the complete difference. Here Molière is in his natural

element. With what ease and naturalness and brilliancy the conversation flows here! What liveliness of repartee! What keen and cutting satire! One portrait after another is struck off with wit as sharp and concentrated as Pope's or Dryden's, and with a fertility of observation that makes them far more composite and human, and quite superior to anything else of their kind. In the famous scene of the *School for Scandal*, where Sheridan imitates Molière, the portraits are made up of brilliant details, arbitrarily accumulated and joined together. They do not coalesce to form a portrait at all. They are only clever and malicious epigrams. Molière's are real portraits, and what is more, they are portraits in action; they have a dramatic movement that makes them real, that makes them live and breathe, as Sheridan's do not. Here we have Molière's style at its best, a style essentially like that of Dryden and Pope, but of a far wider range than theirs, having a flexibility, a warmth, a Horatian geniality, and an unstudied and charming *abandon* which they lack.

It is, therefore, misleading to speak absolutely, as French critics so often do, of the perfection of Molière's style, as we can speak of the perfection of Shakespeare's style. The latter was the expression of a universal personality, and was therefore perfectly adequate to expressing every thought and feeling in the whole range of poetry. Molière was only the greatest of half-poets, and his style could only be perfect within certain definite limits. As long as he keeps strictly within the domain of satiric comedy, it is perfect. When he is on the borderland of romantic comedy, when he has to

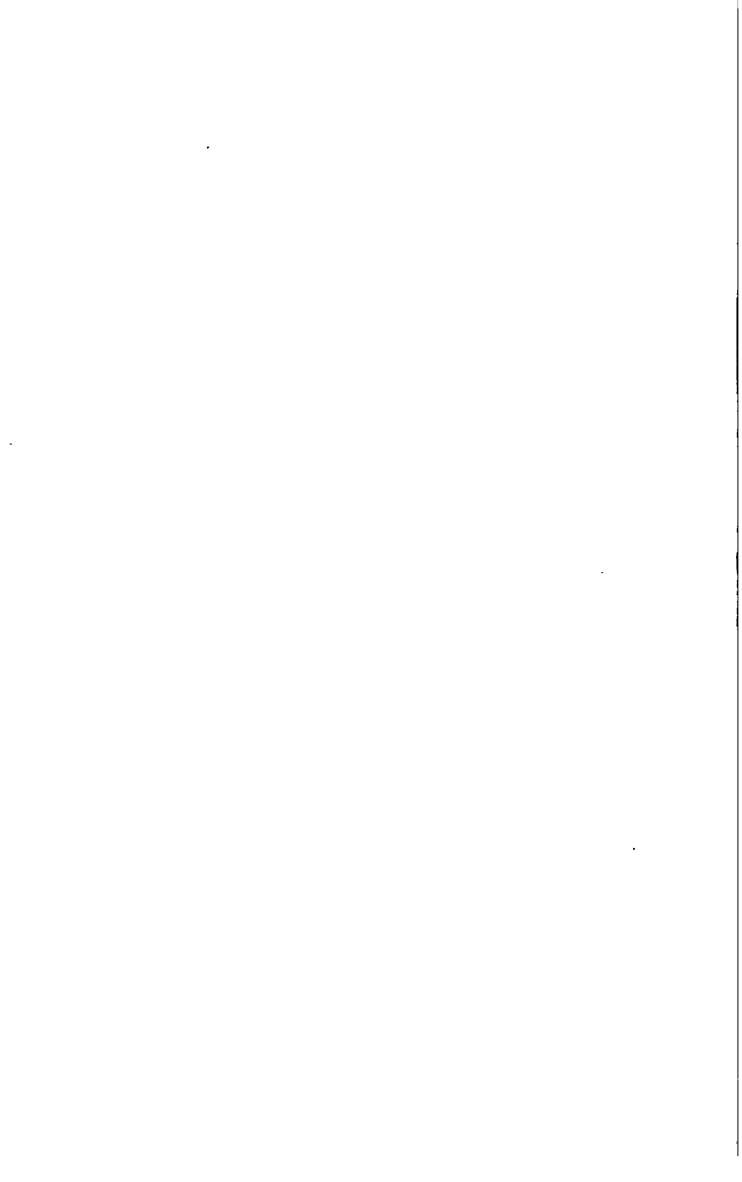
deal with serious and violent passions, as in the famous quarrel scene of the *Misanthrope*, it is still adequate, though lacking the poetic charm which a more imaginative temperament, such as Racine's, can infuse into such passages; and finally, when he passes definitely into the realm of romantic comedy, when he has to deal with delicate and exquisite sentiments, his style becomes quite inadequate; his sins of omission become sins of commission; realism usurping the place of fantasy, handles these things with a heaviness of touch and a fundamental lack of sympathy that translate them from the seventh heaven of poesy into the every-day world of prose; and then, like Matthew Arnold, one wishes that Molière had written in prose. But this is only exceptional; Molière was too keen a critic of himself not to know instinctively that his proper field was satiric comedy, and to adhere to it. That the romantic element should at times enter was inevitable, and Molière certainly can not be accused of any undue predilection for it, since it is usually kept quite in the background. The shortcomings of his style are therefore only incidental, its splendid qualities are general and pervading, and it is consequently, on the whole, one of the most thoroughly satisfying styles in literature.

A final word. One of our American serials, publishing literature of that thoroughly modern kind, which has crowded Shakespeare and Molière to the wall, announces itself as a purveyor of amusing, instructive, and elevating literature. Whatever its achievement may be, its programme certainly gives us a valuable summary of all the ideals which the highest literature

can aim at filling. If we apply this criterion to Molière, it is to be feared that he does not wholly realize these high ideals. He is amusing, for he is the greatest wit in all literature; he is instructive, for a stern and healthy realist always is; but is he elevating?

It must be acknowledged that Molière is not a writer for our highest moods, he neither invites nor satisfies them. They must turn from reality to the realm of the ideal, to the divine and primordial archetypes of beauty and of perfection, of which life presents only fragmentary and deviating copies. This is the realm of the grandly serious, where art becomes one of the purest and fullest expressions of what is highest in our human nature, because its cult of beauty becomes a worship of perfection, and is at bottom only another expression of religion itself. Molière does not rise into the realm of the grandly serious; he remains in the realm of comedy, of irony, of *moquerie*. But, we also can not dwell too persistently in the world of the ideal, for in that case it would soon become a world of illusion. The world of reality is always at hand, nudging us by the elbow and bidding us solve its problems and meet its issues. We must learn that man is the meanest as well as the grandest being in the world, that he is at once, as Pascal says, the glory and the refuse of the universe. We must learn to know not only his grandeur, but also his pettiness, his weakness, and his vice. If it is better to learn to regard these with the serene irony of Molière, rather than with the *saeva indignatio* of Swift; if we wish to see how life presented itself to one who saw clearly and keenly, who studied

human nature with a serene and healthy objectivity, never morbid, never embittered, never pessimistic, yet cherishing no illusions, and who, with the most inexhaustible fertility of wit and comic invention, translated the whole of life as he saw it, even suffering itself, into laughter,—then we must turn to Molière, for no other writer has done this, either before or since.



LE MISANTHROPE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1666

PERSONNAGES

ALCESTE, amant de Célimène.

PHILINTE, ami d'Alceste.

ORONTE, amant de Célimène.

CÉLIMÈNE, amante d'Alceste.

ÉLIANTE, cousine de Célimène.

ARSINOÉ, amie de Célimène.

ACASTE, {

CLITANDRE, } marquis.

BASQUE, valet de Célimène.

UN GARDE de la Maréchaussée de France.

DUBOIS, valet d'Alceste.

La scène est à Paris, dans la maison de Célimène.

LE MISANTHROPE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?

ALCESTE, *assis*.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor^o, dites-moi, quelle bizarrerie. . . .

ALCESTE.

Laissez-moi là^o, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend^o les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

5 Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins^o je ne puis vous comprendre,
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers.

ALCESTE, *se levant brusquement*.

Moi, votre ami? rayez cela de vos papiers^o.

J'ai fait jusques^o ici profession de l'être;

10 Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître^o,

culprit
Je vous déclare net^q que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus. *sinful*

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez^q, vous devriez mourir *beu nery* de pure honte;
Une telle action ne saurait^q s'excuser^q, 15
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois *ouïte* accabler un homme de caresses
Et témoigner pour lui les dernières *ouïte* tendresses;
De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements, 20
Et, quand je vous demande après quel^q est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme^q il se nomme;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
✓ Et vous me le traitez^q, à moi, d'indifférent.
Morbleu^q! c'est une chose indigne, lâche, infâme, 25
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir *missus* son âme;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable^q; *capital offense*
Et je vous supplirai d'avoir pour agréable 30
Que je me fasse un peu grâce^q sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse? *Il*

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur, 35

On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie^{agréable},
Il faut bien le payer de la même monnaie,
Répondre, comme on peut, à ses empressements,
40 Et rendre offre pour offre et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu' affectent la plupart de vos gens à la mode; ✓ 0
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
45 Ces affables donneurs d'embrassades^{caresses} frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air^{air} l'honnête homme^{me} et le fat,
Quel avantage a-t-on^{on} qu'un homme vous caresse,
50 Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin^{faquin} il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située^{scamp}
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,
55 Et la plus glorieuse a des régals peu chers, ✓
{ Dès qu'on voit qu'on^{on} nous mêle avec tout l'univers:
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y^y donnez^{donnez}, dans ces vices du temps,
60 Morbleu! vous n'êtes pas^{pas} pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net^{net},
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait^{fait}.

PHILINTE.

[rende

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on ^{en} ait
Quelques dehors civils[□] que[□] l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devrait ^{punish} châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.

→ (Je veux que l'on soit homme,) et qu'en toute rencontre

Le fond de notre cœur dans nos discours se montre, 70

→ (Que ce soit lui qui parle,) et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits[□] où la pleine franchise
Deviendrait ridicule et serait peu permise[□];

Et, parfois, n'en déplaît[□] à votre austère honneur, 75

Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur,
Serait-il à propos, et de la bienséance[□],

De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?

Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,

Lui doit-on déclarer la chose comme elle est? 80

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE. Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie,

Qu'à son âge il sied mal de faire[□] la jolie,

Et que le blanc[□] qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE. A Dorilas, qu'il est trop importun;

Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse 85

A conter, sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE. Vous vous moquez[□].

ALCESTE. Je ne me moque point,

Et je vais n'épargner personne sur ce point.

Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville

90 Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,

100 Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils

Je ne trouve partout que lâche flatterie, [font;]

Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;

95 Je n'y puis plus tenir[□], j'enrage; et mon dessein

Est de rompre en visière[□] à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe[□] est un peu trop sauvage.

Je ris des noirs accès où je vous envisage;

Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris[□],

100 Ces deux frères que peint l'École des Maris[□],

Dont. . . .

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non: tout de bon[□], quittez toutes ces incartades[□].

Le monde par vos soins ne se changera pas,

Et, puisque là franchise a pour vous tant d'appas,

105 Je vous dirai tout franc que cette maladie,

Partout où vous allez, donne la comédie[□];

Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps

Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je [demande;

110 Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.

Tous les hommes me sont à tel point odieux,

Que je serais fâché d'être ^{un} sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la ^{nature} nature humaine!

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?

115

✓ Encore en est-il bien, dans le siècle où nous som-
* - ALCESTE. es . . .

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes:

Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,

Et les autres, pour être[□] aux méchants complaisants,

120

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses

Que doit donner le vice ^à aux âmes vertueuses.

De cette complaisance on voit l'injuste excès

Pour le franc[□] scélérat avec qui j'ai procès.

Au travers de son masque on voit à plein[□] le traître,

125

Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;

Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,

N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.

On sait que ce pied plat[□], digne qu'on le confonde,

Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,

130

Et que par eux, son sort, de splendeur revêtu,

Fait gronder le mérite et rougir la vertu.

Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,

*(Son misérable honneur ne voit pour lui personne:)

Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,

135

Tout le monde en convient et nul n'y contredit;

Cependant sa grimace[□] est partout bienvenue,

On l'accueille, on lui rit[□], partout il s'insinue,

→ Et, s'il est par la brigue, un rang à disputer,)
 140 Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
 Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures
 De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
 Et parfois il me prend des mouvements soudains
 De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

[peine,

145 Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en
 Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
 Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
 Et voyons ses défauts avec quelque douceur.

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;

150 A force de sagesse on peut être blâmable;

La parfaite raison fuit toute extrémité

Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

→ Cette grande roideur des vertus des vieux âges
 Heurte trop notre siècle et les communs usages;

155 Elle veut aux mortels trop de perfection:

Il faut fléchir au temps sans obstination;

Et c'est une folie à nulle autre seconde

De vouloir se mêler de corriger le monde.

J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,

160 Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;

✓ Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,

En courroux, comme vous, on ne me voit point être;

+ Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,

J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;

165 Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,

+ Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,

ALCESTE.

Tant pis pour qui rirait.

PHILINTE.

Mais cette rectitude

205

Que vous voulez en tout avec exactitude,

Cette pleine droiture où vous vous renfermez,

La trouvez-vous ici dans ce que^q vous aimez?

Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,

Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,

210

Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,

Vous avez pris chez lui ce qui charme vos yeux;

Et ce qui me surprend encore davantage,

C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.

La sincère Éliante a du penchant pour vous,

215

La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;

Cependant à leurs vœux^q votre âme se refuse,

Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse^q

De qui l'humour coquette et l'esprit médisant

Semblent si fort donner dans^c les mœurs d'à présent.

220

D'où vient que, leur portant une haine mortelle,

Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?

Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?

Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve

225

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui trouve^q,

Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,

Le premier à les voir comme à les condamner.

Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,

Je confesse mon foible^q, elle a l'art de me plaire:

230

J'ai beau voir^q ses défauts et j'ai beau l'en blâmer,

En dépit qu'on en ait^q elle se fait aimer;

claire
Sa grâce est la plus forte[□]; et, sans doute, ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.[□]

PHILINTE.

235 Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu[□]!

Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait *is compare à* paraître[□],
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

[lui,

240 C'est qu'un cœur bien atteint[□] veut qu'on soit tout à
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus *en fait pour* ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avais qu'à former des désirs,
La cousine Éliante aurait tous mes soupirs;
245 Son cœur, qui vous estime, est solide[□] et sincère,
Et ce choix plus conforme était[□] mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai: ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour. |

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourrait. . .

SCÈNE II

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE

ORONTE, à *Alceste*.

J'ai su là-bas[□] que, pour quelques emplettes, 250
Éliante est sortie, et Célimène aussi.

Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis 255
Dans un ardent désir d'être de vos amis.

Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle[□] qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami ^{chaud} et de ma qualité[□]
N'est pas assurément pour être rejeté. 260

*(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur et
semble ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle.)*

Il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse[□].

ALCESTE.

A moi, monsieur?

ORONTE. A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçois.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre. 265
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre[□].

ALCESTE.

Monsieur . . .

ORONTE. L'État n'a rien qui ne soit ^{mieux au-dessous} au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur . . .

ORONTE. Oui, de ma part[□] je vous tiens préférable,
270 A tout ce que j'y vois de plus considérable[□].

ALCESTE.

Monsieur . . .

ORONTE. Sois-je du ciel écrasé, si je mens;
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, ^{mon ami} monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
275 Touchez là[□], s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE. Monsieur . . .

ORONTE.

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire,
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère[□];
Et c'est assurément en profaner le nom,
280 Que[□] de vouloir le mettre[□] à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que[□] nous lier il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions[□]
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

285 Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
Mais, cependant[□], je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture[□],

On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure^{cut};
 Il m'écoute; et dans tout il ~~se~~^{se} use^{se}, ma foi!
 Le plus honnêtement^{de tout le monde} du monde avecque^{moi} moi.
 Enfin, je suis à vous de toutes les manières;
 Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
 Je viens, pour commencer^à entre nous ce beau nœud,
 Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
 Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

290

295

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal^{de santé} propre à décider la chose.
 Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut

D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut^à.

300

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte,
 Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
 Vous alliez me trahir et me déguiser rien^{de la vérité}.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

[une dame

Sonnet. C'est un sonnet . . . *L'espoir* . . . C'est
 Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme. [peux,
L'espoir . . . Ce ne sont point de ces grands vers pom-
 Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

305

(*A toutes ces interruptions il regarde Alceste.*)

ALCESTE.

Nous verrons bien . . .

ORONTE.

L'espoir . . . Je ne sais si le style

Pourra vous en paraître assez net et facile,
 Et si du choix des mots vous vous contenterez.

310

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

beaucoup
Au reste, vous saurez

Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE, *lit.*

315 L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas à Philinte.*

320 Quoi! vous avez le front[□] de trouver cela beau?

ORONTE.

showed
Vous eûtes de la complaisance;
should have
Mais vous en deviez[□] moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

325 Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, *bas à Philinte.*

2. Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises!

ORONTE.

must
S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout[□] l'ardeur de mon zèle,
Le trépas[□] sera mon recours.

330 Vos soins ne m'en peuvent distraire;
Belle Philis[□], on désespère
Alors qu'on[□] espère toujours.

PHILINTE.

La chute^{de} en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas, à part.*

La peste de^{ta} chute, empoisonneur au diable!

En eusses-tu^{fait} une à te casser le nez!

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas, à part.*

Morbleu!

ORONTE, à Philinte.

Vous me flattez, et vous croyez peut-être . . .

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas, à part.* Et que fais-tu donc, traître?

ORONTE, à Alceste.

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.

Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,

Et sur le bel esprit^{de} nous aimons qu'on nous flatte.

Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,

Je disais, en voyant des vers de sa façon, [empire

Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand

Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;

Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements

Qu'on a de faire éclat^{de} de tels amusements;

Et que, par la chaleur^{de} de montrer ses ouvrages,

On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là

Que j'ai tort de vouloir. . . .

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.

Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme^{vous},
 Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,
 355 Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualités,
 On regarde les gens par leurs méchants côtés^{de l'un}.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire^{de dire}?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
 Je lui mettais aux yeux^{à l'œil} comme, dans notre temps,
 360 Cette soir^{est-ce que} a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je^{je}?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
 Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
 Et qui^{tu} diantré vous pousse à vous faire imprimer?
 365 Si l'on peut pardonner l'essor^{de l'essor} d'un mauvais livre,
 Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
 Croyez-moi. Résistez à vos tentations,
 Dérobez au public ces occupations,
 Et n'allez point quitter, de quoi^{avec moi} que l'on vous somme^{à l'œuvre},
 370 Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
 Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
 Celui de ridicule et misérable auteur.
 C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va^{va} fort bien, et je crois vous entendre.
 375 Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet . . .

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet^{à l'œuvre}.

Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.]

Qu'est-ce que^{par}, Nous berce un temps notre ennui,

Et que, Rien ne marche après lui? 380

Que, Ne vous pas mettre en dépense

Pour ne me donner que l'espoir?

Et que, Philis, on désespère

Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité^{le vain}, 385

Sort du bon caractère^{bon caractère} et de la vérité;

Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure^{chose},

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur^{peur}.

Nos pères, tout grossiers^{qui se desquinent}, l'avaient beaucoup 390
meilleur,

Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
Qu'une vieille chanson que je m'en vais^{par} vous dire:

Si le roi m'avait donné

Paris, sa grand'ville,

Et qu'il me fallût quitter 395

L'amour de ma mie,

Je dirais au roi Henri:

Reprenez votre Paris,

J'aimé mieux ma mie, ô gué!^{oui}

J'aime mieux ma mie. 400

La rime^{re} n'est pas riche^{re} et le style en est vieux:

Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux

Que ces colifichets^{re} dont le bon sens murmure,

Et que la passion parle là toute pure?

405

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter

410

L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri:
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gué!
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris. *really & truly heart might*

(*A Philinte qui rit.*)

Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
415 J'estime plus cela que la pompe fleurie *with*
De tous ces faux brillants où chacun se récrie. *exTols. ones but*
ORONTE. *admirables*
[Et moi, je vous soutiens *mainten* que mes vers sont fort bons.]

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
420 Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas. *to them*

ALCESTE. *them*

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE. *vous à vous, que vous*

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE.

425 Je me passerai bien que vous les approuviez.

/ —

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.]

ORONTE.

Je voudrais bien, pour voir, que de votre manière[□].

Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrais, par malheur, ^{brute} faire d'aussi méchants,
Mais je me garderais[□] ^{juste} de les montrer aux gens.

430

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme[□], et cette suffisance . . . ^{grande}

ALCESTE.

Autre part que chez moi[□] cherchez qui vous encense. ^{Assez}

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le[□] un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi! mon grand monsieur, je le prends ^{au Diable} comme il ^[faut]

PHILINTE, *se mettant entre-deux*[□].

Eh! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce. 435

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place. ^{faut}

Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Eh bien! vous le voyez: pour être trop sincère,

Vous voilà sur les bras une ^{assez} fâcheuse affaire;

Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté . . . ^{assez}

440

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE. Mais . . .

ALCESTE. Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop . . .

ALCESTE. Laissez-moi là.

PHILINTE. Si je . . .

ALCESTE. Point de langage.

PHILINTE.

Mais, quoi . . .

ALCESTE. Je n'entends rien.

PHILINTE. Mais . . .

ALCESTE. Encore!

PHILINTE. On outrage . . .

ALCESTE.

445 Ah! parbleu! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

Madame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble. 450
Oui, je vous tromperais de parler autrement:
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrais mille fois le contraire,
Que je ne serais pas en pouvoir[□] de le faire.

CÉLIMÈNE.

C'est pour me quereller[□] donc, à ce que je voi, 455
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme.
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder. 460

CÉLIMÈNE.

Des amants que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable[□]?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

465 Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
 Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins
 tendre.

Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
 Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
 Et sa douceur, offerte à qui vous rend les armes,
 470 Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
 Le trop riant espoir que vous leur présentez
 Attache autour de vous leurs assiduités,
 Et votre complaisance un peu moins étendue,
 De tant de soupirants^{chassés} chasserait la cohue.
 475 Mais au moins dites-moi, madame, par quel sort^{de}
 Votre Clitandre a l'honneur^{de} de vous plaire si fort?
 Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
 Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
 Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
 480 Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
 Vous êtes-vous rendue^{de} avec tout le beau monde^{de}
 Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
 Sont-ce ses grands canons^{de} qui vous le font aimer?
 L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
 485 Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave^{de}
 Qu'il a gagné votre âme en faisant^{de} votre esclave?
 Ou sa façon de rire et son ton de fausset
 Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMÈNE.

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
 490 Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage^{de},
 Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
 Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez[□] votre procès, madame, avec constance,
Et ne ~~ménagez~~^{bravez} point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

495

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE.

C'est ce qui doit rasseoir^{ceci} votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser^{deux}.

ALCESTE.

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie?

CÉLIMÈNE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé?

CÉLIMÈNE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire[□].

505

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que dans le même instant
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE.

Certes, pour un amant, la fleurette^{complément} est mignonne,
Et vous me traitez là de[□] gentille personne.

510

Eh bien! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici;

Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même:

Soyez content.

ALCESTE. Morbleu ! faut-il que je vous aime !

515 Ah ! que^{si} de vos mains je ^{petit bon} rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre^{de} de ce cœur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
520 Et c'est pour mes ^{petits} péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde^{de}.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE.

525 En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;
Ce n'est qu'en mots ^{only} fâcheux qu'^{seulement} éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE.

530 Mais il ne tient qu'à vous^{ruste} que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons ^{let us end} chemin^{de}, de grâce,
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter^{de} . . .

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE.

Qu'est-ce ?

BASQUE. Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE.

Hé bien ! faites monter.

ALCESTE.

Quoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête ?
 A recevoir le monde on vous voit toujours prête ;
 Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous[□],
 Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous[□] ?

535

CÉLIMÈNE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire[□] ?

ALCESTE.

Vous avez des regards qui ne sauraient me plaire.

CÉLIMÈNE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
 S'il savait que sa vue[□] eût pu m'importuner.

540

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte[□] . . .

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu ! de ses pareils la bienveillance importe ;

Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,

Ont gagné, dans la cour, de parler[□] hautement.

Dans tous les entretiens on les voit s'introduire,

Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire ;

Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,

On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs[□].

545

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,

Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde ;

Et les précautions de votre jugement. . . .

550

SCÈNE III

ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

BASQUE.

Voici Clitandre encor, madame. ^{as well} [ment^o. ^{exact.}ALCESTE. (*Il témoigne s'en vouloir aller.*) Juste-

CÉLIMÈNE.

Où courez-vous? ^{what's the hurry?}

ALCESTE. Je sors.

CÉLIMÈNE.

Demeurez. ^{what for?}

ALCESTE.

Pourquoi faire^o?

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE. Je ne puis.

CÉLIMÈNE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire^o. ^{no use}

555 Ces conversations ne font que m'ennuyer,

Et c'est trop que vouloir me les faire essayer.

CÉLIMÈNE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE.

Eh bien! allez, sortez, il vous est tout loisible.

SCÈNE IV

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE,
CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE, à Célimène.

Voici les deux marquis qui montent avec nous.

annoncée
- Vous l'est-on venu dire?

(*A Basque.*)

CÉLIMÈNE.

Oui. Des sièges *sièges* pour tous. 560

(*A Alceste.*) (*Basque donne des sièges, et sort.*)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non, mais je veux, madame,

Ou pour eux ou pour moi faire *à elle* expliquer[□] votre âme.

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

No Point. Vous vous *mettez à dire* déclarerez. *à elle*

CÉLIMÈNE.

Ah!

ALCESTE.

you should decide
Vous prendrez parti[□].

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense. 565

ALCESTE.

Non. Mais vous choisirez: c'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu[□]! je viens du *Cour* Louvre[□], où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé[□].

N'a-t-il point quelque ami qui pût[□], sur ses manières,

D'un charitable avis lui prêter les lumières? *et il dit* 570

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille[□] fort; *avec sa soury figure*

Partout il porte un air qui saute aux yeux[□] d'abord;

Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,

On le retrouve encor plus plein d'extravagance. *à elle*

ACASTE.

Parbleu! s'il faut parler des gens extravagants,

^{en comédie d}
Je viens d'en essayer un des plus fatigants;
Damon le raisonneur^{balnear}, qui m'a, ne vous déplaît,
Une heure au grand soleil tenu hors de ma chaise^{le pays de la vie}.

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours:
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte^{un grand},
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, à Philinte.

Ce début n'est pas mal; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et sans aucune ^{affaires} affaire est toujours affaire^{est}.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons^{ménagements} il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre ^{petite} vètille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, madame?

CÉLIMÈNE.

Oh! l'ennuyeux conteur!

Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur.
Dans le brillant commerce^{direct} il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse.
La qualité l'entête^{l'empêche}; et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens.

Il tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage^{seul},
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien^{on the best terms}.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme et le^{dull company} sec entretien!

Lorsqu'elle vient me voir je souffre le martyre,

Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;

Et la stérilité de son expression

Fait mourir à tous coups^{every minute} la conversation.

En vain, pour attaquer son stupide silence,

De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;

Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,

Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.

Cependant sa visite, assez insupportable^{et on},

Traîne en une longueur encore épouvantable;

Et l'on demande l'heure, et l'on baille vingt fois,

Qu'elle grouille^{grouille} aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE.

Ah! quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.

Son mérite jamais n'est content de la cour;

Contre elle il fait métier de pester chaque jour;

Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice,

Qu'à tout ce qu'il se croit on ne^{favor} fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui

Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,

Et que c'est à sa table à^o qui^o l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets ^{d'antiquité d'histoire} fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais je voudrais bien qu'il ne s'y ^{humain de l'humanité} servit pas;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,

630 Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis;

Qu'en dites-vous, madame?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.

635 Il est guindé sans cesse; et dans tous ses propos

On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.

Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,

Rien ne touche son goût, tant il est difficile.

Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,

640 Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,

Que c'est être savant que trouver à redire,

Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,

Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,

Il se met au-dessus de tous les autres gens.

645 Aux conversations même il trouve à reprendre,

Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;

Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,

Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, à Célimène.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

650

ALCESTE, *Et and thunt*

Allons, ferme! poussez[□], mes bons amis de cour.

Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour;

Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre

Qu'on ne[□] vous voie, en *hâte*, aller à sa rencontre,

Lui présenter la main, et, d'un baiser flatteur,

655

Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE.

[blesse,

Pourquoi s'en *blame* prendre à nous[□]? Si ce qu'on dit vous

Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu! c'est à vous; et vos ris complaisants

Tirent de son esprit tous ces traits médians.

660

Son humeur satirique est sans cesse nourrie

Par le coupable encens de votre flatterie;

Et son cœur à railler trouverait moins d'appas

S'il avait observé qu'on ne l'applaudit pas.

C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre

665

Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt[□] si grand,

Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise?

A la commune voix[□] veut-on qu'il se réduise?

670

Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux

L'esprit contrariant[□] qu'il a reçu des cieux?

Le sentiment d'autrui n'est jamais[□] pour lui plaire;

Il prend toujours en main l'opinion contraire,

675 Et penserait paraître un homme du commun^o
 Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
 L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
 Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
 Et ses vrais sentiments sont combattus par lui
 680 Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui^o.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire;
 Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
 Se gendarme^{en armes} toujours contre tout ce qu'on dit,
 685 Et que, par un chagrin^{qu'il a} que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison,
 Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
 Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
 690 Loueurs impertinents^o, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais . . .

ALCESTE.

Non, madame, non, quand j'en devrais mourir^o,
 Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
 Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
 Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

695 Pour moi, je ne sais pas; mais j'avouerai tout haut
 Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

ACASTE.

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue

Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher²,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher. 700

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
A ne rien pardonner² le pur amour éclate;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tout propos, les ~~moins~~ complaisances 705
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent² les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs²
Et du parfait amour mettre² l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime. 710

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait² à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections, 715
Et savent y donner de favorables noms.

La pâle est aux jasmins en blancheur comparable,
La noire à faire peur², une brune adorable;
La maigre a de la taille² et de la liberté²;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
La ~~malpropre~~ sur soi², de peu d'attraits chargée, 720
Est mise sous le nom de beauté négligée;

La géante paraît une déesse aux yeux,
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne; 725

cheat is clever
 La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
good natured
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
 Et la muette garde une honnête pudeur.
 C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,
 730 Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi , . .

CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours,

Et dans la galerie allons faire deux tours.

Quoi! vous vous en allez, messieurs?

CLITANDRE ET ACASTE.

Non pas, madame

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre âme.

735 Sortez quand vous voudrez, messieurs; mais j'avertis
 Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

upto
 A moins de voir² madame en être importunée,
 Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

wait upon the lady at bed time

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,

740 Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE, à Alceste.

C'est pour rire², je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte,

Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCÈNE V.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE,
CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE, à *Alceste*.

Monsieur, un homme est là qui voudrait vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut ^{but on} reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

745

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand' ^{with pleated coat tails} basques plissées²,
Avec du dor² dessus. ^{all over}

CÉLIMÈNE, à *Alceste*. Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

ALCESTE, ^{by me & the officer} allant au-devant du garde.

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?

Venez, monsieur.

SCÈNE VI

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE,
CLITANDRE, UN GARDE *de la Maréchaussée*.

LE GARDE. Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, monsieur, pour m'en instruire. ^{let me know it} 750

LE GARDE.

Messieurs les maréchaux², dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE. Qui? moi, monsieur?

LE GARDE. Vous-même.

ALCESTE. Et pourquoi faire?

PHILINTE, à Alceste.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire. *guarrel*

CÉLIMÈNE à Philinte.

755 Comment?

PHILINTE. Oronte et lui se sont tantôt bravés *had words*

Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvés;

Et l'on veut assoupir *hush* la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance. *base*

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre; allons, disposez-vous.

ALCESTE.

760 Quel accommodement veut-on faire entre nous? *sort of terms*

La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle

A trouver bons les vers qui font notre querelle?

Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,

Je les trouve méchants.

PHILINTE. Mais d'un^o plus doux esprit . . .

ALCESTE. *but no*

765 Je n'en démordrai^o point; les vers sont exécrables,

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentiments traitables.

Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir

De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir^o.

ALCESTE.

2nd Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne

De trouver bons les vers dont on se met en peine[□], ^{they can't make them verses} 770
 Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
 Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

(A Clitandre et à Acaste qui rient.)

Par la sangbleu! messieurs, je ne croyais pas être
 Si plaisant[□] que je suis.

CÉLIMÈNE.

Allez vite paraître

Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, madame; et, sur mes pas[□], ^{she will} 775
 Je reviens en ce lieu pour ^{settle} vider nos débats.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher marquis, je te^c vois l'âme bien satisfaite;
Toute chose t'égaye, et rien ne t'inquiète
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
780 Avoir de grands sujets de paraître joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison *convoisage*
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
785 Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe^{passé}.
Pour le cœur^{coeur}, dont surtout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire *affaire*
790 D'une assez vigoureuse et gaillarde^{gaillarde} manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute, et du bon goût,
A juger^{juger} sans étude et raisonner de tout;
A faire aux nouveautés^{nouveautés}, dont je suis idolâtre,
Figure de savant^{savant} sur les bancs du théâtre;
795 Y décider en chef^{chef}, et faire du fracas
A tous les beaux endroits^{endroits} qui méritent des has^{has}!
Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine^{mine},

Les dents belles surtout, et la taille fort fine².

Quant à se mettre bien², je crois, sans me flatter,

Qu'on serait mal venu² de me le disputer.

800

Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,

Fort aimé du beau sexe, et bien² auprès du maître².

Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi

Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE.

Oui. Mais trouvant ailleurs des conquêtes faciles,

805

Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE.

Moi? parbleu! je ne suis de taille² ni d'humeur

A pouvoir d'une belle essayer la froideur.

C'est aux gens mal tournés², aux mérites vulgaires,

A brûler constamment² pour des beautés sévères,

810

A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,

A chercher le secours des soupirs et des pleurs,

Et tâcher par des soins² d'une très-longue suite,

D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.

Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits

815

Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.

Quelque rare que soit le mérite des belles,

Je pense, Dieu merci, qu'on² vaut son prix comme elles;

Que, pour se faire honneur d'un² cœur comme le mien

Ce n'est pas la raison² qu'il ne leur coûte rien;

820

Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,

Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, marquis, être fort bien² ici?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

825 Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
 Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui ^{tu} te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE. Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

830 Je m'aveugle.

CLITANDRE. En as-tu des preuves qui soient sûres?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que de ses vœux
 Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,

835 Et me dis^{tu} quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable et toi le fortuné;

On a pour ma personne une aversion grande,

Et, quelqu'un de ces jours, il faut^{il} que je me pende.

CLITANDRE.

Oh çà! veux-tu, marquis, pour ajuster nos vœux,

840 Que nous tombions d'accord^{il} d'une chose tous deux?

Que qui pourra montrer une marque certaine
 D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
 L'autre^{ci} ici fera place au vainqueur prétendu^{par sa rival},
 Et le délivrera d'un rival assidu?

ACASTE.

Ah! parbleu! tu me plais avec un tel langage,
 Et du bon de mon cœur^à à cela je m'engage.
 Mais, chut!

845

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMÈNE. Encore ici?

CLITANDRE. L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE.

Je viens d'ouïr^{Carrière} entrer un carrosse là-bas.

Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE. Non.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE. Arsinoé, madame,

Monte ici pour vous voir.

CÉLIMÈNE. Que me veut cette femme? 850

BASQUE.

Éliante là-bas est à l'entretenir^{à l'entretenir}.

CÉLIMÈNE.

De quoi s'avise-t-elle^{ci}, et qui^{ci} la fait venir?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe,
Et l'ardeur de son zèle . . .

CÉLIMÈNE.

Oui, oui, franche grimace!

855 Dans l'âme elle est du monde; et ses soins tentent tout

Pour accrocher^{hook} quelqu'un, sans en venir à bout.

Elle ne saurait voir qu'avec un œil d'envie

Les amants déclarés dont une autre est suivie,

Et son triste^{chagrin} mérite, abandonné de tous,

860 Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.

Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude

Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude;

Et, pour sauver l'honneur de ses faibles appas,

Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.

865 Cependant un amant plairait fort à la dame;

Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme.

Ce qu'il me rend de soins^{soins} outrage ses attraits;

Elle veut^{blague} que ce soit un vol que je lui fais;

Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,

870 En tous endroits, sous main, contre moi se détache.

Enfin, je n'ai rien vu de si sot à mon gré;

Elle est impertinente au suprême degré,

Et . . .

SCÈNE IV

ARSINOË, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMÈNE.

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène?

Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine.

ARSINOË.

875 Je viens pour quelque avis^{avis} que j'ai cru vous devoir.

admiration,

CÉLIMÈNE.

Ah! mon Dieu, que je suis contente de vous voir!

(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

ARSINOË.

Leur départ ne pouvait plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE.

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOË.

Il n'est pas nécessaire.

Madame, l'amitié doit surtout éclater

Aux choses[□] qui le plus nous peuvent importer;

Et comme il n'en est point de plus grande importance

Que celles de l'honneur et de la bienséance,

Je viens, par un avis qui touche votre honneur,

Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.

Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,

Où sur vous du discours on tourna la matière;

Et là votre conduite, avec ses grands éclats,

Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.

Cette foule de gens dont vous souffrez visite,

Votre galanterie[□], et les bruits qu'elle excite,

Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,

Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.

Vous pouvez bien penser quel parti[□] je suis prendre[□];

Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,

Je vous excusai fort[□] sur votre intention,Et voulus de votre âme être la caution[□].

Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie

Qu'on ne peut excuser quoiqu'on en ait envie;

Et je me vis contrainte à demeurer d'accord

Que l'air dont vous vivez[□] vous faisait un peu tort;Qu'il prenait dans le monde une méchante face[□];

Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse;
 Et que, si vous vouliez, tous vos déportements
 Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements.
 905 Non que j'y croie au fond l'honnêteté^{partie} blessée;
 Me préserve le ciel d'en avoir la pensée!
 Mais aux ombres du crime^{partie} on prête aisément foi,
 Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
 Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
 910 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
 Et pour l'attribuer qu'^{aux} mouvements secrets
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre;
 Un tel avis m'oblige, et, loin de le mal prendre,
 915 J'en prétends^{reconnaître} à l'instant la faveur
 Par un avis aussi qui touche votre honneur;
 Et comme je vous vois vous montrer mon amie
 En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
 Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
 920 En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
 En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
 Je trouvais quelques gens d'un très-rare mérite,
 Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien^{partie},
 Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
 925 Là, votre prudence et vos éclats de zèle^{partie}
 Ne furent pas cités comme un fort bon modèle;
 Cette affectation d'un grave extérieur,
 Vos discours éternels de sagesse^{partie} et d'honneur,
 Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence^{partie}
 930 Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
 Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,

Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
 Vos fréquentes leçons^{pers a cheng} et vos aigres censures
 Sur des choses qui sont innocentes et pures;
 Tout cela, si je puis vous parler franchement,
 Madame, fut blâmé d'un commun sentiment².
 A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste
 Et ce sage dehors^{plus} que dément tout le reste?
 Elle est à bien prier exacte au dernier point;
 Mais elle bat ses gens^{servants} et ne les paye point.
 Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle;
 Mais elle met du blanc^{white} et veut paraître belle.

Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
 Et leur assurai fort² que c'était médisance;
 Mais tous les sentiments combattirent le mien;
 Et leur conclusion fut que vous feriez bien
 De prendre moins de soin des actions des autres,
 Et de vous mettre un peu plus en peine^{concern} des vôtres;
 Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
 Avant que de² songer à condamner les gens;
 Qu'il faut mettre le poids^{weight} d'une vie exemplaire
 Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
 Et qu'encor vaut-il² mieux s'en remettre^{on others}, au besoin,
 A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
 Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
 Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOË.

A quoi qu'en reprenant² on soit assujettie,
 Je ne m'attendais point à cette repartie,

Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

265 Au contraire, madame; et, si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage.

On détruirait par là, traitant de bonne foi,

Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.

Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle

970 Nous ne continuions cet office fidèle,

Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,

Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOË.

Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;

C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE.

975 Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;

Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.

Il est une saison pour la galanterie,

Il en est une aussi propre à la prudence.

On peut, par politique, en prendre le parti

980 Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti;

Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.

Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces;

L'âge amènera tout, et ce n'est pas le temps,

Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOË.

985 Certes, vous vous targuez d'un bien faible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.

Ce que de plus que vous on en pourrait avoir

N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir;

Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,

Car j'achève de vous en dire
Madame, à me pousser[□] de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE.

Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre[□]?
Et puis-je mais[□] des soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurais que faire[□] et ce n'est pas ma faute;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOË.

is concerné
Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine[□]
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine[□]?
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
seigneur
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule[□],
Que votre seul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites[□],
Le monde n'est point dupe; et j'en[□] vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants;
Et de là nous pouvons tirer des conséquences [ces;
Qu'on n'acquiert point leur cœur sans de grandes avan-
Qu'aucun pour nos beaux yeux[□] n'est notre soupirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc point d'une si grande gloire
Pour les petits brillants[□] d'une faible victoire,

Et corrigez[□] un peu l'orgueil de vos appas,
1020 De traiter pour cela les gens de haut en bas[□].
Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE.

1025 Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire[□];
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire,
Et sans . . .

ARSINOÉ. Brisons, madame, un pareil entretien,

Il pousserait trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,
1030 Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre.

CÉLIMÈNE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter[□],
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais[□] vous donner meilleure compagnie;
1035 Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.
Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre[□]
Que, sans me faire tort, je ne saurais remettre.
Soyez avec madame; elle aura la bonté
1040 D'excuser aisément mon incivilité.

SCÈNE V

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne,

Et jamais tous ses soins ne pouvaient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.

En vérité, les gens d'un mérite sublime

1045

Entraînent^{en} de chacun et l'amour et l'estime;

Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets

Qui font entrer^r mon cœur dans tous vos intérêts.

Je voudrais que la cour, par un regard propice,

A ce que vous valez^r rendît plus de justice.

1050

Vous avez à vous plaindre^r, et je suis en courroux

Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, madame? et sur quoi pourrais-je en^r rien prétendre?

Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre?

Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi^r,

1055

Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices

N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.

Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir;

Et le mérite, enfin, que vous nous faites voir

1060

Devrait . . .

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons mon mérite, de grâce^r;

De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse?

Elle aurait fort à faire, et ses soins seraient grands

D'avoir^r à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même,

Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême^r;

Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits

Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids^r.

ALCESTE.

1070 Eh, madame! l'on loue aujourd'hui tout le monde,
 Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde;
 Tout est d'un grand mérite également doué,
 Ce n'est plus un honneur que de se voir loué;
 D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
 Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

ARSINOË.

1075 Pour moi, je voudrais bien que, pour vous montrer
 mieux, *la belle a son rôle*
 Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
 Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
 On peut, pour vous servir, remuer des machines,
 Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
 1080 Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse?
 L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse;
 Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
 Une âme compatible avec l'air de la cour.
 1085 Je ne me trouve point les vertus nécessaires
 Pour y bien réussir et faire mes affaires.
 Être franc et sincère est mon plus grand talent,
 Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
 Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
 1090 Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
 Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
 Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
 Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
 Le chagrin de jouer de fort sots personnages;
 1095 On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,

meurt l'

On n'a point à louer les vers de messieurs tels^{Ma. 504 do},
 A donner de l'encens à madame une telle,
 Et de nos francs marquis^{her. br. n. g.} ^{hear the} ^{ind. d. i. e. u. r. u. i. t} essuyer la cervelle².

ARSINOË.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre² de cour;
 Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour; 1100
 Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
 Je souhaiterais fort vos ardeurs mieux placées.
 Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
 Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie, 1105
 Que cette personne est, madame, votre amie?

ARSINOË.

Oui. Mais ma conscience est blessée, en effet²,
 De souffrir² plus longtemps le tort que l'on vous fait.
 L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
 Et je vous donne avis qu'on ^{your love is betrayed} trahit votre flamme. 1110

ALCESTE.

C'est me montrer, madame, un tendre ^{concern} mouvement²,
 Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOË.

Oui, toute^{to} mon amie², elle est et je la nomme²
 Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
 Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs². 1115

ALCESTE.

Cela se ^{il le} peut², madame, on ne voit pas les cœurs;
 Mais votre charité se serait bien passée
 De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOË.

Si vous ne voulez pas être désabusé,

1120 Il faut ne vous rien dire; il est assez aisé.

ALCESTE.

Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
 Les doutes sont ^{moins tortueux} fâcheux plus que toute autre chose;
 Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fît savoir
^{ce qu'on} Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOË.

1125 Eh bien! c'est assez dit; et sur cette matière
 Vous allez recevoir une pleine lumière. ^{alors se consolera!}
 Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
 Donnez-moi seulement la main² jusque chez moi;
 Là, je vous ferai voir une preuve fidèle
 1130 De l'infidélité du cœur de votre belle;
 Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
 On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Le mariage

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure:

En vain de tous côtés^{compréhension} on l'a voulu tourner,

1135

Hors de son sentiment^{fixe d'opinion} on n'a pu l'entraîner;

Et jamais différend si bizarre, je pense,

N'avait de ces messieurs occupé la prudence.

“Non, messieurs, disait-il, je ne me dédis point,

Et tomberai d'accord^{d'avis} de tout, hors de ce point.

1140

De quoi s'offense-t-il? et que veut-il me dire?

Y va-t-il de sa gloire^{de sa réputation} à ne pas bien écrire?

Que lui fait mon avis^{avis} qu'il a pris de travers^{avis}?

On peut être honnête homme et faire mal des vers:

Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.

1145

Je le tiens galant homme^{homme} en toutes les manières

Homme de qualité, de mérite et de cœur,

Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.

Je louerai, si l'on veut, son train^{train} et sa dépense

Son adresse à cheval, aux armes, à la danse,

Mais pour louer ses vers, je suis son serviteur,

1150

Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,

On ne doit de rimer avoir aucune envie,

Qu'on n'y^{de là} soit condamné sur peine de la vie.”

Enfin, toute la grâce^{grâce} et l'accommodement

1155

Où s'est avec effort plié son sentiment,
 C'est de dire[□], croyant adoucir bien son style:
 "Monsieur, je suis fâché d'être si difficile[□];
 Et pour l'amour de vous, je voudrais de bon cœur
 1160 Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur."
 Et dans une embrassade on leur a, pour conclure,
 Fait vite envelopper toute la procédure[□].

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
 Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier[□],
 1165 Et la sincérité dont son âme se pique
 A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
 C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
 Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
 1170 De cette passion où son cœur s'abandonne.
 De l'humeur[□] dont le ciel a voulu le former,
 Je ne sais pas comment il s'avise[□] d'aimer;
 Et je sais moins encor comment votre cousin[□]
 Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE.

1175 Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
 N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs[□];
 Et toutes ces raisons de douces sympathies[□]
 Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime[□], aux choses[□] qu'on peut

ÉLIANTE.

1180 C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
 Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?

Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;
 Il aime^q quelquefois sans qu'il le sache bien,
 Et croit aimer aussi parfois qu'il n'en est rien^q. *when it is not a case*

PHILINTE.

in relation to
 Je crois que notre ami près^q de cette cousine
 Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
 Et s'il avait mon cœur, à dire vérité,
 Il tournerait ses vœux tout d'un autre côté;
 Et, par un choix plus juste, on le verrait, madame,
 Profiter des bontés que lui montre votre âme. *1185*

ÉLIANTE. *It does not hurt his mind to do so*

Pour moi, je n'en fais point de façons^q, et je croi^q
 Qu'on doit, sur de tels points, être de bonne foi.
 Je ne m'oppose point à toute sa tendresse^q;

Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;

Et, si c'était qu'à moi la chose pût tenir^q, *depend*

Moi-même à ce qu'il aime on me verrait l'unir.

since everything is possible
 Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,

Son amour éprouvait quelque destin contraire,

S'il fallait^q que d'un autre on couronnât les feux,

Je pourrais me résoudre à recevoir ses vœux;

Et le refus souffert en pareille occurrence^q

Ne m'y ferait trouver aucune répugnance. *1200*

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas, *would*

Madame, à ces bontés qu'ont pour lui (vos appas^q)

Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire *1205*

De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.

Mais si, par un hymen qui les joindrait eux deux,

Vous étiez hors d'état^q de recevoir ses vœux,

Tous les miens tenteraient^q la faveur éclatante

1210 Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente.

Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober^{descend de me}
Elle pouvait sur moi, madame, retomber!

ÉLIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non, madame,

Et je vous parle ici du meilleur de mon âme.

1215 J'attends l'occasion de m'offrir hautement,

Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.

SCÈNE II

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE

Ah! faites-moi raison^{help me avenge}, madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE.

1220 J'ai ce que sans mourir je ne puis concevoir;
Et le déchainement de toute la nature

Ne m'accablerait pas comme cette aventure.

1225 C'en est fait. . . Mon amour . . . Je ne saurais parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler^{control}.

ALCESTE.

1230 O juste ciel! Faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses!

ÉLIANTE.

Mais encor, qui vous peut . . .

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné;

Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.

Célimène . . . Eût-on^o pu croire cette nouvelle?

Célimène me trompe et n'est qu'une infidèle.

1230

ÉLIANTE.

Avez-vous pour le croire un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement;

Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères^o. . .

ALCESTE.

Ah! morbleu! mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.

(A Éliante.)

C'est de sa trahison n'être que trop certain

1235

Que^o l'avoir dans ma poche écrite de sa main.

Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte

A produit^o à mes yeux ma disgrâce et sa honte;

Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins,

Et que de mes rivaux je redoutais le moins.

1240

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,

Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup^o, laissez-moi, s'il vous plaît,

Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage . . . 1245

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;

C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui

Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.

Vengez-moi d'une ingrâte et perfide parenté,

1250 Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
 Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur^{grain}.

ÉLIANTE.

Moi, vous venger! comment?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.

Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle:

C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle; —

1255 Et je la veux punir par les sincères vœux,

Par le profond amour, les soins respectueux,

~~Pages deux à trois~~
 Les devoirs empressés^{et} et l'assidu service

Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE.

Je compatiss sans doute à ce que vous souffrez,

1260 Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;

Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,

Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.

Lorsque l'injure^{et} part d'un objet plein d'appas,

On fait force^{et} desseins qu'on n'exécute pas;

1265 On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,

Une coupable aimée est bientôt innocente;

Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,

Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux^{et} d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, madame, non. L'offense est trop mortelle;

1270 Il n'est point de retour, et je romps avec elle;

Rien, ne saurait changer le dessein que j'en fais,

Et je me punirais de l'estimer^{et} jamais.

La voici. Mon courroux redouble à cette approche;

Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,

1275 Pleinement la confondre, et vous porter après

Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE, *à part.*

O ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

CÉLIMÈNE, *à part.* [vois paraître ?]

Ouais ! (*A Alceste.*) Quel est donc le trouble où je vous
 Et que me veulent dire[□] et ces soupirs poussés
 Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

1280

ALCESTE.

Que[□] toutes les horreurs dont une âme est capable
 A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;
 Que le sort, les démons et le ciel en courroux
 N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE.

Voilà certainement des douceurs[□] que j'admire.

1285

ALCESTE.

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire.
 Rougissez bien[□] plutôt, vous en avez raison ;
 Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

Voilà ce que marquaient[□] les troubles de mon âme ;
 Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
 Par ces fréquents soupçons qu'on trouvait odieux
 Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
 Et malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
 Mon astre me disait ce que j'avais à craindre ;
 Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
 Je souffre le dépit de me voir outragé.

1290

1295

Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
 Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
 Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,

30 Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur;
 Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte
 Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte;
 Et rejetant mes vœux dès le premier abord, ^{il sort.}
 Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au
 1305 Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
 C'est une trahison, c'est une perfidie
 Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens,
 Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
 Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;
 1310 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
 Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
 Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
 Je cède aux mouvemens d'une juste colère,
 Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE.

1315 D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
 Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
 J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
 Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
 1320 Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre!
 Mais pour le mettre à bout j'ai des moyens tout prêts.
 Jetez ici les yeux et connaissez vos traits;
 1325 Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
 Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit!

CÉLIMÈNE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice!
Le désavouerez-vous pour n'avoir point de seing?

CÉLIMÈNE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse[□]
Du crime dont vers[□] moi son style[□] vous accuse!

CÉLIMÈNE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant!
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien[□] qui m'outrage et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE.

Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui. 129
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre[□] du vôtre?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?

CÉLIMÈNE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah! le détour est bon et l'excuse admirable!

Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce trait;

Et me voilà par là convaincu tout ^à fait.

Osez-vous recourir à ces ruses grossières?

1350 Et croyez-vous les gens si privés de lumières?

Voyons, voyons un peu par quel biais², de quel air²

Vous voulez soutenir un mensonge si clair,

Et comment vous pourrez tourner² pour une femme²,

Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme?

1355 Ajustez², pour couvrir un manquement de foi,

Ce que je m'en vais lire . . .

CÉLIMÈNE.

^{propre} Il ne me plaît pas, moi.

Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire²,

Et de me dire au nez² ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter², prenez un peu souci

1360 De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE.

Non, je n'en veux rien faire, et, dans cette occurrence,

Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grâce², montrez-moi, je serai satisfait,

Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE.

1365 Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie.

Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,

J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,

Et je tombe d'accord² de tout ce qu'il vous plaît.

Faites², prenez parti², que rien ne vous arrête,

1370 Et ne me rompez pas davantage la tête².

ALCESTE, à part.

Ciel! rien² de plus cruel peut-il être inventé?

Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?

Quoi! d'un juste courroux je suis ému contre elle,

C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle!

On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,

On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;

Et cependant mon cœur est encore assez lâche

Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,

Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris

Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!

(A Célimène.)

Ah! que vous savez bien ici, contre moi-même,

Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,

Et ménager pour vous l'excès prodigieux

De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!

Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,

Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.

Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;

A vous prêter les mains ma tendresse consent,

Efforcez-vous ici de paraître fidèle,

Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMÈNE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,

Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.

Je voudrais bien savoir qui pourrait me contraindre

A descendre pour vous aux bassesses de feindre;

Et pourquoi, si mon cœur penchait d'autre côté,

Je ne le dirais pas avec sincérité.

Quoi! de mes sentiments l'obligeante assurance

Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?

Auprès d'un tel garant sont-ils de quelque poids?

1400 N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
 Et puisque notre cœur[□] fait un effort extrême
 Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
 Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
 S'oppose fortement à de pareils aveux,
 1405 L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle[□]
 Doit-il impunément douter de cet oracle?
 Et n'est-il pas coupable (en ne s'assurant pas[□])
 A ce qu'on ne dit point[□] qu'après de grands combats?
 Allez, de tels soupçons[□] méritent ma colère,
 1410 Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
 Je suis sotte et veux mal à ma simplicité
 De conserver[□] encor pour vous quelque bonté;
 Je devrais autre part[□] attacher mon estime,
 Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

1415 Ah! traîtresse! mon faible est étrange pour vous;
 Vous me trompez sans doute avec des mots si doux;
 Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée:
 A votre foi mon âme est toute abandonnée;
 Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
 1420 Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE.

[aime.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on

ALCESTE.

Ah! rien n'est comparable à mon amour extrême;
 Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
 Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
 1425 Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
 Que vous fussiez réduite en un sort[□] misérable;
 Que le ciel en naissant[□] ne vous eût donné rien;

Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
 Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
 Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,
 Et que[□] j'eusse la joie et la gloire en ce jour
 De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMÈNE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière!

Me préserve le ciel que vous ayez matière[□].

Voici monsieur Dubois plaisamment figuré[□].

1430

1435

SCÈNE IV

CÉLIMÈNE, ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE.

Que veut cet équipage[□] et cet air effaré?

Qu'as-tu?

DUBOIS. Monsieur . . .

ALCESTE. Eh bien?

DUBOIS.

Voici bien des mystères.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DUBOIS.

Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi?

DUBOIS. Parlerai-je haut?

ALCESTE.

Oui, parle, et promptement.

DUBOIS.

N'est-il point là quelqu'un?

ALCESTE.

Ah! que d'amusement[□]!

1440

Veux-tu parler?

DUBOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DUBOIS.

Il faut d'ici déloger sans ^{noise} trompette[□].

ALCESTE.

Et pourquoi?

DUBOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause?

DUBOIS.

Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

1445 Mais par quelle raison me tiens-tu[□] ce langage?

DUBOIS.

Par la raison, monsieur, qu'il faut ^{faire} plier bagage[□].

ALCESTE.

Ah! je te casserai la tête assurément,

Si tu ne veux, ^{soit} maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine[□]

1450 Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,

Un papier ^{écrit} griffonné d'une telle façonQu'il faudrait, pour le lire, être pis[□] que démon.

C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;

Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verrait goutte[□].

ALCESTE.

1455 Eh bien! quoi? ce papier, qu'a-t-il à démêler,

Traître, avec[□] le départ dont tu viens me parler?

DUBOIS.

C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure ensuite[□],

Un homme, qui souvent vous vient rendre visite,

Est venu vous chercher avec empressement,

1460 Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement[□],

Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle, [pelle?
De vous dire. . . . Attendez, comme[□] est-ce qu'il s'ap-

ALCESTE.

Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS.

C'est un de vos amis enfin, cela suffit.

Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,

Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi! n'a-t-il voulu te rien spécifier?

DUBOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,

Et vous a fait[□] un mot, où vous pourrez, je pense,

Du fond de ce mystère avoir la connaissance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE. Que peut envelopper ceci?

ALCESTE.

Je ne sais; mais j'aspire à m'en voir éclairci.

Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable?

DUBOIS, *après avoir longtemps cherché le billet.*

Ma foi! je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE.

Je ne sais qui me tient[□]. . .

CÉLIMÈNE.

Ne vous emportez pas,

Et courez démêler[□] un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,

Ait juré d'empêcher que je vous entretienne;

Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour

De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

La résolution en[□] est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige . . .

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire[□] et beau me raisonner, (C)
Rien de ce que je dis[□] ne me peut détourner;

1485 Trop de perversité règne au siècle où nous sommes, (C)
Et je veux me tirer[□] du commerce des hommes.

Quoi! contre ma partie on voit tout à la fois

L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;

On publie en tout lieu l'équité de ma cause;

1490 Sur la foi de mon droit mon âme se repose: *result*
Cependant je me vois trompé par le succès[□].

J'ai pour moi la justice et je perds mon procès!

Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,

Est sorti triomphant d'une fausseté noire!

1495 Toute la bonne foi cède à sa trahison!

Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!

Le poids de sa grimace[□], où brille l'artifice,

Renverse le bon droit et tourne[□] la justice!

Il fait par un arrêt couronner son forfait!

1500 Et, non content[□] encor du tort que l'on me fait,

Il court[□] parmi le monde un livre abominable,
 Et de qui[□] la lecture est même condamnable,
 Un livre à mériter la dernière[□] rigueur,
 Dont le fourbe a le front de me faire[□] l'auteur!
 Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
 Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
 Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
 A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
 Qui me vient malgré moi, d'une ardeur empressée,
 Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée:

1505

Et parce que j'~~en~~ use[□] avec honnêteté,

Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,

Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!

Le voilà devenu mon plus grand adversaire!

Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,

1515

Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!

Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!

C'est à ces actions que la gloire[□] les porte!

Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,

La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux!

1520

Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge;

Tirons-nous[□] de ce bois[□] et de ce coupe-gorge[□].

Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,

Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie[□] avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt[□] le dessein où vous êtes,

1525

Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Ce que votre partie ose vous imputer

N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;

On voit son faux rapport lui-même se détruire,

Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

1530

ALCESTE.

Lui? de semblables tours il ne craint point l'éclat^{scandal};
 Il a ^{licence} permission d'être franc scélérat;
 Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
 On l'en^o verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

1535 Enfin il est ^{certain} ~~constant~~^{certain} qu'on n'a point trop donné^{giver}
 Au bruit que contre vous sa malice a tourné;
 De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre;
 Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
 Il vous est en justice^o aisé d'y revenir,^{après la case}
 1540 Et contre cet arrêt. . . .

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.

Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
 Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse^{butir aside};
 On y voit trop à plein^o le bon droit maltraité^o,
 Et je veux qu'il demeure à la postérité
 1545 Comme une marque insigne, un fameux témoignage
 De la méchanceté des hommes de notre âge.
 Ce sont vingt mille francs qu'il m'en^o pourra coûter;
 Mais pour vingt mille francs^o j'aurai droit de pester^{après}
 Contre l'iniquité de la nature humaine
 1550 Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin. . . .

ALCESTE.

Mais enfin vos soins sont superflus.

Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus?
 Aurez-vous bien le front de me vouloir en face
 Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE.

1555 Non, je tombe d'accord^o de tout ce qui vous plaît:

○ Tout marche par cabale et par pur intérêt;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devraient être faits[□] d'autre sorte.

○ Mais est-ce une raison que leur peu d'équité[□]
Pour vouloir se tirer de leur société?

1560

○ Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
Des moyens d'exercer notre philosophie:

C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et si de probité tout était revêtu,

Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles[□],

1565

La plupart des vertus nous seraient inutiles,

Puisqu'on en met l'usage[□] à pouvoir sans ennui

Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui;

Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde. . .

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde, 1570

En beaux raisonnements vous abondez toujours;

Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.

La raison, pour mon bien, veut que je me retire:

Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;

De ce que je dirais je ne répondrais pas,

1575

Et je me jetterais cent choses[□] sur les bras.

Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.

○ Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;

Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,

Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi[□].

1580

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non: de trop de soucis je me sens l'âme émue.

Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin

Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

1585 C'est une compagnie étrange pour attendre;
Et je vais obliger[□] Éliante à descendre.

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

Oui, c'est à vous de voir si par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.

Il me faut de votre âme une pleine assurance :

1590 Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance ^{traverse}.

Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,

Vous ne devez point feindre[□] à me le faire voir ;

Et la preuve, après tout, que je vous en demande,

C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende[□]

1595 De le sacrifier, madame, à mon amour,

Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,

Vous à qui[□] j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissemens ;

1600 Il s'agit[□] de savoir quels sont vos sentimens.

Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre ;

Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, sortant du coin où il était.

Oui, monsieur a raison, madame, il faut choisir ;

Et sa demande ici s'accorde à mon désir.

1605 Pareille ardeur me presse et même[□] soin m'amène ;

Mon amour veut du vôtre une marque certaine :
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune. 1610

ALCESTE.

Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable. . . .

ALCESTE.

Si du moindre penchant elle est pour vous capable. . . .

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre désormais. 1615

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir[□] jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à *say a word* *de m'en aller à l'école* trancher[□] et choisir de nous deux. 1620

ORONTE.

Quoi ! sur un pareil choix vous semblez être en peine !

ALCESTE.

Quoi ! votre âme balance et paraît incertaine !

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu ! que cette instance *est* est[□] là[□] hors de saison !

Et que vous témoignez tous deux peu de raison !

- 1625 Je sais prendre parti[□] sur cette préférence,
 Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :
 Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
 Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux[□]
 Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte *embarras*
 1630 A prononcer en face un aveu de la sorte :
 Je trouve que ces mots, qui sont désobligeants,
 Ne se doivent point dire en présence des gens ;
 Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière
 Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière[□],
 1635 Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins
 Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende,
 J'y consens pour ma part.

ALCESTE. *pusé* Et moi, je le demande ;

- C'est son éclat[□] surtout qu'ici j'ose exiger,
 1640 Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
 Conserver tout le monde est votre grande étude :
 Mais plus d'amusement[□] et plus d'incertitude ;
 Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
 Ou bien pour un arrêt je prends votre refus ;
 1645 Je saurai de ma part expliquer ce silence,
 Et me tiendrai pour dit[□] tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

l'air de vous
 Je vous sais fort bon gré[□], monsieur, de ce courroux,
 Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE.

- Que vous me fatiguez avec un tel caprice !
 1650 Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?

Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Éliante, qui vient.

SCÈNE III

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE.

elle humeur (?)
Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur[□] y paraît concertée.
Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur, 1655
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur;
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende[□] à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre[□].
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici;
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée. 1660

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez[□].

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

il y a
Il faut, il faut parler et lâcher la balance[□]. *let the matter slip* 1665

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi je vous entends si vous ne parlez pas.

SCÈNE IV

ARSINOË, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE,
ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE, à Célimène.

Madame, nous venons tous deux, ^{avec ces messieurs} sans vous déplaire,

Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE, à Oronte et à Alceste.

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici,
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOË, à Célimène.

Madame, vous serez surprise de ma vue;

Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue:

Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi

D'un trait à qui mon cœur ne saurait prêter foi.

J'ai du fond de votre âme une trop haute estime

Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;

Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,

Et, l'amitié passant sur de petits discords,

J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie

Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, madame, voyons d'un esprit adouci

Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.

Cette lettre par vous est écrite à Clitandre?

CLITANDRE.

Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre?

ACASTE, à Oronte et à Alceste.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,

Et je ne doute pas que sa civilité

has long felt the well!

A connaître sa main n'ait trop su vous instruire[□];
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

gaieté
"Vous êtes un étrange homme de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; et si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre grand *grosse* flandrin[□] de vicomte. . . .

Il devrait être ici.

"Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne saurait me *o*révenir[□]; et depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant[□], cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit marquis. . . .

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité. *petit*

"Pour le petit marquis qui me tint hier longtemps la main[□], je trouve qu'il n'y a rien de si mince[□] que toute sa personne; et ce sont de ces mérites *(qui n'ont que la cape et l'épée.)* Pour l'homme aux rubans verts. . . .

(*A Alceste.*) A vous le dé[□], monsieur.

"Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste[□]. . .

(*A Oronte.*) Voici votre paquet.

"Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit[□] et veut être auteur malgré tout le monde, je ne

puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit, ^{et sa} prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me diverts pas toujours si bien, ^{me s'sou} que vous pensez; que je vous trouve à dire[□] plus que je ne voudrais dans toutes les parties où l'on m'entraîne; et que c'est un merveilleux assaisonnement ^{gros} aux plaisirs qu'on goûte que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.

725 "Votre Clitandre, dont vous me parlez et qui fait tant le ^{compliments} doux, est le dernier des hommes pour qui j'aurais de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime, et vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos senti-
730 ments contre les siens; et voyez-moi le plus que vous pourrez pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée."

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.
735 Il suffit. Nous allons, l'un et l'autre, en tous lieux
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurais de quoi vous dire[□], ^{much} et belle est la matière;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
740 Ont pour se consoler des cœurs de plus ^{haut} haut prix.

ORONTE.

Quoi! de cette façon je vois qu'on me déchire
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
Et votre cœur, ^{arrivé} pare de beaux semblants d'amour,

A tout le genre humain se promet tour à tour !
 Allez ! j'étais trop dupe et je vais ne plus l'être ;
 Vous me faites un bien, me faisant vous connaître ;
 J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
 Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

(*A Alceste.*)

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
 Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

ARSINOË, à Célimène.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir,
 Je ne m'en saurais taire et me sens émouvoir.
 Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?
 Je ne prends point de part aux intérêts des autres ;

(*Montrant Alceste.*)

Mais monsieur, que chez vous fixait votre bonheur,
 Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
 Et qui vous chérissait avec idolâtrie,
 Devait-il . . .

ALCESTE. Laissez-moi, madame, je vous prie,
 Vider mes intérêts moi-même là-dessus,
 Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
 Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
 Il n'est point en état de payer ce grand zèle ;
 Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
 Si par un autre choix je songe à me venger.

ARSINOË.

Eh ! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
 Et que de vous avoir on soit tant empressée ?
 Je vous trouve un esprit bien plein de vanité
 Si de cette créance il peut s'être flatté.

Le aveu

Le rebut² de madame est une marchandise
 770 Dont on aurait grand tort d'être si fort éprise.
 Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut².
 Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut;
 Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
 Et je brûle de voir une union si belle. (*Elle se retire.*)

ALCESTE, à Célimène.

775 Eh bien ! je me suis tu, malgré ce que je voi,
 Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
 Ai-je pris sur moi-même un assez long empire,
 Et puis-je maintenant? . . .

CÉLIMÈNE.

Oui, vous pouvez tout dire;

Vous en êtes en droit², lorsque vous vous plaindrez,
 780 Et² de me reprocher tout ce que vous voudrez.
 J'ai tort, je le confesse, et mon âme confuse
 Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
 J'ai des autres ici méprisé le courroux;
 Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
 785 Votre ressentiment sans doute est raisonnable;
 Je sais combien je dois vous paraître coupable,
 Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
 Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
 Faites-le, j'y consens².

ALCESTE.

Eh ! le puis-je, traîtresse?

790 Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
 Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
 Trouvé-je² un cœur en moi tout prêt à m'obéir?

(*A Éliante et à Philinte.*)

Vous voyez ce que peut² une indigne tendresse,
 Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.

Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
 Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
 Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
 Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.

(A Célimène.)

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
 J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,
 Et me les couvrirai du nom d'une faiblesse
 Où le vice du temps porte votre jeunesse,
 Pourvu que votre cœur veuille donner les mains^{consent}
 Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
 Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
 Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.
 C'est par là seulement que dans tous les esprits
 Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
 Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,
 Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
 Et dans votre désert aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
 Que vous doit importer tout le reste du monde?
 Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents?

CÉLIMÈNE.

La solitude effraie une âme de vingt ans.
 Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
 Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
 Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
 Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;

Et l'hymen. . .

ALCESTE. Non. Mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul^o fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour^o trouver tout en moi, comme moi tout en vous, O
5 Allez, je vous refuse, et ce sensible^o outrage,
De vos indignes fers, pour jamais me dégage.]

servir (A Éliante.)

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous depuis longtemps je fais un cas^o extrême;
10 Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers;
Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
Que le ciel pour ce nœud ne m'avait point fait naître;
35 Que ce serait pour vous un hommage trop bas
Que^o le rebut d'un cœur qui ne vous valait pas;
Et qu'enfin. . .

ÉLIANTE. Vous pouvez suivre cette pensée:
Ma main de se donner n'est pas embarrassée,
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
40 Qui, si je l'en priais, la pourrait accepter.

PHILINTE.

Ah! cet honneur, madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierais et mon sang et ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments!
845 Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,

des cheveux
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

FIN DU MISANTHROPE.

L'AVARE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1668

PERSONNAGES

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.

CLÉANTE fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère.

VALÈRE, fils d'Anselme et amant d'Élise.

MARIANE, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon.

ANSELME, père de Valère et de Mariane.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAÎTRE SIMON, courtier.

MAÎTRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.

LA FLÈCHE, valet de Cléante.

DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE,

LA MERLUCHE, } laquais d'Harpagon.

LE COMMISSAIRE, et son CLERC.

La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

L'AVARE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

VALÈRE, ÉLISE.

VALÈRE. Hé quoi! charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi[□]! Je vous vois soupirer, hélas! au milieu de ma joie. Est-ce du regret[□], dites-moi, de m'avoir fait heureux? et vous repentez-vous de cet engagement où[□] mes feux[□] ont pu vous contraindre?

ÉLISE. Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner
10 par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès² me donne de l'inquiétude; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

VALÈRE. Hé! que pouvez-vous craindre, Élise, dans
15 les bontés que vous avez pour moi?

ÉLISE. Hélas! cent choses à la fois: l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de
20 votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'un innocent amour.

VALÈRE. Ah! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres! Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; et mon amour pour vous durera ~~et~~ autant que ma vie.

ÉLISE. Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles; et ce n'est que les actions qui les découvrent² différents.

VALÈRE. Puisque ^{des actions} les seules actions² font connaître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point², je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE. Hélas! qu'avec facilité² on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens 40 votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle; je n'en veux point du tout douter, et je retranche² mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE. Mais pourquoi cette inquiétude?

ÉLISE. Je n'aurais rien à craindre si tout le monde vous voyait des yeux dont je vous vois; et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout 50 votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le ciel m'engage envers vous. Je me représente à

toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse que vous ^{vous savez} ~~me~~ ^{avez} ~~fites~~ ^{avez} éclater après m'avoir tirée de l'eau; et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont ^{arrêté} ~~rebuté~~, et qui, vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ^{mon} ~~ma~~ faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique^q de mon père. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet; et c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où^q j'ai pu consentir; mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE. De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul^q amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose; et, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde; et l'excès de son avarice et la manière austère dont il vit avec ses enfants pourraient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que, sur ce chapitre^q, on n'en peut pas dire de bien; mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ÉLISE. Ah! Valère, ne bougez^q d'ici, je vous prie,

good will

et songez seulement à vous bien mettre[□] dans l'esprit de mon père. 85

VALÈRE. Vous voyez comme je m'y prends[□], et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours 90 avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans[□] leurs maximes, en^{plus} penser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur[□] de trop charger[□] la complaisance, et la manière dont on les joue a beau être visible[□], les plus ^{élevés} fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler, 100 lorsqu'on l'^{assaisonne} en louange[□]. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux, et, puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent 105 être flattés.

ÉLISE. Mais que ne[□] tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALÈRE. On ne peut pas ménager l'un et l'autre; 110 et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est

entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE. Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCÈNE II

CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE. Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; et je brûlais de vous parler pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE. Me voilà prête à vous ouïr, mon frère.
5 Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE. Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ÉLISE. Vous aimez?

CLÉANTE. Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus
10 loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que
15 par leur conduite; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans
des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma

sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car, enfin, mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne point me faire de remontrances.

ÉLISE. Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE. Non; mais j'y suis résolu, et je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE. Suis-je, mon frère, une si étrange personne?

CLÉANTE. Non, ma sœur; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, et j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE. Hélas! mon frère, ne parlons point de ma sagesse; il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie; et si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE. Ah! plutôt au ciel que votre âme, comme la mienne. . .

ÉLISE. Finissons ^{ici} auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.) est elle

CLÉANTE. Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable, et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint et la console avec une tendresse qui vous toucherait l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses

fin

qu'elle fait; et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté tout engageante, une honnêteté^o adorable, une . . . Ah! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue!

ÉLISE. J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites; et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLÉANTE. J'ai découvert (sous main) qu'elles ne sont pas fort accommodées^o, et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune^o d'une personne que l'on aime; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; et concevez quel déplaisir^o, ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE. Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE. Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car enfin peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse^o étrange où l'on nous fait languir? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen^o de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler pour

indigne

m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis; et, si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; et, si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille[□] que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux, et nous nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉLISE. Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que. . . .

CLÉANTE. J'entends sa voix; éloignons-nous un peu pour nous achever notre confidence, et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

SCÈNE III

HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou[□], vrai gibier de potence[□]!

LA FLÈCHE, *à part*. Je n'ai rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction[□], qu'il a le diable au corps.

HARPAGON. Tu murmures entre tes dents?

LA FLÈCHE. Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON. C'est bien à toi, pendard[□], à me demander des raisons! Sors vite, que je ne t'assomme[□].

LA FLÈCHE. Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON. Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent tout ce que je possède, et furetent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait? (*Bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE. Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON. Non, coquin, je ne dis pas cela. (*Bas.*) J'enrage. (*Haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE. Hé! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARPAGON, *levant la main pour donner un soufflet à la Flèche.* Tu fais le raisonneur? Je te baillerai^q de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE. Eh bien! je sors.

HARPAGON. Attends: ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE. Que vous emporterais-je?

HARPAGON. Viens ça^q, que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE. Les voilà.

HARPAGON. Les autres.

LA FLÈCHE. Les autres?

HARPAGON. Oui.

LA FLÈCHE. Les voilà.

HARPAGON, *montrant les hauts-de-chausses^q de la Flèche.* N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLÈCHE. Voyez vous-même.

HARPAGON, *tâtant le bas des chausses de la Flèche.* Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un^q.

LA FLÈCHE, *à part.* Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!

HARPAGON. Euh?

LA FLÈCHE. Quoi?

HARPAGON. Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE. Je vous dis que vous fouillez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON. C'est ce que je veux faire.

(*Harpagon fouille dans les poches de la Flèche.*)

LA FLÈCHE, *à part*. La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

5 HARPAGON. Comment? Que dis-tu?

LA FLÈCHE. Ce que je dis?

HARPAGON. Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

LA FLÈCHE. Je dis que la peste soit de l'avarice et
des avaricieux.

HARPAGON. De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE. Des avaricieux.

HARPAGON. Et qui sont-ils, ces avaricieux?

LA FLÈCHE. Des vilains et des ladres.

5 HARPAGON. Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE. De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE. Est-ce que vous croyez que je veux
parler de vous?

5 HARPAGON. Je crois ce que je crois; mais je veux
que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE. Je parle . . . Je parle à mon bonnet.

HARPAGON. Et moi, je pourrais bien parler à ta
barrette.

5 LA FLÈCHE. M'empêcherez-vous de maudire les
avaricieux?

HARPAGON. Non; mais je t'empêcherai de jaser et
d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE. Je ne nomme personne.

HARPAGON. Je te rosserai si tu parles.

LA FLÈCHE. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON. Te tairas-tu?

LA FLÈCHE. Oui, malgré moi.

HARPAGON. Ha, Ha!

LA FLÈCHE, *montrant à Harpagon une poche de son justaucorps*. Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous satisfait?

HARPAGON. Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLÈCHE. Quoi?

HARPAGON. Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE. Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON. Assurément?

LA FLÈCHE. Assurément.

HARPAGON. Adieu. Va-t'en à tous les diables.

LA FLÈCHE, *à part*. Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON. Je te le mets sur ta conscience, au moins. Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent; et bien heureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense! On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache fidèle; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCÈNE IV

HARPAGON, ÉLISE et CLÉANTE *parlant ensemble et restant dans le fond du théâtre.*

HARPAGON, *se croyant seul*. Cependant, je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré, dans mon jardin, dix

50 mille écus[□] qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez . . . (*A part, apercevant Élise et Cléante.*) O ciel! je me serai trahi moi-même! la chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul. (*A Cléante et à Élise.*)

55 Qu'est-ce?

CLÉANTE. Rien, mon père.

HARPAGON. Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

ÉLISE. Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON. Vous avez entendu . . .

60 CLÉANTE. Quoi, mon père?

HARPAGON. Là . . .

ÉLISE. Quoi?

HARPAGON. Ce que je viens de dire.

CLÉANTE. Non.

65 HARPAGON. Si fait[□], si fait.

ÉLISE. Pardonnez-moi.

HARPAGON. Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et
70 je disais qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE. Nous feignons[□] à vous ~~aborder~~, de peur de vous interrompre.

HARPAGON. Je suis bien aise de vous dire cela, afin
75 que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE. Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON. Plût à Dieu que je les eusse, dix mille
80 écus!

parlera le premier; et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON. Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE. C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARPAGON. Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉLISE. Ah! mon père.

HARPAGON. Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur?

CLÉANTE. Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre, et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON. Un peu de patience; ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; et, pour commencer par un bout[□], (*à Cléante*) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLÉANTE. Oui, mon père.

HARPAGON. Et vous?

ÉLISE. J'en ai ouï parler.

HARPAGON. Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLÉANTE. Une fort charmante personne.

HARPAGON. Sa physionomie?

CLÉANTE. Toute honnête[□] et pleine d'esprit.

HARPAGON. Son air et sa manière?

CLÉANTE. Admirables, sans doute.

HARPAGON. Ne croyez-vous pas qu'une fille comme
3 cela mériterait assez que l'on songeât à elle?

CLÉANTE. Oui, mon père.

HARPAGON. Que ce serait un parti souhaitable?

CLÉANTE. Très-souhaitable.

HARPAGON. Qu'elle a toute la mine de faire un bon
10 ménage?

CLÉANTE. Sans doute.

HARPAGON. Et qu'un mari aurait satisfaction avec
elle?

CLÉANTE. Assurément.

35 HARPAGON. Il y a une petite difficulté: c'est que
j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on
pourrait prétendre?

CLÉANTE. Ah! mon père, le bien n'est pas con-
sidérable² lorsqu'il est question d'épouser une honnête
30 personne.

HARPAGON. Pardonnez-moi², pardonnez-moi. Mais
ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout
le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela
sur autre chose.

35 CLÉANTE. Cela s'entend.

HARPAGON. Enfin, je suis bien aise de vous voir
dans mes sentiments: car son maintien honnête et sa
douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de
l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

40 CLÉANTE. . Euh?

HARPAGON. Comment?

CLÉANTE. Vous êtes résolu, dites-vous. . . .

HARPAGON. D'épouser Mariane.

CLÉANTE. Qui, vous? vous?

HARPAGON. Oui, moi, moi, moi. Que veut dire 55
cela?

CLÉANTE. Il m'a pris tout à coup un éblouisse-
ment, et je me retire d'ici.

HARPAGON. Cela ne sera rien. Allez vite boire dans
la cuisine un grand verre d'eau claire. (Voilà de mes 513
(damoiseaux flouets[□]) qui n'ont non plus de vigueur
que des poules. . . . C'est là, ma fille, ce que j'ai
résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine
une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler;
et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme. 53

ÉLISE. Au seigneur Anselme?

HARPAGON. Oui, un homme mûr, prudent et sage,
qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante
les grands biens.

ÉLISE, *faisant la révérence*. Je ne veux point me 530
marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON, *contrefaisant Élise*. Et moi, ma petite
fille, ma mie[□], je veux que vous vous mariiez, s'il vous
plaît.

ÉLISE, *faisant encore la révérence*. Je vous demande 55
pardon, mon père.

HARPAGON, *contrefaisant Élise*. Je vous demande
pardon, ma fille.

ÉLISE. Je suis très-humble servante au seigneur
Anselme, mais (*faisant encore la révérence*), avec votre 55
permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON. Je suis votre très-humble valet; mais
(*contrefaisant Élise*), avec votre permission, vous
l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE. Dès ce soir?

HARPAGON. Dès ce soir.

ÉLISE, *faisant encore la révérence*. Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON, *contrefaisant encore Élise*. Cela sera, 10 ma fille.

ÉLISE. Non.

HARPAGON. Si².

ÉLISE. Non, vous dis-je.

HARPAGON. Si, vous dis-je.

15 ÉLISE. C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON. C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE. Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

50 HARPAGON. Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père?

ÉLISE. Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte?

55 HARPAGON. C'est un parti où il n'y a rien à redire; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE. Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

60 HARPAGON, *apercevant Valère de loin*. Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ÉLISE. J'y consens.

HARPAGON. Te rendras-tu à son jugement?

65 ÉLISE. Oui; j'en passerai par² ce qu'il dira.

HARPAGON. Voilà qui est fait.²

SCÈNE V

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON. Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi.

VALÈRE. C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON. Sais-tu bien de quoi nous parlons? 50

VALÈRE. Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison[□].

HARPAGON. Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de ~~ce~~ cela? *Quomodo*

VALÈRE. Ce que j'en dis?

HARPAGON. Oui.

VALÈRE. Eh! Eh!

HARPAGON. Quoi? 50

VALÈRE. Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment, et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison[□]. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et. . .

HARPAGON. Comment? Le seigneur Anselme est un parti considérable[□]; c'est un gentilhomme qui est 50 noble, doux, ~~pos~~, sage, et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer[□]?

VALÈRE. Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait 50 au moins quelque temps pour voir si son inclination pourra s'accommoder avec . . .

HARPAGON. C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs
5 je ne trouverais pas, et il s'engage à la prendre sans dot².

VALÈRE. Sans dot?

HARPAGON. Oui.

VALÈRE. Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous?
10 voilà une raison tout à fait convaincante: il ~~se~~ faut rendre à cela.

HARPAGON. C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE. Assurément! cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représen-
15 ter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être² heureux ou malheureux toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

20 HARPAGON. Sans dot.

VALÈRE. Vous avez raison; voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; et
25 que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très-fâcheux.

HARPAGON. Sans dot.

VALÈRE. Ah! il n'y a pas de réplique à cela; on le
30 sait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager² la satisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourraient donner; qui ne les voudraient

point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui, sans cesse, y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que . . .

HARPAGON. Sans dot.

VALÈRE. Il est vrai; cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là?

HARPAGON, *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent? (*À Valère.*) Ne bougez; je reviens tout à l'heure.

ÉLISE. Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites?

VALÈRE. C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout gâter; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant; des tempéraments ennemis de toute résistance; des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins; et . . .

ÉLISE. Mais ce mariage, Valère?

VALÈRE. On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE. Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir?

VALÈRE. Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

ÉLISE. Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VALÈRE. Vous moquez-vous? Y connaissent-ils quelque chose? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal[□] il vous plaira; ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

HARPAGON, *à part, dans le fond du théâtre.* Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE, *sans voir Harpagon.* Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout; et si votre amour, belle Élise, est capable d'une ~~fermeté~~ *fermeté*. . . . (*Apercevant Harpagon.*) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait[□]; et, lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON. Bon; voilà bien parlé, cela!

VALÈRE. Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu, et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON. Comment! j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. (*A Élise.*) Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE, *à Élise.* Après cela, résistez à mes remontrances. (*A Harpagon.*) Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisais.

HARPAGON. Oui; tu m'obligeras. Certes . . .

VALÈRE. Il est bon de lui tenir un peu la bride haute[□].

HARPAGON. Cela est vrai. Il faut. . . .

VALÈRE. Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON. Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et je reviens tout à l'heure.

VALÈRE, *adressant la parole à Élise en s'en allant du côté par où elle est sortie.* Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâces au ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là dedans; et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON. Ah! le brave garçon! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE. Ah! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fouren? Ne t'avais-je pas donné ordre. . . .

LA FLÈCHE. Oui, monsieur, et je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme[□]; mais monsieur votre père, le plus malgracieux[□] des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE. Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais; et depuis que je ne t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE. Votre père amoureux?

CLÉANTE. Oui; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE. Qui! se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLÉANTE. Il a fallu, pour mes péchés, *mode* que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE. Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour? *means, de voir*

CLÉANTE. Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver, au besoin, des ouvertures[□] plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite?

le bon LA FLÈCHE. Ma foi! monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux, et il faut essayer d'étranges choses lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-mathieux[□]. *recracher*

brûler CLÉANTE. L'affaire ne se fera point?

LA FLÈCHE. Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné[□], homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage[□] pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE. J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLÈCHE. Oui, mais à quelques petites conditions, qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE. T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

biens faire le fr. LA FLÈCHE. Ah! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom; et l'on doit aujourd'hui l'aboucher[□] avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit, par votre bouche de votre bien et de votre famille, et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE. Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE. Voici quelques articles qu'il a dicté lui-même à notre entremetteur[□], pour vous être montrés avant que de rien faire: *negotios, bacher*

"Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où

bien soit ample, solide, assuré, clair, et net de tout embarras[□], on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra[□], et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé."

CLÉANTE. Il n'y a rien à dire à cela. *Il y a bien*

LA FLÈCHE. "Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit[□]."

CLÉANTE. Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE. Cela est vrai.

"Mais comme ledit[□] prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, ~~sans préjudice~~ du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt."

CLÉANTE. Comment diable! quel Juif! quel Arabe[□] est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLÈCHE. Il est vrai; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir[□] là-dessus.

CLÉANTE. Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE. C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE. Il y a encore quelque chose?

LA FLÈCHE. Ce n'est plus qu'un petit article.

"Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; et, pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur

prendra les hardes, nippes, et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible."

CLÉANTE. Que veut dire cela?

LA FLÈCHE. Écoutez le mémoire *led / fait un*

"Premièrement, un lit de quatre pieds à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courtepointe de même; le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu. *chiffon taffetas*

"Plus un pavillon à queue d'une bonne serge d'An-male rose sèche, avec le mollet et les franges de soie." *neveu*

CLÉANTE. Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLÈCHE. Attendez. *pièce*

"Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaut et de Macée. *quell*

"Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie, par le dessous, de ses six escabelles." *ou pour y aller*

CLÉANTE. Qu'ai-je affaire, morbleu!

LA FLÈCHE. Donnez-vous patience. *pull au*

"Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perles, avec les trois fourchettes assortissantes."

"Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues et trois réipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller." *receivers*

CLÉANTE. J'enrage. *arrangement*

LA FLÈCHE. Doucement. *retort*

"Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut." *supp*

"Plus, un trou-madame et un damier, avec un jeu de

gone of goose
revived
 l'oie^o renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire^o.

“Plus, une peau d'un lézard de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher^o d'une chambre.

“Le tout, ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaisé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.”

CLÉANTE. Que la peste l'étouffe, avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? Et n'est-il pas content du furieux intérêt^o qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre, pour trois mille livres, les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut, car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE. Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaie^o, dans le grand chemin justement que tenait Panurge^o pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe^o.

CLÉANTE. Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent!

LA FLÈCHE. Il faut avouer que le vôtre animerait contre sa vilenie^o le plus posé homme^o du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires^o; et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement

get out of a scrape
 mon épingle du jeu[□] et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle[□]; mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, des tentations de le voler; et je croirais, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE. Donne-moi un peu ce mémoire, *afin* que[□] je le voie encore.

*the colder
of the
gallows*
 SCÈNE II

HARPAGON, MAÎTRE SIMON, CLÉANTE et LA FLÈCHE
dans le fond du théâtre.

MAÎTRE SIMON. Oui, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent; ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par[□] tout ce que vous en prescrirez.
he will submit to

HARPAGON. Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à périliter[□], et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez? *he is not*

MAÎTRE SIMON. Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurais vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera[□], si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

will inherit
 HARPAGON. C'est quelque chose que cela. La

charité[□], maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

MAÎTRE SIMON. Cela s'entend.

5 LA FLÈCHE, *bas à Cléante, reconnaissant maître Simon.* Que veut dire ceci, notre maître Simon qui parle à votre père?

CLÉANTE, *bas à la Flèche.* Lui ^{*aurait-on*} aurait-on[□] appris qui je suis? et serais-tu pour nous trahir[□]? *capable de trahison*

0 MAÎTRE SIMON, *à la Flèche.* Ah! ah! vous êtes bien pressé! Qui vous a dit que c'était céans[□]? (*A Harpagon.*) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela, ce sont des personnes dis-
15 crètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON. Comment?

MAÎTRE SIMON, *montrant Cléante.* Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

10 HARPAGON. Comment! pendard, c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

CLÉANTE. Comment! mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?

(*Maître Simon s'enfuit et la Flèche va se cacher.*)

95 HARPAGON. C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables?

CLÉANTE. C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles?

HARPAGON. Oses-tu bien, après cela, paraître
100 devant moi?

CLÉANTE. Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde?

HARPAGON. N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation (du bien) que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs?

CLÉANTE. Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites; de sacrifier gloire[□] et réputation au désir insatiable d'en-tasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers? *W. au par, in the matter of interest!*

HARPAGON. Ôte-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux!

CLÉANTE. Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire[□]?

HARPAGON. Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles[□]. (*Seul.*) Je ne suis pas fâché[□] de cette aventure; et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

SCÈNE III

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE. Monsieur.

HARPAGON. Attendez un moment; je vais revenir vous parler. (*A part.*) Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCÈNE IV

LA FLÈCHE, FROSINE. *reconnu*

LA FLÈCHE. *sans voir Frosine.* L'aventure est tout à fait drôle ! Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons. *à l'*

FROSINE. Hé ! c'est toi, mon pauvre la Flèche ! D'où vient cette rencontre ?

LA FLÈCHE. Ah ! ah ! c'est toi, Frosine ! Que viens-tu faire ici ?

FROSINE. (Ce que) je fais partout ailleurs : m'entre-mettre d'affaires[□], me rendre serviable aux gens, et profiter, du mieux qu'il m'est possible, des petits talents que je puis avoir. Tu sais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie[□].

LA FLÈCHE. As-tu quelque négoce[□] avec le patron du logis ?

FROSINE. Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire dont j'espère une récompense.

LA FLÈCHE. De lui ? Ah ! ma foi, tu seras bien fine si tu en tires quelque chose ; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE. Il y a de certains services qui touchent o merveilleusement.

LA FLÈCHE. Je suis votre valet ; et tu ne connais pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon

est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses; et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais *je vous donne*, mais *je vous prête le bon jour*.

FROSINE. Mon Dieu! je sais l'art de *traire* les hommes; j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLÈCHE. Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde; et l'on pourrait *crever* qu'il n'en branlerait pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles; et si. . . Mais il revient: je me retire.

SCÈNE

Venez sans qu'il

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON, *bas*. Tout va comme il faut. (*Haut.*) Hé bien! qu'est-ce, Frosine?

FROSINE. Ah! mon Dieu! que vous vous portez
 o bien, et que vous avez là un vrai visage de santé! *health*

HARPAGON. Qui, moi?

FROSINE. Jamais je ne vous vis un teint si frais et
 si gaillard.

HARPAGON. Tout de bon?

35 FROSINE. Comment! vous n'avez de votre vie été si
 jeune que vous êtes; et je vois des gens de vingt-cinq
 ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON. Cependant, Frosine, j'en ai soixante
 bien comptés.

50 FROSINE. Hé bien! qu'est-ce que cela, soixante ans?
Voilà bien de quoi! C'est la fleur de l'âge, cela;
 et vous entrez maintenant dans la belle saison de
 l'homme. *a great matter to be young at 60*

HARPAGON. Il est vrai; mais vingt années de moins
 55 pourtant ne me feraient point de mal, que je crois.

FROSINE. Vous moquez-vous? Vous n'avez pas
 besoin de cela, et vous êtes d'une pâte² à vivre jusqu'à
 cent ans. *Just like that*

HARPAGON. Tu le crois?

100 FROSINE. Assurément. Vous en avez toutes les
 marques. Tenez-vous un peu. Oh! que voilà bien²
 là, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON. Tu te connais à cela?

FROSINE. Sans doute. Montrez-moi votre main.
 105 Ah! mon Dieu, quelle ligne de vie!

HARPAGON. Comment?

FROSINE. Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette
 ligne-là?

HARPAGON. Hé bien? qu'est-ce que cela veut dire?

année; mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON. Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu? *in dress*

HARPAGON. C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai point donner quittance de ce que je ne reçois pas, et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE. Mon Dieu! vous toucherez assez; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître. *recevoir*

HARPAGON. Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète: la fille est jeune, comme tu vois; et les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderaient pas.

FROSINE. Ah! que vous la connaissez mal! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON. Elle?

FROSINE. Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez
5 entendue parler là dessus. Elle ne peut souffrir du
tout la vue d'un jeune homme; mais elle n'est point
plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau
vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux
sont pour elle les plus charmants; et je vous avertis de
10 n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle
veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; et il n'y a
pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée,
elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant
15 prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON. Sur cela seulement?

FROSINE. Oui. Elle dit que ce n'est pas contente-
ment pour elle que cinquante-six ans; et surtout elle est
pour les nez qui portent des lunettes.

20 HARPAGON. Certes, tu me dis là une chose toute
nouvelle.

FROSINE. Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire.
On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et
quelques estampes; mais que pensez-vous que ce soit?
25 Des Adonis, des Céphales, des Pâris et des Apollons?
Non: de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du
vieux Nestor et du bon père Anchise sur les épaules de
son fils.

HARPAGON. Cela est admirable. Voilà ce que je
30 n'aurais jamais pensé, et je suis bien aise d'apprendre
qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avais été
femme, je n'aurais point aimé les jeunes hommes.

FROSINE. Je le crois bien. Voilà de belles drogues

inferno

vos qualités; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE. Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore un air sérieux.*) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON. Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON. Je mettrai ordre^q que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE. Je ne vous importunerai pas, si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

HARPAGON. Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE. Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que. . . .

HARPAGON. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt^q.

FROSINE, seule. Que la fièvre te serre, chien de vilain^q à tous les diables! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation, et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

miserable

chien (?)

Amour

ACTE TROISIÈME

*Châtiment ?
Mauvaise
Famille*

SCÈNE I

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE
tenant un balai, MAÎTRE JACQUES, LA
MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON. Allons, venez çà tous; que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES, à part. Châtiment politique.

HARPAGON, à dame Claude. Allez. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluce, je vous établis dans la charge de rincer les ^{à l'eau} verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

Amour

font
 MAÎTRE JACQUES, à part. Oui. Le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE. Quitterons-nous nos *croûtes frites* siquenilles, monsieur?

HARPAGON. Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE. Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe. *doublé*

LA MERLUCHE. Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler.

HARPAGON, à la *Mertuche*. Paix: rangez cela *adroitement* adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (*A Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint pour cacher la tache d'huile.*) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez. Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ÉLISE. Oui, mon père.

HARPAGON. Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE. Moi, mon père? mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON. Mon Dieu! nous savons le train des

enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils
 15 ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère.
 Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre
 dernière fredaine, je vous recommande surtout de
 régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui
 faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera pos-
 20 sible.

CLÉANTE. A vous dire le vrai, mon père, je ne puis
 pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma
 belle-mère. Je mentirais si je vous le disais; mais pour
 ce qui est^d de la bien recevoir et de lui faire bon visage,
 5 je vous promets de vous obéir ponctuellement^d sur ce
 chapitre.

HARPAGON. Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE. Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de
 vous en plaindre.

0 HARPAGON. Vous ferez sagement. Valère, aide-moi
 à ceci. Ho ça^d, maître Jacques, approchez-vous, je
 vous ai gardé pour le dernier.

1 MAÎTRE JACQUES. Est-ce à votre cocher, monsieur,
 ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je
 5 suis l'un et l'autre.

HARPAGON. C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES. Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON. Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES. Attendez donc, s'il vous plaît.

*(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher et paraît vêtu
 en cuisinier.)*

1 HARPAGON. Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAÎTRE JACQUES. Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, *à part*. Grande merveille!

HARPAGON. Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère?

MAÎTRE JACQUES. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet[□] de l'argent. *perpétuel dans*

VALÈRE. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant[□]; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES. Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE. Oui.

MAÎTRE JACQUES, *à Valère*. Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier; aussi bien vous mêlez-vous[□] céans d'être le factotum.

HARPAGON. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAÎTRE JACQUES. Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON. Haye[□]! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES. Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON. Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE. Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES. Hé bien! il faudra quatre grands potages, et cinq assiettes . . . Potages . . . Entrées^². . . *soupe* *à la crème*

HARPAGON. Que diable^²! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAÎTRE JACQUES. Rôt. . . . *à la viande*

HARPAGON, *mettant la main sur la bouche de maître Jacques*. Ah! traître, tu manges tout mon bien!

MAÎTRE JACQUES. Entremets. . . . *side de la*

HARPAGON, *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques*. Encore?

VALÈRE, *à maître Jacques*. Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. Il a raison.

VALÈRE. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge *ant. - i. e. +* qu'une table remplie de trop de viandes^²; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire^² d'un ancien, "il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger."

HARPAGON. Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle

sentence[□] que j'aie entendue de ma vie: "Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi . . ." Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE. Qu' "il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger."

HARPAGON, à maître Jacques. Oui. Entends-tu? (A Valère.) Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. Souviens-toi de m'écrire ces mots: je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle[□]. *Je n'y arriverai pas*

VALÈRE. Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire; je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON. Fais donc.

MAÎTRE JACQUES. Tant mieux! j'en aurai moins de peine. *Je n'en aurai pas*

HARPAGON, à Valère. Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot[□] bien gras, avec quelque pâté en pot[□] bien garni de marrons. *un peu de*

VALÈRE. Reposez-vous sur moi.

HARPAGON. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES. Attendez; ceci s'adresse au cocher. (Maître Jacques remet sa casaque.) Vous dites. . . .

HARPAGON. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire. . . .

395 MAÎTRE JACQUES. Vos chevaux, monsieur? ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière[□]: les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait fort mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce
400 ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON. Les voilà bien malades[□]! Ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES. Et pour ne faire rien, monsieur,
405 est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble[□] que c'est moi-même quand
410 je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON. Le travail ne sera pas grand, d'aller
415 jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES. Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience[□] de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaient un carrosse,
420 qu'ils ne peuvent[□] pas se traîner eux-mêmes?

VALÈRE. Monsieur, j'obligerai[□] le voisin le Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin[□] pour apprêter le souper.

MAÎTRE JACQUES. Soit. J'aime mieux encore qu'ils
425 meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

plein de
VALÈRE. Maître Jacques fait[□] bien le raisonnable!

MAÎTRE JACQUES. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire!

HARPAGON. Paix!

the whole of
MAÎTRE JACQUES. Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait[□], que ses contrôles[□] perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter[□] et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aie, et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus. *in spite of everything*

HARPAGON. Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAÎTRE JACQUES. Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON. Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES. Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON. Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

in such a way
MAÎTRE JACQUES. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses[□], et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles[□], afin de profiter

des jeunes où vous obligez votre monde[□]; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes[□] ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner[□] le chat d'un vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces[□]. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, *en battant maître Jacques*. Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAÎTRE JACQUES. Hé bien! ne l'avais-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous l'avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON. Apprenez à parler[□].

SCÈNE II

VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

0 VALÈRE, *riant*. A ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

MAÎTRE JACQUES. Morbleu! monsieur le nouveau

MARIANE. Hélas ! me le demandez-vous ? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher ? 1538

FROSINE. Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser, et je connais à votre mine que le jeune blondin[□] dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit. 1540

MARIANE. Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre ; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE. Mais avez-vous su quel[□] il est ? 1542

MARIANE. Non, je ne sais point quel il est. Mais je sais qu'il est fait d'un air à[□] se faire aimer ; que, si l'on pouvait mettre les choses à mon choix, je le prendrais plutôt qu'un autre, et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner. 1544

FROSINE. Mon Dieu ! tous ces blondins sont agréables et débitent fort bien leur fait[□] ; mais la plupart sont g^{ueux} comme des rats : et il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens[□] ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts[□] à essuyer avec un tel époux, mais cela n'est pas pour durer ; et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable qui réparera toutes choses. 1546

MARIANE. Mon Dieu ! Frosine, c'est une étrange affaire lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou

attendre le trépas de quelqu'un; et la mort ne suit pas
5 tous les projets que nous faisons.

FROSINE. Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez
qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt, et ce
doit être là un des articles du contrat. Il serait bien
impertinent de ne pas mourir dans troisT mois. Le
10 voici en propre personne.

MARIANE. Ah! Frosine, quelle figure! *Ne*

SCÈNE V

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON, à *Mariane*. Ne vous offensez pas, ma
belle, si je viens à vous avec des lunettes[□]. Je sais que
vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles
15 d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour
les apercevoir; mais, enfin, c'est avec des lunettes qu'on
observe les astres, et je maintiens et garantis que vous
êtes un astre, mais[□] un astre, le plus bel astre qui soit
dans le pays des astres . . . Frosine, elle ne répond mot
20 et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE. C'est qu'elle est encore toute surprise, et
puis les filles ont toujours honte à témoigner d'abord
ce qu'elles ont dans l'âme.

HARPAGON, à *Frosine*. Tu as raison. (*A Mariane.*)
25 Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

SCÈNE VI

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE. Je m'acquitte bien tard, madame, d'une
telle visite.

ÉLISE. Vous avez fait, madame, ce que je devais faire; et c'était à moi de vous prévenir.

HARPAGON. Vous voyez qu'elle ^{est} grande; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE, *bas à Frosine*. Ô! l'homme déplaisant!

HARPAGON, *bas à Frosine*. Que dit la belle?

FROSINE. Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON. C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, *à part*. Quel animal!

HARPAGON. Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MARIANE, *à part*. Je n'y puis plus tenir.

HARPAGON. Voici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, *bas à Frosine*. Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, *à Mariane*. L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON. Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants; mais je serai bientôt défait de l'un et de l'autre.

SCÈNE VII

CLÉANTE, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

CLÉANTE, *à Mariane*. Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où sans doute je ne m'attendais pas, et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avait formé.

MARIANE. Je puis dire la même chose. C'est une

rencontre imprévue, qui m'a surprise autant que vous, et je n'étais point préparée à une telle aventure.

CLÉANTE. Il est vrai que mon père, madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie^q que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi, et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paraîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra; que c'est un mariage, madame, où^q vous vous imaginez bien, que je dois avoir de la répugnance; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que, si les choses dépendaient de moi, cet hymen ne se ferait point.

HARPAGON. Voilà un compliment bien impertinent! Quelle belle confession à lui faire!

MARIANE. Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales; et que, si vous auriez^q de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serais fort fâchée de vous causer du déplaisir; et si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagriner.

HARPAGON. Elle a raison. A sot compliment, il

faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils; c'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE. Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte; et, s'il avait parlé d'autre façon, je l'en estimerais bien moins.

HARPAGON. C'est beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

CLÉANTE. Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment madame de le croire.

HARPAGON. Mais voyez quelle extravagance! il continue encore plus fort.

CLÉANTE. Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON. Encore! avez-vous envie de changer de discours?

CLÉANTE. Hé bien, puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerais aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien

que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse, et les obstacles les plus puissants. . . .

HARPAGON. Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

30 CLÉANTE. C'est un compliment que je fais pour vous à madame.

HARPAGON. Mon Dieu ! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur comme vous. Allons, donnez des sièges.

35 FROSINE. Non ; il vaut mieux que de ce ^{pas} nous allions à la foire, afin d'en revenir plus tôt, ^{et d'avoir} tout le temps ensuite de vous entretenir.

HARPAGON, à Brindavoine. Qu'on mette donc les chevaux au carrosse. (*A Mariane.*) Je vous prie de 60 m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE. J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons donx et de confitures, que j'ai envoyé quérir 65 de votre part.

HARPAGON, bas à Valère. Valère !

VALÈRE, à Harpagon. Il a perdu le sens.

CLÉANTE. Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez ? Madame aura la bonté d'excuser 700 cela, s'il lui plaît.

MARIANE. C'est une chose qui n'était pas nécessaire.

CLÉANTE. Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt ?

705 MARIANE. Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE, *ôtant du doigt de son père le diamant, et le donnant à Mariane.* Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE. Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE, *se mettant au-devant de Mariane, qui veut rendre le diamant.* Nenni, madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous a fait.

HARPAGON. Moi?

CLÉANTE. N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, *bas à son fils.* Comment?

CLÉANTE, *à Mariane.* Belle demande! il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE. Je ne veux point. . . .

CLÉANTE, *à Mariane.* Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre. *He daunt Care to*

HARPAGON, *à part.* J'enrage.

MARIANE. Ce serait. . . .

CLÉANTE, *empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.* Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE. De grâce. . . .

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON, *à part.* Peste soit. . . .

CLÉANTE. Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON, *bas à son fils.* Ah! traître.

CLÉANTE, *à Mariane.* Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON, *bas à son fils en le menaçant.* Bourreau que tu es!

CLÉANTE. Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder; mais elle est obstinée.

HARPAGON, *bas à son fils en le menaçant.* Pendard!

CLÉANTE. Vous êtes cause, madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, *bas à son fils avec les mêmes gestes.* Le coquin!

CLÉANTE, à *Mariane*. Vous le ferez tomber malade. De grâce, madame, ne résistez point davantage.

FROSINE, à *Mariane*. Mon Dieu! que de façons! Gardez la bague, puisque monsieur le veut.

MARIANE, à *Harpagon*. Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCÈNE VIII

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, FROSINE,

BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE. Monsieur, il y a là un homme qui vous veut parler.

HARPAGON. Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE. Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON, à *Mariane*. Je vous demande pardon, je reviens tout à l'heure.

SCÈNE IX

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE,
FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE, *courant et faisant tomber Harpagon.*
Monsieur . . .

HARPAGON. Ah! je suis mort!

CLÉANTE. Qu'est-ce, mon père? vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON. Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs pour me faire rompre le cou.

VALÈRE, à Harpagon. Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE, à Harpagon. Monsieur, je vous demande pardon; je croyais bien faire d'accourir vite.

HARPAGON. Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE. Vous dire que vos deux chevaux sont déférés.

HARPAGON. Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE. En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

HARPAGON. Valère, aie un peu l'œil à tout cela, et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE. C'est assez.

HARPAGON, seul. Ô fils impertinent! As-tu envie de me ruiner!

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

CLÉANTE. Rentrons ici; nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus, autour de nous, personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE. Oui; madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE. C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous, et je vous conjure, madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE. Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurais sans doute détourné cette inquiétude, et n'aurais point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE. Que veux-tu? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE. Hélas! suis-je en pouvoir de faire des

résolutions? Et dans la dépendance où je me vois, puis-je former que[□] des souhaits?

1806

CLÉANTE. Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits? Point de pitié officieuse[□]? Point de secourable bonté? Point d'affection agissante?

MARIANE. Que saurais-je vous dire? Mettez-vous ¹⁸¹⁰ en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même: je m'en remets à vous, et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que[□] ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

CLÉANTE. Hélas! où[□] me réduisez-vous, ^{en limitant} ~~que de me~~ renvoyer[□] à ce que voudront permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance? ¹⁸¹⁵

MARIANE. Mais que voulez-vous que je fasse? ¹⁸²⁰ Quand je pourrais passer sur[□] quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurais me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle[□]; employez tous ¹⁸²⁵ vos soins à gagner son esprit. Vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; et, s'il ne tient qu'[□] à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu moi-même de tout ce que je sens pour vous. ¹⁸³⁰

CLÉANTE. Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir?

FROSINE. Par ma foi, faut-il le demander? Je le voudrais de tout mon cœur: vous savez que de mon

35 naturel je suis assez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'âme de bronze, et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entr'aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

40 CLÉANTE. Songe un peu, je te prie.

MARIANE. Ouvre-nous des lumières.

ÉLISE. Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE. Ceci est assez difficile. (*A Mariane.*)

45 Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourrait-on la gagner et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. (*A Cléante.*) Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

50 CLÉANTE. Cela s'entend.

FROSINE. Je veux dire qu'il conservera du dépit si l'on montre qu'on le refuse, et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudrait, pour bien faire, que le refus vint
55 de lui-même, et tâcher[□], par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE. Tu as raison. *retour*

FROSINE. Oui, j'ai raison; je le sais bien. C'est là ce qu'il faudrait; mais le diantre est[□] d'en pouvoir
60 trouver les moyens. Attendez; si nous avions quelque femme un peu sur l'âge[□], qui fût de mon talent et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train[□] fait à la hâte et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de
65 la basse Bretagne[□], j'aurais assez d'adresse pour faire

accroire à votre père que ce serait une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle serait éperdument amoureuse de lui, et souhaiterait de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage, et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition. Car enfin il vous aime fort, je le sais; mais il aime un peu plus l'argent; et quand, ébloui de ce leurre, il aurait une fois consenti à ce qui vous touche, il importerait peu ensuite qu'il se désabusât en venant à vouloir voir clair aux effets¹⁸⁷⁵ de notre marquise.

CLÉANTE. Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE. Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies qui sera notre fait¹⁸⁸⁰.

CLÉANTE. Sois assurée, Frosine, de ma reconnais-¹⁸⁸⁰ sance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous ¹⁸⁸⁵ de tout le pouvoir, que vous¹⁸⁹⁰ donne sur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants que le Ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, ¹⁸⁹⁰ de ces douces prières et de ces caresses touchantes à qui¹⁸⁹⁵ je suis persuadé qu'on ne saurait rien refuser.

MARIANE. J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

SCÈNE II

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARPAGON, *à part sans être aperçu*. Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue[□] belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort[□] ! Y aurait-il quelque mystère là-dessous ?

ÉLISE. Voici mon père.

HARPAGON. Le carrosse est tout prêt ; vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE. Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON. Non : demeurez. Elles iront bien toutes seules, et j'ai besoin de vous.

SCÈNE III

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON. Ô çà[□], intérêt de belle-mère à part[□], que te semble, à toi, de cette personne ?

CLÉANTE. Ce qui m'en semble ?

HARPAGON. Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit ?

CLÉANTE. Là là[□].

HARPAGON. Mais encore[□] ?

CLÉANTE. A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche[□] coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très-médiocre, et son esprit des plus communs. Ne

croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégouter; car, belle-mère pour belle-mère[□], j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON. Tu lui disais tantôt pourtant. . . . 1939

CLÉANTE. Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom; mais c'était pour vous plaire.

HARPAGON. Si bien donc que tu n'aurais[□] pas d'inclination pour elle?

CLÉANTE. Moi? point du tout. 1945

HARPAGON. J'en suis fâché, car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge, et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier[□] à une si jeune personne. Cette considération m'en faisait 1930
quitter le dessein; et, comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE. A moi?

HARPAGON. A toi. *well it not for*

CLÉANTE. En mariage? 1935

HARPAGON. En mariage.

CLÉANTE. Écoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez. 1940

HARPAGON. Moi, je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE. Pardonnez-moi; je me ferai cet effort[□] pour l'amour de vous.

HARPAGON. Non, non. Un mariage ne saurait être 1945
heureux où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE. C'est une chose, mon père, qui peut-être

viendra ensuite; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

117
HARPAGON. Non. Du côté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire, et ~~ce sont~~ des suites[□] fâcheuses où je n'ai garde de me commettre. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure[□], je te l'aurais fait épouser au lieu de moi; mais cela n'étant
5 pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE. Hé bien! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime
10 depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme, et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments et la crainte de vous déplaire.

55 HARPAGON. Lui avez-vous[□] rendu visite?

CLÉANTE. Oui, mon père.

HARPAGON. Beaucoup de fois?

CLÉANTE. Assez pour le temps qu'il y a.

HARPAGON. Vous a-t-on bien reçu?

70 CLÉANTE. Fort bien, mais sans savoir qui j'étais, et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON. Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉANTE. Sans doute; et même j'en avais fait à
75 sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON. A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLÉANTE. Oui, fort civilement.

HARPAGON. Et la fille correspond-elle fort à votre amour?

CLÉANTE. Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON, *bas à part* *Monsieur* Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret, et voilà justement ce que je demandais. (*Haut.*) Oh *sus*^o, mon fils, savez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amcur, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi, et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE. Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez! Hé bien! puisque les choses en sont venues là^o, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête; et que, si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours peut-être qui combattront pour moi.

HARPAGON. Comment, pendar! tu as l'audace d'aller sur mes brisées^o?

CLÉANTE. C'est vous qui allez *in my tracks* sur les miennes, et je suis le premier en date.

HARPAGON. Ne suis-je pas ton père, et ne me dois-tu pas respect?

CLÉANTE. Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères, et l'amour ne connaît personne.

HARPAGON. Je te ferai bien me connaître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE. Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON. Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON. Donnez-moi un bâton tout à l'heure².

SCÈNE IV

HARPAGON, CLÉANTE, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES. Eh, Eh, Eh! messieurs, qu'est-ce ci? A quoi songez-vous?

CLÉANTE. Je me moque de cela.

MAÎTRE JACQUES, à *Cléante*. Ah! monsieur, doucement.

HARPAGON. Me parler avec cette impudence!

MAÎTRE JACQUES, à *Harpagon*. Ah! monsieur, de grâce².

CLÉANTE. Je n'en démordrai pas.

MAÎTRE JACQUES, à *Cléante*. Hé quoi! à votre père?

HARPAGON. Laisse-moi faire².

MAÎTRE JACQUES, à *Harpagon*. Hé quoi! à votre fils? Encore passe pour moi.

HARPAGON. Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

MAÎTRE JACQUES. J'y consens. (*A Cléante.*) Éloignez-vous un peu.

HARPAGON. J'aime une fille que je veux épouser, et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

MAÎTRE JACQUES. Ah! il a tort.

dans sa poche, maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant :) Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

MAÎTRE JACQUES. Je vous baise les mains.

SCÈNE V

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE. Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître[□].

HARPAGON. Cela n'est rien.

CLÉANTE. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON. Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE. Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute!

HARPAGON. On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE. Quoi! ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances? *to which you will*

HARPAGON. C'est une chose où tu m'obliges, par la soumission et le respect où tu te ranges[□].

CLÉANTE. Je vous promets, mon père, que jusques au tombeau je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON. Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que de moi tu n'obtiennes.

CLÉANTE. Ah! mon père, je ne vous demande plus

rien ; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARPAGON. Comment ?

CLÉANTE. Je dis, mon père, que je suis trop content[□] de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON. Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLÉANTE. Vous, mon père.

HARPAGON. Moi ?

CLÉANTE. Sans doute.

HARPAGON. Comment ! c'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLÉANTE. Moi, y renoncer ?

HARPAGON. Oui.

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON. Tu ne t'es pas départi[□] d'y prétendre ?

CLÉANTE. Au contraire, j'y suis porté plus que jamais.

HARPAGON. Quoi ! pendard, derechef ?

CLÉANTE. Rien ne me peut changer.

HARPAGON. Laisse-moi faire, traître !

CLÉANTE. Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON. Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE. A la bonne heure.

HARPAGON. Je t'abandonne.

CLÉANTE. Abandonnez.

HARPAGON. Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE. Soit.

HARPAGON. Je te déshérite.

CLÉANTE. Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON. Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE. Je n'ai que faire[□] de vos dons. 21

SCÈNE VI

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

LA FLÈCHE, *sortant du jardin avec une cassette.*
Ah! monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.

CLÉANTE. Qu'y a-t-il?

LA FLÈCHE. Suivez-moi, vous dis-je: nous sommes bien[□].

CLÉANTE. Comment?

LA FLÈCHE. Voici votre affaire[□]. *Il a bien en*

CLÉANTE. Quoi?

LA FLÈCHE. J'ai guigné ceci[□] tout le jour. *passant on*

CLÉANTE. Qu'est-ce que c'est?

LA FLÈCHE. Le trésor de votre père que j'ai attrapé.

CLÉANTE. Comment as-tu fait?

LA FLÈCHE. Vous saurez tout. Sauvons-nous: je l'entends crier.

SCÈNE VII

HARPAGON, *il crie au voleur dès le jardin et vient sans chapeau.*

Au voleur[□]! au voleur! à l'assassin! au meurtrier!
Justice, juste ciel! je suis perdu, je suis assassiné!
on m'a coupé la gorge: on m'a dérobé mon argent.

Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? n'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. ^{stop} (*A lui-même se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin. . . . Ah! c'est moi! mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent! mon pauvre argent! mon cher ami! on m'a privé de toi; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie: tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire^o au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait^e, je n'en puis plus^o; je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh! Que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit, qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question^o à toute la maison; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé! Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires^o, des archers^o, des

Gettob...

prévôts[□], des juges, des gênes[□], des potences et des ~~xx~~
 boureaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si
 je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même
 après.

*Captains of
 the Guillotine*

*instruments
 of torture*

hangman??

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

LE COMMISSAIRE. Laissez-moi faire; je sais mon
210 métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui² que
je me mêle² de découvrir des vols; et je voudrais avoir
autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de
personnes.

HARPAGON. Tous les magistrats sont intéressés à
215 prendre cette affaire en main, et si l'on ne me fait
retrouver mon argent, je demanderai justice de la jus-
tice².

LE COMMISSAIRE. *employ all the requisites for a case.*
Il faut faire toutes les poursuites
requisies. Vous dites qu'il y avait dans cette cas-
220 sette. . . .

HARPAGON. Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE. Dix mille écus!

HARPAGON. Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE. Le vol est considérable!

225 HARPAGON. Il n'y a point de supplice assez grand
pour l'énormité de ce crime, et, s'il demeure impuni,
les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE. En quelles espèces était cette
somme?

HARPAGON. En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE. Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON. Tout le monde; et je veux que vous arrétiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE. Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après par la rigueur au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES, dans le fond du théâtre en se retournant du côté par lequel il est entré. Je m'en vais²²⁴⁰ revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON, à maître Jacques. Qui? celui qui m'a dérobé?

MAÎTRE JACQUES. Je parle d'un cochon de lait²²⁵⁰ que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON. Il n'est pas question de cela; et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE, à maître Jacques. Ne vous épon-vantez point. Je suis homme à ne vous point scan-daliser, et les choses iront dans la douceur.

MAÎTRE JACQUES. Monsieur est de votre souper?

55 LE COMMISSAIRE. Il faut ici, ~~mon~~ cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAÎTRE JACQUES. Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

30 HARPAGON. Ce n'est pas là l'affaire.

MAÎTRE JACQUES. Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie. *deux ou trois*

35 HARPAGON. Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAÎTRE JACQUES. On vous a pris de l'argent?

HARPAGON. Oui, coquin; et je m'en vais te pendre
70 si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE, à *Harpagon*. Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir . . . Oui, mon
75 ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent; et il n'est pas que^o vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire. *Ma seigneurie*

30 MAÎTRE JACQUES, *bas à part*. Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori; on n'écoute que ses conseils, et j'ai aussi sur le cœur^o les coups de bâton de tantôt.

35 HARPAGON. Qu'as-tu à ruminer^o? *la seigneurie*

LE COMMISSAIRE, à *Harpagon*. Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter; et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAÎTRE JACQUES. Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON. Valère?

MAÎTRE JACQUES. Oui.

HARPAGON. Lui! qui me paraît si fidèle?

MAÎTRE JACQUES. Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON. Et sur quoi le crois-tu?

MAÎTRE JACQUES. Sur quoi?

HARPAGON. Oui.

MAÎTRE JACQUES. Je le crois . . . sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE. Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON. L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent?

MAÎTRE JACQUES. Oui, vraiment. Où était-il votre argent?

HARPAGON. Dans le jardin.

MAÎTRE JACQUES. Justement; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était?

HARPAGON. Dans une cassette.

MAÎTRE JACQUES. Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON. Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAÎTRE JACQUES. Comment elle est faite?

HARPAGON. Oui.

MAÎTRE JACQUES. Elle est faite . . . elle est faite comme une cassette.

320 LE COMMISSAIRE. Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAÎTRE JACQUES. C'est une grande cassette.

HARPAGON. Celle qu'on m'a volée est petite.

MAÎTRE JACQUES. Eh! oui, elle est petite, si on
325 le veut prendre par là[□]; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE. Et de quelle couleur est-elle?

MAÎTRE JACQUES. De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE. Oui.

330 MAÎTRE JACQUES. Elle est de couleur . . . là . . . d'une certaine couleur . . . Ne sauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON. Euh?

MAÎTRE JACQUES. N'est-elle pas rouge?

335 HARPAGON. Non, grise.

MAÎTRE JACQUES. Eh! oui, gris-rouge; c'est ce que je voulais dire.

HARPAGON. Il n'y a point de doute, c'est elle assurément. Écrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à
340 qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien; et je crois, après cela, que je suis homme, à me voler moi-même.

en future
MAÎTRE JACQUES, à Harpagon. Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est
345 moi qui ai découvert[□] cela.

SCÈNE III

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC, VALÈRE,
MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE. Que voulez-vous, monsieur?

HARPAGON. Comment, traître! tu ne rougis pas de ²³⁵⁰ ton crime!

VALÈRE. De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON. De quel crime je veux parler, infâme? comme si tu ne savais pas ce que je veux dire! C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser; l'affaire est ²³⁵⁵ découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment! abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALÈRE. Monsieur, puisqu'on vous a découvert ²³⁶⁰ tout, je ne veux point chercher de ~~détours~~, et vous nier la chose.

MAÎTRE JACQUES, *à part*. Oh! oh! aurais-je ^{*évasions*} deviné ^{*de*} sans y penser?

VALÈRE. C'était mon dessein de vous en parler, et ²³⁶⁵ je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON. Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme?

VALÈRE. Ah! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms.

Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

2375 HARPAGON. Comment, pardonnable? Un guet-apens, un assassinat de la sorte!

VALÈRE. De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

2380 HARPAGON. Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoi! mon sang, mes entrailles; pendard!

VALÈRE. Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

2385 HARPAGON. C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE. Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

2390 HARPAGON. Il n'est pas question d'honneur là dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALÈRE. Hélas! me le demandez-vous?

HARPAGON. Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE. Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire, l'Amour.

2395 HARPAGON. L'Amour!

VALÈRE. Oui.

HARPAGON. Bel amour, bel amour, ma foi! l'amour de mes louis d'or!

2400 VALÈRE. Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté; ce n'est pas cela qui m'a ébloui, et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON. Non ferai[□], de par[□] tous les diables ! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait[□] !

2405

VALÈRE. Appelez-vous cela un vol ?

HARPAGON. Si je l'appelle un vol ? un trésor comme celui-là !

VALÈRE. C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute ; mais ce ne sera pas le 2410 perdre ~~que~~ de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON. Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VALÈRE. Nous nous sommes promis une foi mu- 2415 tuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON. Le serment est admirable, et la promesse plaisante[□] !

VALÈRE. Oui, nous nous sommes engagés d'être 2420 l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON. Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE. Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON. C'est être bien endiablé[□] après mon 2425 argent !

VALÈRE. Je vous ai déjà dit, monsieur, ^{après} que cé n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette 2430 résolution.

HARPAGON. Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ! Mais j'y donnerai

bon ordre^o; et la justice, pendard effronté, me va faire raison^o de tout.

VALÈRE. Vous *que satisfont* en userez^o comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille en tout ceci n'est aucunement coupable.

HARPAGON. Je le crois bien, vraiment! il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE. Moi? je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARPAGON, à part. O ma chère cassette! (*Haut.*) Elle n'est point sortie de ma maison?

VALÈRE. Non, monsieur.

HARPAGON. Hé! dis-moi donc un peu, tu n'y as point touché?

VALÈRE. Moi, y toucher! Ah! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON, à part. Brûlé pour ma cassette!

VALÈRE. J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante; elle est trop sage et trop honnête^o pour cela.

HARPAGON, à part. Ma cassette trop honnête!

VALÈRE. Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue, et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON, à part. Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse^o.

VALÈRE. Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle vous peut rendre témoignage. . . .

HARPAGON. Quoi! ma servante est complice de l'affaire?

VALÈRE. Oui, monsieur: elle a été témoin de notre engagement; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne. .

HARPAGON, *à part*. Eh! Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? (*A Valère.*) Que nous brouilles-tu^q ici de ma fille? *est-ce l'absence au you*

VALÈRE. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

HARPAGON. La pudeur de qui?

VALÈRE. De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous^q signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON. Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

VALÈRE, Oui, monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

HARPAGON. O ciel! autre disgrâce^q!

MAÎTRE JACQUES, *au commissaire*. Écrivez, monsieur, écrivez. *offrande, mienne*

HARPAGON. Rengrègement^q de mal! Surcroît de désespoir! (*Au commissaire.*) Allons, monsieur, faites le dû^q de votre charge, et dressez-lui-moi^q son procès, comme larron et comme suborneur.

VALÈRE. Ce sont des noms qui ne me sont point dus; et quand on saura qui je suis. . . .

je suis

SCÈNE IV

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, VALÈRE, FROSINE, MAÎTRE
JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

HARPAGON. Ah ! fille scélérate ! fille indigne d'un
père comme moi ! C'est ainsi que tu pratiques les
leçons que je t'ai données ! Tu te laisses prendre
d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi
00 sans mon consentement ! Mais vous serez trompés l'un
et l'autre. (*A Élise.*) Quatre bonnes murailles[□] me
répondront de ta conduite ; (*à Valère*) et une bonne
potence me fera raison de ton audace.

VALÈRE. Ce ne sera point votre passion qui jugera
15 l'affaire, et l'on m'écouterà au moins avant que de me
condamner.

HARPAGON. Je me suis abusé de dire une potence ;
et tu seras roué[□] tout vif. *brut - c. - les uel*

ÉLISE, *aux genoux d'Harpagon.* Ah ! mon père,
20 prenez des sentiments un peu plus humains, je vous
prie, et n'allez point pousser les choses dans les der-
nières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez
point entraîner aux premiers mouvements[□] de votre
passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que
25 vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui
dont vous vous offensez[□]. Il est tout autre que vos
yeux ne le jugent ; et vous trouverez moins étrange que
je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que, sans
lui, vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon
30 père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que
vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous
devez la vie de cette fille dont. . .

HARPAGON. Tout cela n'est rien, et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE. Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me . . .

HARPAGON. Non, non, je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

MAÎTRE JACQUES, *à part*. Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE, *à part*. Voici un étrange embarras!

SCÈNE V

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALÈRE, UN COMMISSAIRE, MAÎTRE JACQUES.

ANSELME. Qu'est-ce, seigneur Harpagon? je vous vois tout ému.

HARPAGON. Ah! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien[□], on m'assassine dans l'honneur; et voilà un traître, un scélérat qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé[□] chez moi sous le titre de domestique pour me dérober mon argent, et pour me suborner ma fille.

VALÈRE. Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias[□]?

HARPAGON. Oui, ils se sont donné l'un et l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre

est sur point de se rendre

partie^o contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice pour vous venger de son insolence.

0 ANSELME. Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se serait donné^o; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

5 HARPAGON. Voilà monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (*Au commissaire, montrant Valère.*) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE. Je ne vois pas quel crime on me peut faire
0 de la passion que j'ai pour votre fille; et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis. . . .

1 HARPAGON. Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de
5 noblesse^o, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE. Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me
parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que
0 tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

1 ANSELME. Tout beau^o! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez, et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est
connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire
5 que vous ferez.

VALÈRE, en mettant fièrement son chapeau. Je ne suis point homme à rien craindre; et si Naples vous est connu, vous savez qui était don Thomas d'Alburcy.

ANSELME. Sans doute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON. Je ne me soucie ni de don Thomas ni de don Martin.

→ (*Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.*)

ANSELME. De grâce, laissez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE. Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME. Lui!

VALÈRE. Oui.

ANSELME. Allez, vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE. Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME. Quoi! vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburcy?

VALÈRE. Oui, je l'ose, et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME. L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE. Oui; mais apprenez, pour vous confondre,

vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su, depuis peu, que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Élise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés, et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME. Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VALÈRE. Le capitaine espagnol; un cachet de rubis qui était à mon père; un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis au bras; le vieux Pedro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE. Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE. Vous, ma sœur!

MARIANE. Oui, mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi périr dans

ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de ²⁵⁴ notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes[□], où ma mère alla ramasser ²⁵⁴ quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée[□]; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint ~~en ces lieux~~, où elle n'a presque[□] vécu que d'une vie languissante.

ANSELME. O ciel! quels sont les traits de ta puis- ²⁵⁵ sance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE. Vous êtes notre père[□]?

MARIANE. C'est vous que ma mère a tant pleuré? ²⁵⁵

ANSELME. Oui, ma fille; oui, mon fils; je suis don Thomas d'Alburcy, que le ciel garantit[□] des ondes avec tout l'argent qu'il portait; et qui, vous ayant tous crus morts durant seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage ²⁵⁶ personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours; et, ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué[□] ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloi- ²⁵⁶ gner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses[□].

HARPAGON, à Anselme. C'est là votre fils?

ANSELME. Oui.

670 HARPAGON. Je vous prends à partie[□] pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME. Lui! vous avoir volé?

HARPAGON. Lui-même.

VALÈRE. Qui vous dit cela?

675 HARPAGON. Maître Jacques.

VALÈRE, *à maître Jacques*. C'est toi qui le dis?

MAÎTRE JACQUES. Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON. Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

680 VALÈRE. Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche!

HARPAGON. Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE VI

HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, CLÉANTE,
VALÈRE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, MAÎTRE
JACQUES, LA FLÈCHE.

CLÉANTE. Ne vous tourmentez point, mon père, et
2685 n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire; et je viens ici pour vous dire que si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON. Où est-il?

2690 CLÉANTE. Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu[□] dont je répons; et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; et

vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane ou de perdre votre cassette.

HARPAGON. N'en a-t-on rien ôté?

2025

CLÉANTE. Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE, à Cléante. Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que[□] ce consentement, et que le ciel (*montrant Valère*), avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (*montrant Anselme*) dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME. Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. . . . Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père: allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre, et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON. Il faut, pour me donner conseil[□], que je voie ma cassette.

CLÉANTE. Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON. Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME. Hé bien! j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

2220

ANSELME. Oui, je m'y oblige. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON. Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.

ANSELME. D'accord. Allons jouir de l'allégresse
25 que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE. Holà! messieurs, holà! tout
doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures?

HARPAGON. Nous n'avons que faire^d de vos écritures.

30 LE COMMISSAIRE. Oui! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON, *montrant maître Jacques*. Pour votre
payement, voilà un homme que je vous donne à prendre.

MAÎTRE JACQUES. Hélas! comment faut-il donc
40 faire? On me donne des coups de bâton pour dire^d
vrai, et on me veut pendre pour mentir!

ANSELME. Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner
cette imposture.

HARPAGON. Vous payerez donc le commissaire?

50 ANSELME. Soit. Allons vite faire part^d de notre
joie à votre mère.

HARPAGON. Et moi, voir ma chère cassette.

FIN DE L'AVARE.

NOTES

LE MISANTHROPE

ACT I

Goethe admired the opening scenes of Molière's *Tartuffe* as an exposition unique in all literature. The first scene of the *Misanthrope* attests, likewise, the wonderful dramatic instinct of Molière. Indeed, in all his plays, he enters into the very heart of his subject in the same masterly fashion. The personages reveal, from the very beginning, those elements of character which lead fatally to dramatic complications. The mere sensational interest attaching to the plot of the play is with Molière, as with Shakespeare, entirely secondary. The real interest resides always in the conflict of diverse wills and characters. The actors reveal at once their real characters and let the spectator into the secret of their weaknesses, though they themselves remain unconscious of them; for Molière does not, like Shakespeare, make his creations introspective. Thus the *Misanthrope* opens with a lively dispute, in the course of which the splenetic and over-sensitive Alceste, embittered by various wrongs he is suffering, rails at the vices of mankind, denounces them without exception, and even expresses a desire to retreat into the desert. Here he shows the radical weakness of his character, the lack of religious spirit and of that Christian virtue of charity which Vinet says would have preserved him both from ridicule and sorrow; but he shows also his inherent nobleness in refusing to lower his soul to the dead level of moral mediocrity prevailing in society. In spite of his total lack of what Matthew Arnold calls "sweet reasonableness," his uncompromising idealism, impracticable and Quixotic as it is in insisting on measuring all things by its own strict canons, stands out as essentially justified in contrast with the nonchalant indifference of the man of the world, Philinte. The latter feeling is

based on a rather contemptuous estimate of human nature, and is at bottom more pessimistic than the severity of Alceste. The mood of Alceste approaches that of Hamlet:

The world is out of joint. O cursed spite,
That ever I was born to set it right!

The mood of Philinte is in a lower key:

*c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.*

- Line 1.** *Qu'avez-vous, what ails you?*
- 2.** *Encor, e final is dropped to form a dissyllable.*
- 3.** *Laissez-moi là, laisser tranquille, laisser en repos.*
- 4.** *On entend, can't you listen?*
- 6.** *Chagrins, ill-humored moods.*
- 7.** *Tout des premiers, (one) of the very first. Tout is often merely emphatic.*
- 8.** *Rayez cela de vos papiers, strike that out of your book.*
- 9.** *Jusques, s final is added to form a dissyllable.*
- 10.** *Je viens de voir paraître, I have just seen. Omit paraître in translating.*
- 11.** *Net is used adverbially, plainly, outright.*
- 14.** *Allez, used for emphasis, really, truly.*
- 15.** *Saurait, can, a frequent value of savoir in the conditional. S'excuser, the passive voice being little used in French, the reflexive verb, the impersonal verb, etc., often replace it.*
- 18.** *Dernières, greatest.*
- 21.** *Quel = qui. Qui est can not occur in French verse, as hiatus would result.*
- 22.** *Comme = comment, a common substitution in seventeenth century French.*
- 24.** *Traiter, to treat, but traiter de, to call, to designate.*
- 25.** *Morbleu, s'death, zounds. Mor = mort, bleu = Dieu. Cf. parbleu, etc.*
- 26.** *Trahir, misrepresent, falsify, give the lie to.*
- 29.** *cas . . . pendable, a hanging matter, a capital offense.*
- 31.** *Faire grâce, to grant a pardon, to be lenient.*
- 37.** *Jolie, ot was formerly pronounced like at and therefore rhymed with monnote (in modern French, monnaie).*
- 45.** *Embrassades conveys a shade of sarcasm as compared with the usual term embrassements.*
- 48.** *Air, manner. Honnête homme, gentleman.*

49. A-t-on = *avez-vous*.
53. Bien située, *upright*.
56. On, etc. Observe the rather free use of pronouns of different person and the careless duplication of *on*.
58. Qu' is redundant.
59. y is redundant. Donnez, *share*.
60. Vous n'êtes pas, *sc. fait, fit*.
63. Pour le trancher net, *to speak bluntly, without mincing matters*.
64. Mon fait. C'est mon fait, *this suits me, this is what I want or like*.
66. Dehors civils, *conventional manifestations of politeness, outward civilities*. Quelques . . . que, *whatever*.
73. Endroits, *circumstances, situations*.
74. Peu permise, *inadmissible*. Peu often has the same value as the negative prefix *in-*.
75. N'en déplaît, a phrase politely ironical; *may it not displease*. En is redundant.
77. Philinte, by a very clever turn, shifts the ground of the debate by reverting from theory to practice, by asking Alceste if he would himself tell the unvarnished truth on all occasions. The atrabilious strain in Alceste is sufficiently evident in his assertion that he would. It is by the infinitely clever fusion of this intractable temper with genuine nobility of sentiment that Molière succeeds in keeping this idealistic Hotspur within the realm of comedy, although the character is an essentially tragic one. There have not been wanting critics, however, who have taken exception to Molière's treatment. Fénelon accuses Molière of having given "un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu." And Rousseau says: "Vous ne sauriez me nier deux choses: l'une, qu'Alceste, dans cette pièce est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien; l'autre que l'auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Molière inexcusable. . . . Voilà comment on avilit la vertu." Janet very judiciously says in reply to these objections that Alceste is not rendered ridiculous but merely *plaisant*. "Le ridicule implique une certaine humiliation, une certaine honte, et lors même qu'Alceste donne à rire, il conserve toujours le front haut, parce qu'il est dans le vrai, que c'est lui qui a raison, et qu'il a pour lui la justice et le bon droit; lorsque nous rions de lui c'est d'un rire sympathique et généreux

qui n'a rien d'humiliant pour lui, et dont nous n'aurions aucune honte d'être l'objet nous-mêmes."

77. De la bienséance, *in accordance with good-breeding.*

82. Faire, *play the part of.*

83. Le blanc, *the white paint.*

87. Vous vous moquez, *you jest.*

95. Y . . . tenir, *endure it.*

96. Rompre en visière, *to break one's lance against the enemy's vizor, run a tilt against.*

97. Philosophe is used adjectively.

99. Nourris, *bred, reared.*

100. École des Maris, a play of Molière's in which figure two brothers, one very good-natured, the other of a crabbed humor.

102. Tout de bon, *in good earnest. Incartades, extravagances.*

106. Donne la comédie, *is as diverting as a play.*

120. Pour être, *for being.* In French the prepositions (except *en*) govern the infinitive and not, as in English, the present participle.

124. Franc, *free, free from admixture, complete, downright.*

125. A plein, *plainly.*

129. Pied plat, *vulgar fellow.*

137. Sa grimace, *his (fawning) smile.*

138. Lui rit, *look smilingly upon him.*

141. Têtebleu. See note on line 25.

142. Garde des mesures, *shows indulgence.*

143. Il me prend des mouvements, impersonal construction equivalent to des mouvements soudains me prennent.

147. Dans la grande rigueur, *with the extreme of severity.*

149. Parmi, properly dans le monde, *in society. Traitable, tractable, tolerant.*

152. Veut, *requires.*

152. A sentiment characteristically French. The Puritan strain, which makes English notions of morality so uncompromisingly ideal, is quite wanting in the Gallic temperament; and the gulf, which in John Bull necessarily separates theory and practice, leads his neighbor across the Channel to charge him with hypocrisy, to which he naturally retorts with the charge of frivolity. Philinte's words recall the comic verse:

Faut d'la vertu—n'en faut pas trop.

153. Boideur, more commonly *ratdeur.*

155. Veut aux, used for *demande aux.*

158. Se mêler, *meddle.*

163. *Doucement, calmly.*

166. *Flegme . . . bile, calm . . . indignation.*

169. *S'il faut, if it should happen.*

170. *Dresse un artifice, set a trap.*

173-78. Here we come upon the real basis on which the philosophy of elegant and cosmopolitan indifference, preached by Philinte, always more or less consciously reposes: on the surface polite tolerance; just below this a stratum of disdain; and, at bottom, a thoroughly pessimistic conception of human nature, as doomed to incurable mediocrity, and of human society, as doomed to chronic moral bankruptcy. Philinte, like Taine, sees under the social varnish "the ferocious and lubric gorilla." The application of such a philosophy to conduct must result in thorough-going egoism. *Le monde par vos soins ne se changera pas*, that is its premise; and *il faut cultiver son jardin*, that is, let us live for ourselves (even *dans un désert*) is its legitimate conclusion.

The lines of Philinte recall a similar passage in Voltaire: "Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui? Qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomnieux, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots?—Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé?—Oui, sans doute, dit Candide.—Eh bien! dit Martin, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur?—Oh! dit Candide, il y a bien de la différence, car le libre arbitre . . . En raisonnant ainsi ils arrivèrent à Bordeaux." —*Candide XXI.*

179. *Trahir, mettre, voler* active infinitives to be rendered by passive forms.

181. *Impertinence, irrelevancy, extravagance.*

183. *Partie, adversary (at law). Éclatez, rail, storm.*

185. *Dite, settled* (a frequent use of *dit*).

186. *Qui sollicite, who may solicit.*

188. *Visité.* "Comment ose-t-il lui proposer de visiter des juges, c'est-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre?"—*Rousseau.*

191. *En, in this matter.*

195. *Succès, result* (whether good or bad).

197. *Plaiderie, litigation.*

201. *M'en coûtât-il, should it cost me, i.e. though it should cost me.*

204. *De la façon, used instead of de cette façon.*

208. *Ce que, properly neuter but occasionally employed personally, as here, for celle que.*

208. Philinte, by a very clever transition, now brings out in the clearest light the inconsistency of Alceste: he demands absolute sincerity and truthfulness from all mankind, and yet he has given his love to a woman who possesses neither, to the coquette Célimène. In the conflict of these two incompatible personalities lies the dramatic problem of the play.

217. *Vœux, vows of love, love.*

218. *L'amuse, toys with it.*

220. *Donner dans. Cf. line 59 and note.*

226. *Treuve, archaic for trouve.*

230. *Foible = faible.*

231. *J'ai beau voir, I in vain see.*

232. *En dépit qu'on en ait, in spite of myself.* This idiom results from a fusion of two different expressions: *en dépit de* "in spite of," and *quelque dépit qu'on en ait* equivalent to *malgré qu'on en ait*, "whatever displeasure one may feel."

233. *Sa grâce est la plus forte, her charms prevail.*

233, 34. These two lines show the touch of the master. The naïve hope they express reveals the true lover with his readiness to entertain illusions and to forget realities. The inconsistency of Alceste takes much of the edge off of his misanthropy and reveals an underlying layer of that faith in human nature which alone makes a really benign interpretation of life possible.

236. *Parbleu, see note on line 25. Parbleu has lost its force as an oath, and has dwindled into a mere conversational expletive, used by all and even in the politest society. It is merely emphatic. Translate "indeed" or "assuredly" here.*

238. *Se fait paraître, obsolete for paraît.*

240. *Bien atteint, deeply in love.*

245. *Solide, constant, that can be relied on.*

246. *Était is equivalent to serait. As in English, the imperfect is often used as a vivid substitute for the conditional.*

250. The exposition of the play is now complete. We have learned to know the strength and the weakness of Alceste's character, and its utter incompatibility with that of the coquettish Célimène. We foresee the dangers that threaten to prevent their union, and the calamities that must follow its accomplishment.

250. Là-bas, in modern French *en bas*, "down stairs."
258. Je brûle, *I ardently desire.*
259. Qualité, *rank.* Cf. the English "person of quality."
261. A very fine touch of humor. No one has ever equaled Molière in the faculty of instinctively divining the possibility of highly comic effects in the simplest situations.
264. Reçois for *repôts*. French rhyme must appeal to the eye as well as to the ear.
266. Prétendre, *claim, demand, expect.*
269. De ma part, *for my part.*
270. Considérable, *esteemed, exalted.*
275. Touchez là, *shake hands.*
278. Mystère, *reserve.*
280. Que, redundant. Cf. line 58. Mettre, *apply.*
282. Avant que properly introduces a clause and *avant de* an infinitive. But even *avant que de* occurs before infinitives.
283. Complexions, in accordance with its etymology, means *dispositions.*
288. Cependant, *meanwhile.*
289. Ouverture, *overture.*
290. Faire . . . figure, *to be of importance, have influence.*
291. En use, *deals.* En is redundant.
292. Honnêtement, *courteously.* Avecque, a trisyllabic form of *avec* used for metrical reasons.
295. Commencer, *inaugurate.*
298. Mal, equivalent to a negative prefix.
300. Qu'il ne faut, *than is conventional.*
303. Rien, an emphatic substitute for *quelque chose.*
313. The sonnet is a peculiarly difficult verse-form in French. Cf. Boileau's lines:

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.
 Mais en vain mille auteurs y pensent arriver;
 Et cet heureux phénix est encore à trouver.

—*Art Poétique*, II.

317. Le triste avantage (*le* exclamatory is equivalent to *quel*), *what a sorry gain!*
320. Le front, *the impudence.*
322. Deviez. The imperfect is occasionally substituted for the conditional, either simple or compound (as here). Translate *deviez* as if it read *auriez dû*.

328. Pousse à bout, *drive to extremity, i.e. to despair.*
 329. Le trépas, a poetic substitute for *la mort*.
 331. Phillis, doubtless Célimène..
 332. Alors que, *lorsque*.
 333. La chute, *the close; literally, the fall*.
 334. La peste (sc. *soit*) de, *plague take. Empoisonneur au diable (empoisonneur digne d'aller au diable [Despois]), translate: "pernicious flatterer."*
 335. Eusses-tu, *had you but, would you had*.
 342. Bel esprit, *wit*.
 343. How ingeniously the character of Alceste is developed! After railing without stint against *tout le genre humain*, after threatening to tell Émilie that she is a painted witch and Dorilas that he is a garrulous fool, after insisting that the plain, unvarnished truth should be told always and to every one, he is too kindly and considerate to tell that gilded butterfly, Oronte, his rival, who has urged and conjured him to speak sincerely, that his sonnet is bad. He employs circuitous phrases and innuendos; and when Oronte applies them to himself, he gives himself the lie by saying repeatedly: *Je ne dis pas cela*, until he is at last goaded beyond endurance and speaks out fully and freely.
 344. Façon, *making, manufacture*.
 348. Éclat, *display*.
 349. Chaleur, *ardent desire*.
 350. Personnages, *rôles*.
 353. Assomme, *knocks down, i.e. is mortally tiresome*.
 355, 56. Compare Molière's concise, classical, unadorned, and purely intellectual mode of stating his thought with Shakespeare's diffuse, multicolored, and highly imaginative manner of expressing the same idea in *Hamlet*. The two passages strikingly illustrate what a gulf of difference separates classic and romantic art.

So, oft it chances in particular men,
 That for some vicious mole of nature in them,
 As, in their birth—wherein they are not guilty,
 Since nature can not choose his origin—
 By the o'ergrowth of some complexion,
 Oft breaking down the pales and forts of reason,
 Or by some habit that too much o'er-leavens
 The form of plausible manners, that these men,
 Carrying, I say, the stamp of one defect,
 Being nature's livery, or fortune's star,—

Their virtues else—be they as pure as grace,
As infinite as man may undergo—
Shall in the general censure take corruption
From that particular fault, etc.

—*Hamlet*, I. iv.

357. *Redire*, to object (not "to repeat"), when governed by *trouver à*.

359. *Mettais aux yeux, made plain*. In modern French, *mettais sous les yeux*.

360. *Soif, thirst*, i. e. *ambition*.

361. *Bessemblerais-je, could I resemble?*

364. *Qui* as an interrogative pronoun is properly always personal, but occasionally, especially in verse, it is used instead of the usual *qu'est-ce qui*.

365. *Essor, soaring*, humorously used for "publishing."

369. *De quoi, with whatever inducement*. *Somme* (in legal phrase, "summon"), *urge*.

374. *Voilà qui va*, elliptical for *voilà une chose* or *quelque chose qui va*, etc.: "that is all very well."

376. *Cabinet, desk, cabinet*.

379. *Que*, here and in the following lines, is redundant and merely serves to introduce the real subject of a sentence of which the grammatical subject is *ce*.

385. *Faire vanité, to pride one's self*.

386. *Bon caractère, good taste*.

389. *Me fait peur, fills me with apprehension*.

390. *Tout grossiers, rude as they were*.

392. *Je m'en vais*, colloquial form of *je vais*, "I am going to."

396. *Ma mie*, a corruption of the old French *m'amie* (modern *mon amie*).

399. *Ô gué* is a mere refrain. Translate: "O joy!"

401-4. Shakespeare in *Twelfth Night* (II. iv.) introduces an "old and antique song" in very similar manner:

Duke. O, fellow, come, the song we had last night.
Mark it, Cesario, it is old and plain;
The spinsters and the knitters in the sun
And the free maids that weave their thread with bones
Do use to chant it: it is silly sooth,
And dallies with the innocence of love,
Like the old age.

401. Rime. These verses (of unknown authorship, like the preceding sonnet), do not, according to French rules, rhyme at all. They are merely assonant—only the vowel-sounds rhyme. **Riche.** *Rimes riches* are rhymes in which the last accented vowels are preceded by the same consonant or by a vowel. The poets of the romantic school in particular have laid much stress on *rime riche*. An ingenious rhymester has perpetrated the following exaggerated specimen:

Gal, amant de la reine, alla (tour magnanime!)
Galamment de l'arène à la tour Magne, à Nime.

403. Colifichets, trinkets; "trumpery stuff" [Shaks.].

416. Se récrie, cries out admiringly.

417. This delicious line, in this situation, is, perhaps, the most comic in the whole play.

421. En font cas, esteem them.

427. De votre manière, verses in your style.

430. Garderais, should beware.

431. Ferme is used adverbially: *firmly, positively.*

432. Chez moi, in me (not "in my house").

433. Le has no antecedent in certain idioms. Translate the line: "assume a less arrogant tone."

435. Entre-deux, between.

ACT II

Célimène now appears on the scene. "To represent the misanthrope in love was nothing; the stroke of genius was to depict him in love with a coquette," says Rousseau. This act, like the preceding, begins with a quarrel, in which Célimène, with cold *moquerie* and perverse ingenuity of logic, wards off the impassioned reproaches of Alceste. This scene, in which the love, jealousy, and despair of Alceste vainly expend themselves against the frivolous quibbling and feelingless irony of Célimène, is a very dramatic mingling of the tragic and the comic. It is, in fact, tragedy treated from the realistic standpoint—the tragedy of everyday life. The *tragédie bourgeoise* which was to be invented a century later, and of which classic tragedy offers no hint, is foreshadowed in Molière.

450. Rompions ensemble, break with each other.

454. Pouvoir (noun) en pouvoir, *able*.

455. Quereller, *to reproach (se quereller, "to quarrel")*.

462. Aimable in its etymological sense, *lovable*.

469. Rend les armes, *lays down his arms, i.e. pays homage to you*.

474. . Soupirants, *sighing lovers*, and cohue, *mob*, are used contemptuously.

475. Sort, (*lot*), *spell, charm*.

476. Heur, old word for *le bonheur*. Cf. *malheur, heureux*.

481. Vous êtes-vous rendue, *have you yielded*. Beau monde, *fashionable world*.

488. Canons, "*ornement de toile, souvent garni de dentelles, qui s'attachait à la culotte, au-dessous du genou*."

485. Rhingrave (ety. *Rhein-graf*), "*culotte, ou haut-de-chausses fort ample, attachée au bas avec plusieurs rubans, dont un rhingrave ou prince allemand a amené la mode en France*."

—*Furetière*.

486. Faisant, *playing the part of*.

490. Ménagement, *treat with consideration*.

498. Perdez, etc. Observe the unreasonableness of *Alceste*. It is the measure, however, of his passion.

497. Rasseoir, *tranquillize*.

500. Ramasser, *heap, concentrate*.

506. A de quoi vous suffire, (*has wherewith to suffice*), *ought to suffice*.

509. Fleurette, *compliment*. The English "*firt*" is a derivative.

510. Traitez . . . de, (*call me*), *make me out a*, etc.

515. Que, *how*.

518. A rompre, modernized: *pour rompre*.

521. Sans seconde, *unparalleled*.

529. Il ne tient qu'à vous, *it depends only on you*.

530. Coupons chemin, (*let us cut off the road*), *let us end*.

531. Voyons d'arrêter, *let us see about stopping*.

535. De tous, sc. *les moments*.

536. Another inconsistency on the part of *Alceste*, who is something of a man of the world in spite of all his revolt from its ways. The apostle of absolute honesty would have *Célimène* be "not at home" to visitors.

537. Fasse une affaire, *get into difficulties, come to be on bad terms*.

540. Sa vue, (*his sight*), *his vista*.
 541. De sorte, *so*.
 544. Ont gagné . . . de parler, i.e. *ont gagné le droit de parler*.
 548. Grands brailleurs, *loud-mouthed gentry*.
 552. Justement, *exactly* (*betrays impatience*).
 553. Pourquoi faire = *pour quoi faire*, *quoi* being regularly used in this phrase though we should expect *que* before *faire*.
 554. Point d'affaire, a colloquialism: *I won't*.
 562. Expliquer, *explain itself*.
 565. Prendrez parti, *come to a decision*.
 567. Parbleu, *well!* see note on line 236. Louvre, royal palace at Paris.
 568. Ridicule achevé, *a consummate ass*.
 569. Pât, equivalent to *pourratt*.
 571. Se barbouille, (*besmears himself*), *plays the clown*.
 572. Saute aux yeux, *strikes the eye*, *makes one look on in amazement*.
 577. Raisonneur, *an endless talker*.
 578. Chaise, *sedan-chair*.
 581. Goutte, equivalent to *rien*.
 588. Affaire . . . affairé, *business . . . busy*.
 590. Façons, *making much ado about nothing*.
 593. Vétille . . . merveille, (*trifle*), *molehill . . . mountain*.
 595. L'ennuyeux conteur, *what a tiresome romancer!*
 596. Sortir du grand seigneur, *lay aside his lordly airs*.
 597. Brillant commerce, "*the upper ten*."
 599. Entête, *goes to his head* (*like wine*), *turns his head*.
 601. Étage, *degree, rank*.
 603. Du dernier bien, *on the most intimate footing*. Cf. line 18 and note.
 604. Le . . . le, see note on line 317.
 608. A tous coups, *every minute*.
 613. Assez insupportable, *bad enough in itself*.
 616. Qu', *while*. Grouille, (*wriggles*), *stirs*.
 622. Qu' . . . ne, equivalent to *sans que*.
 626. A . . . à. The first *à* is superfluous. Qui, properly *laquelle* (as a neuter relative after prepositions).
 628. S'y servit, *dish himself up*.
 636. Bons mots, *witticisms*.
 638. Difficile, *hard to please*.
 641. Trouver à redire, *to criticise, to find fault*.

647. *De tout de son esprit, throning in his superior wit.*
649. Dieu me damne, translate: *By Jove!*
651. Allons, ferme! poussez, *come, steady, thrust away!*
654. Qu' . . . ne, equivalent to *sans que*. Cf. line 622.
657. S'en prendre à nous, *blame us for it.*
666. Se répandre, *indulge.*
667. Un intérêt is governed by *avez-vous* understood.
670. Voix, *opinion.*
672. Esprit contrariant, *spirit of contradiction.*
673. N'est jamais, *sc. fait, it.* Cf. line 60.
675. Homme du commun, *common-place man.*
680. This is the measure of Alceste in the petty spirit of Célimène. A cat may look at a bishop, says the French proverb. It does not add that it will never understand him. And Célimène will never understand Alceste. His faults are merely the exaggeration of his qualities, the shadows cast by his virtues. Célimène sees the shadows, but can not conjecture the substance of which they are the proof.
684. Se gendarme, (*plays the gendarme*), *storms, ralls.*
685. Chagrin, *ill-humor.*
690. Impertinents, not "impertinent," but *irrelevant, foolish.*
691. Quand j'en devrais mourir, *though I should die for it (sc. I must say that).*
699. Loin de m'en cacher, *far from making a secret of it.*
702. A . . . pardonner, modern form *en pardonnant*. These two lines 701, 702, quite contradict the proverb, Love is blind, which is so fully developed a few lines farther on. The sentiment expressed by Alceste seems to have troubled some commentators. An idealist like Alceste naturally platonizes love, seeing in beauty the outer garb of an inner perfection. His unhappiness rises from the fact that he does not find in Célimène those worshipful attributes that he seeks. He refuses to condone their absence, or to abandon himself to the willful illusions of more callow and premature spirits, who think that love is blind because they voluntarily close their eyes to every threat of disenchantment. In these lines there is another hint that Alceste will ultimately solve this critical life-problem rightly by refusing to compromise his spiritual integrity, by rejecting, when it is at last offered to him, the heart of a woman whom he knows to be unworthy of his own.

707. *S'en rapportent, should be governed by your decision.* A common idiom.

708. *Douceurs, compliments, sweet words.*

709. *Mettre, consider it as.*

711. *Fait, accustomed.*

718. *La noire à faire peur, an elliptical expression: the one who is black enough to inspire fear, the black scarecrow.*

719. *De la taille, a slender waist, a good figure. Liberté, grace of movement, a graceful carriage.*

721. *Malpropre sur soi, untidy person.*

730. These verses, 711-30, are a close imitation of Lucretius, IV., 1153-69. The spirit of the original passage is tempered under the influence of the French taste for *finesse* and *mesure*. Grace and not force is the ideal of the French.

732. *Deux tours, a few turns.* The Romance nations are fond of definite figures for indefinite quantities. In French two, four, and thirty-six are much used.

737. *A moins de voir, equivalent to à moins que je ne vote, "unless I should see."*

739. *Petit couché, the king's last reception on retiring.* Only the most distinguished and intimate nobles were admitted to this.

741. *O'est pour rire (a frequent colloquialism), this is not meant seriously.*

742. *Que vous voudrez qui sorte, who you wish should go.*

746. *A grand' basques plissées, with large platted skirts.*

747. *Du dor, popular vulgarism for de l'or.*

751. *Maréchaux, a kind of magistrate.*

755. *Bravés, defied.*

764. *D'un, with a.*

765. *Démordrai, a very forcible word: to let go one's bite upon anything.* Translate: "I'll not abate one iota."

768. *Allons vous faire voir, i.e. let us go so you can put in an appearance.*

769. *Hors qu', equivalent to à moins que, "unless."*

770. *On se met en peine, they concern themselves.*

774. *Plaisant, comical, amusing.*

775. *Sur mes pas, i.e. directly, instantly.*

ACT III

The *Misanthrope* offers a very detailed and very perfect picture of the elegant and glittering but hollow and artificial *beau monde* of Molière's day. The nobility is by no means spared in his comedies; the *petit marquis* is one of the most frequent butts of his satire. In the last act, through the lips of Célimène, the two *marquis* covered all their friends with ridicule. Here, by a very clever stroke of genius, they are made to render themselves the same service.

In this opening scene Molière seems to be caricaturing the *portraits* so much in vogue in his day. One of the favorite diversions in the *salons* was the making of *portraits* in which the writers either described themselves, covering their many graces and virtues with a not too thick veil of modesty; or they described each other, in which case the graces and virtues usually dispensed with velation altogether. The popularity of this custom was largely due to the Duchesse de Montpensier, niece of Louis XIII., better known as *la grande Mademoiselle*. The coincidences of detail between the portrait of Acaste and that of Mademoiselle (see Crane's *Société Française au XVII^{me} Siècle*) are very striking.

777. *Te*, dative expressing possession: "your."

786. *En passe*, in a fair way of.

787. *Cœur*, courage.

789. *Une affaire*, a duel.

790. *Gaillarde*, formerly meant "bold," "gallant."

792. *A juger*, (enough) for judging.

793. *Nouveautés*, new plays.

794. *Faire . . . figure de savant*, to have the air of a connoisseur. *Théâtre*, stage. In Molière's day, and long after, it was customary for the nobility to occupy seats of honor on the stage, hampering and even disturbing the play.

795. *En chef*, as a leader.

796. *Endroits*, passages. *Has!* outcries of *Ah!*

797. *J'ai bon air*, *bonne mine*, I have distinction and am well-favored.

798. *Taille fort fine*, a very shapely or slender waist.

799. *Quant à se mettre bien*, as for being a good dresser.

800. *Mal venu*, ill-advised.

802. *Bien*, on good terms. *Maître*, the king.

807. *Taille*, figure.

809. *Mal tournés*, unshapely, ill-favored.

810. Constamment, *with constancy*.
813. Soins, *attentions*.
818. On is used rather fatuously for *je*.
819. Pour se faire honneur de, *to be honored with*.
820. This line and the preceding are not a model of clear and logical statement. *Ce n'est pas la raison, it is not reasonable or right*.
823. Bien, see line 802 and note.
828. Qui, *what*. See note on line 364.
834. Rebuts (cf. English "rebuttal"), *rebuffs*.
835. Me dis, instead of *dis-moi*, a frequent inversion when another imperative verb precedes.
838. Il faut instead of *il faudra*.
839. Oh ça! *here, now!*
840. Tomblions d'accord, *agree upon*.
843. L'autre. The syntax is careless. We should expect *il* referring to *qui* in line 841 as antecedent. *Prétendu*, *preferred*.
846. Du bon de mon cœur, *with all my heart*.
848. Je viens d'ouïr. See note on line 10. *Ouïr* is antiquated for *entendre*.
851. A l'entretenir. *Etre à* followed by the infinitive often denotes occupation in an act: "engaged in conversing with her."
852. De quoi s'avise-t-elle, *what notion has she got into her head*.
Qui, see note on line 364.
854. Franche grimace, *pure hypocrisy*. See note on line 124.
855. Elle est du monde, *she is worldly*. *Totent tout*, *leave no stone unturned*.
856. Accrocher, *ensnare* (lit. "hook").
859. Triste, *slight, sorry*. Cf. line 317.
862. Solitude, *abandonment*.
867. Soins, cf. line 813.
868. Elle veut, *she insists*.
870. Se détache, *vents itself*.
871. A mon gré, *in my opinion*.
874. De vous en peine (*en peine de vous*), *concerned about you*.
875. Avis, not "advice," but *hint, admonition*.
880. Éclater aux choses, *manifest itself in the things*, etc.
887. Grands éclats, *actions which give rise to so much gossip*.
890. Galanterie, *coquetry*.
893. Parti, *side*. Je sus prendre, *I could take*.
895. Fort, *emphatically*.

896. Caution, *guarantee, guarantor*.
 900. L'air dont vous vivez, *the way you live*.
 901. Une méchante face, *an ugly aspect*.
 905. L'honnêteté, *purity*.
 907. Aux ombres du crime, *to the merest semblance of wrong*.
 911. Qu'aux (elliptical), *to anything but*.
 915. Prétends, *intend*. Reconnaître, *show my gratitude for*.
 923. Qui vit bien, *that leads a pious or exemplary life*.
 925. Vos éclats de zèle, *your loud piety*.
 928. Sagesse, *woman's virtue*.
 929. Ombres d'indécence, *at the very shadow of impropriety*.
 933. Leçons, *sermonizing*.
 936. D'un commun sentiment, *unanimously*.
 938. Sage dehors, *virtuous exterior*.
 940. Gens, *servants*.
 942. Blanc, cf. line 83.
 946. Fort, *parodied from line 895*.
 950. Vous mettre . . . en peine, *concern yourself*.
 952. Avant que de, a fusion of the two idioms mentioned in note on line 282.
 953. Poids, *(weight) authority*.
 955. Vaut-il, for *il vaut*. S'en remettre, *to refer them, to leave them*.
 961. Reprenant, *censuring, criticizing*.
 967. Traitant de bonne foi, *acting in good faith*.
 970. Nous ne continuons, for *redundant ne* cf. note on line 529.
 971. Entre nous, *in confidence*.
 979. En, of *prudery*. Prendre le parti, *adopt that line of conduct* (lit. "decision").
 981. Disgrâces, (not "disgrace") *misshaps*.
 986. Faites sonner, *boast, vaunt*.
 988. S'en tant prévaloir, *to presume on it so much*.
 989. S'emporte, *is carried away (by passion)*.
 990. Pousser, see line 651, note.
 993. Vous prendre, see line 657, note.
 994. Puis-je mais, (obsolete idiom), *can I help it if no attentions are paid you*.
 998. Je n'y saurais que faire, *saurais*, weaker form of *sais*: "I don't know what to do about it."
 1001. Se mette en peine, see line 950, note.

1002. Faites la vaine, *you plume yourself*.
1005. A voir comme tout roule, *seeing how things go (nowadays)*.
1009. Défaites, *pretexts, pretences*.
1010. En, *i.e. women*.
1015. Pour nos beaux yeux, *merely for our beauty*.
1018. Petits brillants, *the paltry honor*.
1019. Corrigez, *restrain*.
1020. De haut en bas, *superciliously*.
1025. Voyons cette affaire, *let us see the thing done*.
1031. Arrêter (reflexive in modern French), *stop*.
1034. Je m'en vais, *see line 392, note*.
1037. Un mot de lettre, *a few lines*.
1046. Entraînent, *win*.
1048. Font entrer, *enlist*.
1050. Ce que vous valez, *your worth*.
1051. Vous avez à vous plaindre, *you have grounds for complaining*.
1053. En, *from it, i.e. from the court*.
1055. De si brillant de soi, *so brilliant in itself*.
1061. De grâce, *I pray you, pray*.
1064. D'avoir, *if it had to, etc*.
1066. On fait un cas extrême, *they esteem very highly*.
1068. Poids, (*weight*), *authority, standing*. Cf. line 953.
1070. Par là, *follows confonde*.
1074. Mis, *mentioned*.
1075. Mieux, *to better advantage*.
1077. Pour peu que, *if but ever so little*. Fassez les mines, *you show signs of, etc*.
1078. Remuer des machines, *set intrigues on foot*.
1082. L'humeur dont je me sens, *a temperament such as I feel mine to be*.
1083. Le jour, *life*.
1086. Faire mes affaires, *promote my own interests*.
1088. Jouer, *hoodwink*.
1090. Ce pays, *i.e. the court*.
1090. Messieurs tels, *Mr. So-and-so*.
1098. Franks marquis, *for franks see note on line 124; franks marquis, "complete marquises," is used humorously as if the word marquis were a synonym of fool. La cervelle, the brain, ironical for "brainlessness."*

1099. Chapitre, *topic*.
 1107. En effet, *in reality, really*.
 1108. De souffrir (elliptical), *at the thought of suffering*.
 1111. Un tendre mouvement, *a feeling interest*.
 1113. Toute mon amie, *although my friend*. Nomme, *declare*.
 1115. Feintes douceurs, *simulated love*.
 1116. Se peut, *is possible*.
 1127. Fassent foi, *furnish testimony, convince*.
 1128. La main. In Molière's day the lady and her escort walked hand in hand, instead of arm in arm.
 1132. De quoi vous consoler, *wherewith to console yourself, i.e. consolation*.

ACT IV

1135. De tous côtés, *toward all sides, this way and that*.
 1140. Tomberai d'accord, *will agree*.
 1142. Y va-t-il de sa gloire, *is his honor at stake?*
 1143. Avis, *opinion*. De travers, *amiss*.
 1146. Galant homme, *gentleman*.
 1147. Cœur, *courage*. Cf. line 787.
 1149. Train, *style of living*.
 1151. Je suis son serviteur, *I respectfully decline*.
 1154. Que ne, *unless*. Sur peine de la vie, *under penalty of death*.
 1155. Grâce, *indulgence*.
 1156. Où, *to which*.
 1157. C'est de dire, *for c'était de dire*.
 1158. Difficile, *hard to please*.
 1162. On leur a . . . fait vite envelopper . . . la procédure, *they made them quickly end the matter*.
 1164. Fais . . . un cas particulier, *hold in high esteem*.
 1171. De l'humeur, *with the character*. Cf. line 1082 and note.
 1172. Il s'avise, *he takes it into his head*. See line 852 and note.
 1176. Rapport d'humeurs, *conformity of characters*.
 1177. Sympathies, *affinities*.
 1179. Qu'on l'aime, *that she loves him*. Aux choses, *judging by the things*.
 1183. Il aime, *the heart loves, etc.* This generalized statement is abruptly joined to the particularized one preceding it, without transition. Others make it refer to *son cœur* and apply these two lines to Célimène.

1184. Qu'il n'en est rien, *when it is not at all the case.*
 1185. Près, i.e. *in his relations with.*
 1191. Je n'en fais point de façons, *I do not stand on ceremony, I do not mince matters, I do not make a secret of it.* Croi, s dropped for rhyme. Cf. note on line 284.
 1193. Sa tendresse, *his love for Céliènne.*
 1195. Tenir, *depend.*
 1199. S'il fallait, *if it were fated.* Cf. note on line 169.
 1201. Occurrence, *occasion, circumstances.*
 1204. Vos appas, *your charms, used instead of vous.*
 1208. Hors d'état, *unable.*
 1209. Tenteraient, *would seek.*
 1211. Heureux (elliptical), *I should be happy if, etc.* Son cœur s'y pourra dérober, *his heart can withdraw from it (y=la faveur).*
 1216. De, *with.*
 1217. Faites-moi raison, *give me satisfaction, i.e. avenge me.*
 1223. O'en est fait, *all is over.*
 1224. Se rappeler, *to restore, to calm itself.*
 1229. Eût-on, for *aurait-on*, as frequently in compound tenses.
 1233. The interrupted idea is evidently the same as Shakespeare's lines:

Trifles light as air
 Are to the jealous confirmations strong
 As proofs of holy writ.
 —*Macbeth*, III. iii. 322.

1236. Que, *redundant.*
 1238. Produit, *disclosed.*
 1243. Encore un coup, *once more, i.e. I repeat.*
 1251. Faire horreur, *fill with horror.*
 1257. Devoirs empressés, *eager homage.*
 1263. Injure, *wrong (usually insult).*
 1264. Force, *many.*
 1268. Qu'un courroux, *que* as in line 1236.
 1272. De l'estimer, *for ever esteeming her (again).*
 1279. Me veulent dire, *mean.*
 1281. Que, i.e. *ils veulent dire que, etc.*
 1285. Douceurs (*sweet words*), *compliments.*
 1287. Bien modifies plutôt, "*much rather.*"
 1289. Marquaient, *presaged.*
 1304. Mon cœur. An unwarrantable change of subject;

mon cœur implies instead of *rejetant* some such phrase as *si vous avez rejeté*. S'en prendre, see line 657 and note.

1310. Je ne suis plus à moi, *I am beside myself*. Tout à la rage, *wholly given up to my rage*.

1317. Dans votre vue, *in seeing you, in regarding you*.

1322. Double, *false*.

1323. Mettre à bout, *to bring to bay, to confound*.

1324. Vos traits, *your hand*.

1333. Confuse, *ashamed*.

1334. Vers, instead of *envers*. Son style, i.e. *its contents, tenor*.

1338. N'a donc rien, *has nothing in it*.

1342. En a-t-il moins à se plaindre, *has it on that account (en) any less reason to complain*.

1351. Biais (*slant*), *evasion*. Air, *manner*. Cf. line 48.

1353. Tourner pour une femme, *explain (as having been written) for a woman*.

1355. Ajustez, *reconcile*.

1357. D'user d'un tel empire, *to be so domineering*.

1358. Au nez, *to my face*. A vulgarism.

1359. S'emporter, instead of *vous emporter*, "to get angry."

1363. De grâce, *pray*.

1368. Tombe d'accord, *agree, admit*. Cf. line 1140.

1369. Faites, *go on, have your way*. Prenez parti. Cf. line 565.

1370. Rompez . . . la tête, *importune*. Vulgarism. Célimène reveals her soul, or her lack of it, not only in the tone to which she lowers the discussion, but in her very choice of words.

1371. Rien, *anything*. Cf. line 303.

1372. De la sorte, *in this manner*. Cf. line 204 and note.

1374. Querelle, *reproach*. Cf. line 455.

1375. Pousse . . . à bout, *drives to extremity*.

1376. Fait gloire, *glories*.

1383. Ménager, *turn to account*.

1387. S'il se peut, *if it is possible*. Cf. line 1116.

1401. Notre cœur, *our hearts*. Célimène speaks for the whole fair sex.

1405. Franchir un tel obstacle, *such a barrier overleaped*.

1407. En ne s'assurant pas, *in not lending faith*.

1408. Point is redundant.

1409. De tels soupçons, (*partitive*) *such suspicions*.

1412. De conserver, *for retaining*.

1413. Autre part, *elsewhere, i.e. to another*. This speech of

Célimène's is a very good example of the court dialect of Molière's day. The deep, elemental human sentiments demand utter simplicity of language, or if translated into terms of the imagination must by a miracle of style be raised into the seventh heaven of art. The courtly dialect of the age of Louis XIV. is at once the very antipodes of simplicity and of poetry. Its metaphors are the product of ingenuity and not of inspiration. They are utterly artificial and therefore utterly cold. A warm and palpitating human sentiment, exposed to a cold douche of such figures and phrases, seems a very pitiable object.

1426. *En un sort*, in modern French *d'un sort*.

1427. *En naissant* is parenthetic: *at your birth*.

1431. *Que* depends on *afin* in line 1429.

1434. *Matière*, *reason or occasion*.

1435. *Plaisamment figuré*, *with a most comical dress or appearance*.

1436. *Que veut cet équipage*, *what is the meaning of this accoutrement*.

1440. *Amusement*, *delay, dallying*.

1442. *Déloger sans trompette*, *decamp on the sly*.

1445. *Tiens-tu*, *do you use*.

1446. *Plier bagage*, *be off bag and baggage*.

1449. *Noir et d'habit et de mine*, *with both a black coat and a black look*.

1452. *Pis*, instead of *pire*.

1454. *Goutte*, see line 581 and note.

1455. *Démêler . . . avec*, *to do with*.

1457. *Ensuite*, instead of *après*.

1460. *Doucement*, *in low tones, in a whisper*.

1462. *Comme* for *comment*.

1469. *Fait*, i.e. *écrit*.

1473. *Impertinent au diable*, i.e. *digne d'aller au diable*. Cf. line 394 and note. Translate: "impertinent rogue."

1475. *Qui me tient*, i.e. *ce qui me retient*, "what restrains me."

1476. *Démêler*, *unravel*. For a less usual meaning cf. line 1455.

ACT V

1481. *En*, *in regard to this matter*.

1483. *Vous avez beau faire*, *it is vain for you to go on*.

1484. *De ce que je dis* follows *détourner*.

1486. *Tirer* for *retirer*.

1491. Succès, see note on line 195.

1497. Le poids de sa grimace, *the influence of his (fawning) smile*. Cf. line 137.

1498. Tourne, *turns from its course*.

1500. Non content, etc. This line remains disconnected. Translate: "And he is not even satisfied with doing me this wrong."

1501. Il court, *there circulates*.

1502. De qui is exceptional, being properly used only of persons.

1503. Dernière. Cf. lines 18, 608 and notes.

1504. Me faire, *to make me out*.

1511. J'en use. Cf. line 291 and note.

1518. La gloire, *vanity*.

1522. Tirons-nous, *let me withdraw*. Cf. line 1486. Bois, used in a derogatory sense, as a place where thieves assemble. Coupe-gorge, *cutthroat place*. Translate bois et coupe-gorge by "den of thieves and assassins."

1524. De ma vie, *in all my life*.

1525. Un peu bien prompt, a colloquialism: *rather too sudden*.

1531. Éclat, *scandal*. Cf. line 887.

1534. En, *by means of it*.

1535. Il est constant, *it is plain, certain*. Donné, *given credit*.

1539. Y revenir en justice, *appeal the case*.

1542. Casse, *quash, annul*.

1543. A plein, see line 125 and note. Maltraité, *perverted*.

1547. En is virtually redundant.

1548. Pour vingt mille francs may be read after *pester*: "I shall have the right to utter twenty thousand francs' worth of curses."

1555. Tombe d'accord, see line 1140 and note.

1558. Faits, *constituted*.

1559. Peu d'équité, *injustice*.

1565. Dociles, *pliant*.

1567. On en met l'usage, *we put them into practice*.

1576. Choses, *troubles, difficulties*.

1580. Faire foi, see note on line 1127.

1586. Obliger, *induce*.

1590. Balance, *waver*.

1592. Feindre, *hesitate* (an antiquated use).

1594. Vous prétende, *be sutor (for your hand)*.

1598. A qui (like *leur* in line 1161) is the indirect object where English idiom requires a direct one.

1600. Il s'agit, *the point is*.

1605. Pareille . . . même. The indefinite and the definite articles are understood before these words respectively.

1607. Ne sont plus pour traîner en longueur, *can no longer be protracted*. See line 60 and note.

1616. Voir for *revoir*.

1620. Trancher, *decide absolutely*.

1623. Là should properly be joined to *instance*.

1625. Prendre parti, see line 565 and note.

1628. De nos vœux, i.e. of *our lover*.

1634. Rompre en visière, *declare outright*. Cf. line 96 and note.

1639. Éclat, *publicity*.

1642. Amusement. See note on line 1440.

1646. Dit, *settled, certain*.

1647. Sais fort bon gré, *feel very much gratitude*.

1654. Humeur, *ill-humor*.

1658. Défende, *forbid*. Prendre, i.e. *bestow*.

1663. Vous vous défendez, *you hold back*.

1665. Lâcher la balance, *let the scales tip, or cease from hesitating*.

1669. Sans vous déplaire, *with your permission*.

1673. Ma vue. See note on line 540.

1675. Trouvée, *called on*.

1676. A qui. See note on line 1502.

1679. Démenti, *discredited*.

1680. Passant sur, *overlooking*.

1681. J'ai bien voulu, *I consented*.

1683. D'un esprit adouci, *in a calm spirit*.

1684. Vous vous prendrez, *you will set about*.

1687. Traits. See line 1324 and notes.

1689. N'ait trop su vous instruire, *has taught you only too well*.

1696. Flandrin, *an awkward individual, a gawky fellow*.

1700. Revenir, *please*.

1701. Durant governs *trois quarts d'heure*.

1706. La main, i.e. *in escorting me*. It is not presumable that even the coquettish Célimène would accord this privilege otherwise. See line 1128 and note. *Mince, slight, petty*.

1707, 8. Qui n'ont que la cape et l'épée, *which have only outer shows of worth*.

1709. A vous le dé, *it is your throw (at dice), i.e. it is your turn.*

1712. Fâcheux, *tiresome.*

1713. À la veste, *with the vest.*

1715, 6. Qui s'est jeté dans le bel esprit, *who has taken to playing the man of wit.*

1720. Je vous trouve à dire (idiom), *I miss you.*

1726. Fait . . . le doucereux, *plays the "spoon," Doucereux, sweetish.*

1737. De quoi vous dire, *something to say to you.*

1747. J'y profite d'un cœur, *I regain a heart.*

1750. Conclure affaire (sarcastic), *conclude your dealings.*

1759. Vider, *settle.*

1761. A beau vous voir, *in vain sees you.* Cf. line 1483 and note.

1768. Créance, *belief.*

1769. Rebut, *rubbish, leavings.*

1771. Portez-le moins haut, *be less arrogant.* Cf. line 433 and note.

1779. Vous en êtes en droit, *you have the right to do it, i.e. to say everything.*

1780. Et, sc. vous êtes en droit aussi.

1782. Vous payer de, *put you off with.*

1789. Note the characteristic skill and artifice of Célimène. She begins by an apparently frank and unqualified confession of her fault, but she ends by attenuating this with an appeal from appearances and a very faintly hinted hope of reconciliation. *J'y consens* of course means *Je n'y consens pas.*

1792. Trouvé-je. When *je* follows the first person singular of the indicative present, the final *e*, regularly mute, takes the acute accent.

1793. Peut, sc. faire, *Ce que peut, the power of.*

1796. La pousser jusqu'au bout, *continue it (ma faiblesse) to the last limit.*

1801. Couvrirai, *will cloak, will veil, will palliate.*

1803. Les mains. Observe the mixed metaphor. *Donner les mains* is simply equivalent to "contribute," "aid."

1809. Éclat, *scandal.* Cf. line 887.

1811. Avant que de vieillir. Cf. note on line 282.

1813. S'il faut, equivalent to *s'il est vrai.* With true artistic instinct, in these last lines exchanged between Alceste and Célimène, Molière shows how wide is the gulf that separates

them, and how hopeless it would be to try to cross it. The boundless passion of Alceste sees in love the whole of life, and with a thoroughly human blending of exaggerated disillusion with unconscious jealousy would see happiness in solitude at the side of Célimène. Her answer is indeed the very essence of reasonableness, but it could hardly be put in more unromantic terms or attest a more unromantic nature.

1822. *Lui seul, (it) alone.* *Lui* is an emphatic nominative, disjunctive because the verb does not follow immediately.

1824. *Pour.* Cf. line 60 and note.

1825. *Sensible, deeply felt.*

1829. *Fais . . . cas, esteem.*

1836. *Que* is redundant. Cf. line 56. After the tragic tension of the scene with Célimène, the play drops again into the region of comedy, and Alceste becomes once more *plaisant* to the last degree in this rather uncalled-for speech to Éliante, in which he refuses a hand that has not been offered to him. The play ends with another characteristic denunciation of *tout le genre humain* as if it were responsible for the actions of Célimène—a perverse generalization on which misanthropy and pessimism are based.

L'AVARE

The *Avare* is, on the surface, one of the liveliest and most amusing of Molière's comedies. Yet the final impression it leaves is not, by any means, one of unmixed gayety. It is the manner, not the substance, that is amusing. It is a character study, in which certain of the uglier sides of human nature are somewhat deeply and mercilessly probed. Harpagon, the miser, is the least genial of Molière's creations, the one that has in him the most of the monster and the ogre. He has at the same time the inhumanity, the intellectual cunning, and the dominant will that often go with absolute unscrupulousness. He is half Shylock, half Caliban. He is amusing, but he is disquieting. His plans are plots and provoke counterplots. He lives in a state of warfare with son, daughter, servants, and society, so that the ordinary laws of social relations are suspended, and ruse, dishonesty, and even theft must be resorted to in order to live. He is a moral monster and has to be met on his own level. The son blackmails him, the daughter deceives him, the valet robs him, the lover imposes on him.

The atmosphere of fierce conflict, in which these intertangled destinies fight for life and freedom, is one of perpetual storm and threatened tragedy. The action remains entirely within the domain of comedy, but we feel at every moment that it is on its very frontier, and that the domain of tragedy lies visible just beyond. Yet the tragic is only hinted and foreshadowed; it never once finds expression, as it so frequently does in the *Misanthrope*, because here it would be merely horrible. Goethe, in one of his conversations with Eckermann (May 12, 1825), speaks of this tragic element in Molière: "Molière is so great that every time one re-reads him one feels a growing wonder. He is a unique man; his plays border on tragedy, they are profoundly impressive, and in this no one dares to imitate them. The *Avar* especially, in which vice destroys every bond that ought to exist between father and son, is of extraordinary grandeur, and is tragic in a high degree. Every year I read some plays of Molière. . . for we petty beings can not retain in ourselves the greatness of such works, and we must, therefore, return to them from time to time to refresh our impressions."

ACT I

Line 3. *Foi, love.*

5. *Du regret, because of the regret.*

6. *Où, modern Fr. auquel. Feux, love.* In writing of love, the seventeenth century poets tend perpetually to this courtly dialect, *ce fade et puérile galimatias de flammes et de chaînes*, as Rousseau says.

12. *Succès, outcome, result.*

29. *Découvrent, disclose.*

31. *Les seules actions, i.e. les actions seules.* *Seul* is frequently thus transposed.

35. *Ne m'assassinez point, etc., do not torture me by the keen pangs.*

39. *Qu'avec facilité, with what readiness.*

44. *Retranche, limit.*

57. *Vous me fîtes éclater, you showed for me.*

63. *Domestique, household attaché, steward (and not mere servant).*

66. *Où, see note on line 6.*

70. *Seul, see note on line 31.*

77. Sur ce chapitre, *on this topic*.
88. Ne bougez, with this verb *pas* is sometimes omitted.
84. A vous bien mettre, *to ingratiate yourself*.
86. Je m'y prends, *I set about it*.
94. Donner dans, *fall in with*.
96. On n'a que faire d'avoir peur, *one need have no fear*.
97. De trop charger, *of overdoing*.
98. A beau être visible, *may be ever so plain*.
101. En louange, modern: *de louanges*.
107. Que ne (without *pas*), introduces a merely rhetorical question. Que, *why?*
123. M'ouvrir . . . d'un secret, *to reveal a secret of mine*.
124. Ouir, modern: *entendre*.
129. Avant que d'aller, modern: *avant d'aller*.
133. Le jour, i.e. *la vie*.
135. Conduite, *guidance*.
155. Du moins, modern: *au moins*.
162. Qui loge depuis peu, *who has lately come to reside*.
168. Une bonne femme de mère, *an aged mother*.
169. Amitié, *affection, love* (as frequently at this period).
172. Se prend . . . aux choses, *goes about things*.
175. Honnêteté, *modesty*.
181. Accommodées, *in easy circumstances*.
184. Que de relever la fortune, *to aid financially* (*que* is redundant, as in next line).
187. Déplaisir, *grief*.
196. Sécheresse, *rigid economy, privation*.
202. Avoir moyen, modern: *avoir le moyen*.
210. Qu'il faille, *que* replaces the preceding *et*, and requires the subjunctive: *If it must be*.
221. Qu'on. *On* is sometimes used for *tu* or *vous*.
228. Maître juré filou, *you master-thief*. The *maître juré* was a dignitary in the medieval trade-guild. Gibier de potence. Cf. "jail-bird."
225. Sauf correction, *barring correction*.
229. Pendar, (*one who deserves hanging*), *rogue*.
230. Que je ne t'assomme, *que for pour que or à fin que*.
250. Ne voilà pas, *are not these*. Prennent garde, *notice, observe*.
251. Je tremble, construed as a verb of fear with redundant *ne*.

263. Je te baillerais, etc., *I will beat you with this argument* (he raises his hand) *about the ears.*

269. Viens ça, viens toi.

276. Hauts-de-chausses, breeches.

282. Qu'on en eût fait pendre quelqu'un, *that some one had been hanged for inventing* (or *for wearing them*).

314. Parler à ta barrette, *talk to your cap, talk plainly, box your ears.*

321. Qui se sent morveux, *let him wear the cap whom it fits*, or as Hamlet says: "*Let the galled jade wince.*"

326. Justaucorps, *a tight coat.*

339. Ce chien de boiteux-là. The actor of this rôle was Molière's brother-in-law, Béjart, who is supposed to have been lame. The poet often makes capital of any infirmity or peculiarity of his own or of his actors.

341. Tout son fait bien placé, *all his money well invested.*

344. Cache, for *cacheette*, "*hiding-place.*"

346. Franche amorce, *veritable bait.*

350. Écus, *crowns.* The écu is three francs.

365. Si fait is more emphatic than *et* alone.

372. Feignons, modern: *hétions.*

384. Bon besoin, modern: *bien besoin.*

394. En ont menti, *have lied* (*en*—"in regard to this"—is redundant).

405. Cousu de pistoles, *fabulously rich* (lit. *with gold cotons sewn into my garments*).

408. Équipage, *dress, costume.*

409. Je querellais, *I was scolding.*

410. Voilà qui, i.e. *voilà quelque chose qui.*

412. Constitution, *annuity.*

414. Donnez . . . dans le marquis, *affect the ways of a marquis.*

418. État, *style, fashionable gear.*

426. Rubans were much worn by gentlemen in Molière's day. cf. *Alceste, l'homme aux rubans, Misanthrope V*, line 1708.

427. Lardé, *tricked out.*

428. Aiguillettes, *tags* (a species of hook and eye, usually hidden under ribbons).

433. Pistoles, gold coins worth eleven francs or livres. In Molière's day, however, the franc was worth four or five times as much as now, or nearly a dollar.

435. Au denier douze, at $8\frac{1}{2}$ per cent. So au denier cinq, "twenty per cent," etc.

442. Nous marchandons, *we are trying to agree.*

462. Par un bout, at one end, i.e. *with my affair first.*

471. Honnête, *modest.*

480. Faire un bon ménage, *to be a good housekeeper.*

487. Prétendre, *expect, wish.*

489. Considérable, *worthy of being considered.*

491. Pardonnez-moi, *I beg your pardon (you are wrong).*

511. Damoiseaux flouets, *modern fluts, "weak striplings."*

523. Ma mie. Cf. *Misanthrope*, line 396 and note.

542. Si. Observe the difference between *si* and *out*, as in *si fait* (note on line 365).

565. J'en passerai par, *I will submit to.*

566. Voilà qui est fait, *agreed! done!*

572. Toute raison, *wholly reasonable.*

588. Vous . . . raison, *you cannot but be right.*

585. Considérable. Cf. note on line 489.

588. Mieux rencontrer, *I have better luck.*

596. Dot, *t* pronounced.

606. Il y va d'être, *it is a question of being.*

620. Là-contre, *against that.*

622. Ménager, *consult, consider.*

638. On en voudrait à, *one might have designs upon.*

638. Pour en venir mieux à bout, *to get the better of him.*

640. De certains esprits, *de* is a redundant partitive.

643. Roldissent, more commonly written *raïdissent.*

657. Quel mal, equivalent to *quelque mal que*, "whatever malady."

666. Comme un mari est fait, *how a husband looks.* So *bien fait*, "handsome."

684. La bride haute, *the reins tight.*

ACT II

705. De pied ferme, *without stirring.*

706. Malgracieux, *ungracious, ill-humored.*

717. Pour mes péchés, *to punish my sins.*

722. Ouvertures, *means, devices.*

727. Fesse-mathieux, *usurers.*

730. Qu'on nous a donné, *who was recommended to us.*
 731. A fait rage, *has made the greatest efforts.*
 744. Aboucher, *bring face to face.*
 751. Entremetteur, *negotiator, broker.*
 756. Net de tout embarras, *unencumbered.*
 758. Qu'il se pourra, *that is possible.*
 763. Denier dix-huit, *a little over 5½ per cent. Cf. note on line*
 485. So *denier cinq* is "twenty per cent."
 767. Ledit, *the aforesaid.*
 772. Sans préjudice, *in addition to.*
 774. Arabe. The Arabs, like most Orientals, have a bad reputation financially.
 777. Vous avez à voir, *you must consider.*
 791. Lit de quatre pieds, *bed four feet wide.*
 792. Point de Hongrie, *a sort of tapestry or embroidery.*
Proprement, neatly.
 794. Courte-pointe, *counterpane.*
 795. Petit taffetas, *thin taffeta silk.*
 796. Pavillon à queue, *canopy with long curtains.*
 797. Rose sèche, *dried rose color. Mollet, probably a small*
fringe or band.
 804. Garnie, par le dessous, *furnished underneath.*
 808. Fourchettes assortissantes, *accompanying rests or supports.*
 815. Peu s'en faut, *nearly (lit. it lacks little of it).*
 816. Trou-madame, *a game played with balls that are rolled*
through grooves into holes.
 817. Jeu de l'oie, *game of goose.*
 818. N'a que faire, *modern: n'a rien à faire.*
 821. Plancher, *usually floor, here ceiling.*
 828. Furieux intérêt, *exorbitant interest.*
 835. Ne vous en déplaise, *(an apologetic formula) please don't*
mind my saying it.
 836. Panurge, *a creation of Rabelais in his comic prose epic*
Gargantua et Pantagruel (1533-1564). He represents, like Thackeray's
Becky Sharp, intellect without heart.
 838. Mangeant son blé en herbe, *spending his income before*
receiving it.
 844. Vilenie, *avarice. Le plus posé homme, the most sedate*
calm, or unimpassioned man. Participial adjectives regularly follow
their nouns: l'homme le plus posé.

845. Inclinations . . . patibulaires, *criminal propensities* (Latin *patibulum*, "gallows").

848. Tirer . . . mon épingle du jeu, *get out of a scrape*.

849. Sentent . . . l'échelle, *smack of hanging*. Échelle, *the ladder of the scaffold*.

853. Que, for *pour que*, *after que*. Cf. note on line 230.

857. Il en passera par, *he will submit to*.

860. Péricliter, *to risk* (regularly and properly: *to be in peril*).

868. Il s'obligera, *he will promise or contract*.

872. La charité. This is all decidedly farcical. Harpagon's approbation of a scheme of assassination, and immediate transition to self-gratulating Christian charity is the merest tomfoolery in the world. Molière's wit is so excessively fertile that in painting a character he often works two veins at once, and sees it from the point of view of farce as well as comedy. Even in his best drawn characters he can not at times resist the temptation to falsify his portrait by some utterly droll touch of caricature which gives it the most irresistible wry face, but one quite unnatural and out of all keeping.

878. Aurait-on, *could* (not "would") *one have*.

879. Pour . . . trahir, *capable of betraying*.

881. Oéans, *within, in this house*.

910. Gloire, *honor*.

912. Benchérir, en fait d'intérêts, sur, *to surpass in the matter of interest*.

918. Dont il n'a que faire. Cf. lines 96 and 2155, and notes.

920. Ne m'échauffe pas les oreilles, *don't anger me*. Fâché, *sorry*.

936. M'entremettre d'affaires, *to intermeddle, to serve as go-between*.

941. Industrie, *trickery*.

942. Négoce, (*derogatory*) *dealings, intrigue*.

954. Serré, *close, stingy*.

958. Point d'affaires, *none of that*.

960. Pour qui, modern: *pour lequel*.

968. Traire, (lit. *to milk*), *to extract money*.

969. Turc, *Turk*, synonym for cruelty and lack of feeling.

970. Crever, vulgar for *mourir*. Qu'il n'en, = *sans qu'il*, "without his (stirring)."

971. Branlerait, for *bougerait*, "stir."

978. Demandeur, *one who asks for money*.

991. Voilà bien de quoi, *a great matter to complain about*. The infinitive in various idioms is thus omitted after *de quoi*.
997. Pâte, (*dough*), *constitution*.
1001. Que voilà bien, *how clearly one sees*.
1011. Six-vingts, modern: *cent vingt*. Cf. *quatre-vingts*.
1019. Mêler, *me* is understood before the verb: "to meddle," "deal with." Vienne à bout, *succeed, carry out*.
1024. Grand-Turc . . . Venise. These were hereditary foes.
1025. Commerce, *social relations*.
1028. À la voir, modern: *en la voyant*.
1040. Fait son compte, *reckons on, intends*.
1045. Son affaire, *what she needs, what will suit her*.
1050. Encore, *after all* (even though she be young, beautiful, etc.).
1053. Livres = *francs*. Cf. note on line 433.
1056. Nourrie et élevée, *bred* (the two words are nearly synonymous). Épargne de bouche, *plain living*.
1060. Orges mondés, *peeled barley*, which, decocted, had nutritive and cosmetic value.
1061. Ne va pas, *does not amount*.
1064. N'est curieuse que, *cares only*.
1066. Donnent, *indulge*.
1067. Cet article-là, *that item*.
1071. Trente-et-quarante, *a card game*.
1087. Touche, *receive* (in cash).
1112. Prête de, modern: *prête à*.
1113. Sur ce que, *because*. These ideas once more belong to mere farce.
1125. Céphale, *Cephalus*, beloved by the goddess Aurora.
1127. Anchise, *Anchises*, the father of Vergil's Aeneas. See *Aeneid*, *passim*.
1133. Drogues, (*inferior*) *wares, rubbish*.
1135. Morveux, *weanlings, fools*. Godelureaux, *fops*. Donner envie, etc., *to inspire one with love*.
1141. Folle fleffée, *stark-mad*.
1143. Blondin, *one who wears a light wig, tow-head*.
1146. Poule laitée, *milksoop*.
1148. Tombants, *worn low* (so as to show off a circle of white linen between the breeches and doublet).
1156. Est à peindre, *is worthy of being painted*.
1157. Il ne se peut pas mieux, *nothing could be better*.

1158. Taillé, *well-built*.
 1161. Fluxion, *cough*.
 1164. Vous avez grâce à tousser, *you cough most becomingly*.
 1181. Fraise à l'antique, *antique ruff*.
 1204. Dépêches, *letters*.
 1207. Je mettrai ordre, *I will arrange*.
 1217. Jusqu'à tantôt, *good-by till later*.
 1219. Chien de vilain, *misery dog*.

ACT III

1231. Qu'il se casse, for *que* see note on line 210.
 1232. Je m'en prendrai, *I will blame*.
 1239. Aviser, for *s'aviser*, "to think." Cf. note on line 1019.
 1245. Siquenilles, or *souquenilles*, "smock-frocks."
 1253. Troué, *worn out*.
 1254. Révérence parler, *speaking with all respect*.
 1256. Présentez, etc., *face the company*.
 1264. Maîtresse, *fiancée, betrothed*.
 1268. Damoiseau, *coxcomb*.
 1273. Train, *way, conduct*.
 1284. Pour ce qui est, *as regards*.
 1285. Ponctuellement, *exactly*.
 1291. Ho ça, *now then*.
 1313. Épée de chevet, a sword kept near the head of the bed at night, translate: "their perpetual demand."
 1318. Qui n'en fit bien autant, *that could not do as much*.
 1326. Vous mêlez-vous, *you set yourself up, you assume*. *Factotum*, modern: *factotum*.
 1330. Haye, *ho there!*
 1339. Potages . . . entrées . . ., a list of various soups and courses is traditionally inserted here by the actor.
 1340. Que diable, *que* is redundant.
 1357. Viandes, usually *flesh-meats*, here *food*.
 1359. Le dire, *the dictum*.
 1364. Sentence, *maxim, saying*.
 1375. Salle (à manger), *dining-room*.
 1384. Haricot, *mutton-stew*. Usually in this sense, *haricot de mouton*. Pâté en pot, a pasty done in a pot instead of having crust.

1397. Sur la litière, lit. *lying on their straw*, which suggests: *are disabled, sick, etc.*

1402. Les voilà bien malades, *very sick, indeed!*

1409. Qu'il m'esemble. Supply *telle before tendresse* to govern *que*.

1417. Je ferais conscience, *I should have conscientious scruples.*

1420. Qu'ils ne peuvent, for *alors que* or *lorsqu'ils ne peuvent*.

1421. J'obligerai, *I'll get, etc.*

1423. Nous fera-t-il . . . besoin, *we shall need him.*

1426. Fait, *plays the rôle of.*

1431. Que ce qu'il en fait, *that whatever he does.*

1432. Contrôles, *supervision.*

1433. Gratter, to *flatter*. Cf. English "bow and scrape."

1437. En dépit que j'en aie, *in spite of everything*. Cf. *Misanthrope*, line 232.

1453. Tenir au cul et aux chausses, *to haul over the coals.*

1456. Les quatre-temps et les vigiles, *ember days and vigils.*

1457. Votre monde, *your household (servants).*

1459. Étrennes, *New Year's presents* (corresponding to our Christmas presents).

1462. Vous fîtes assigner, *you brought suit against.*

1470. Accommoder de toutes pièces, *to ridicule thoroughly.*

1479. Apprenez à parler, *sc. as you ought.*

1486. Monsieur, *ironically polite.*

1488. File doux, *speaks me fair, is humble.*

1500. Pour un double, *not even a farthing's worth*. The double (two deniers) was one-sixth of a sou.

1501. Rosserai d'importance, *give you a good drubbing.*

1504. Fat, *fool.*

1507. Pour tout potage, *all in all.*

1519. Passe encore pour mon maître, *let it pass as regards my master.*

1523. Que, *how.*

1539. Blondin, *gallant*. Cf. line 1143.

1545. Quel, for *qui*.

1547. Est fait d'un air à, *is well-favored enough to.*

1553. Débitent . . . leur fait, *say their say.*

1556. Les sens, *translate: the eyes.*

1558. Dégoûts, *unpleasant things.*

1573. Lunettes, *glasses* (either spectacles or telescopes).

1578. Mais, *not adversative, but used to introduce a heightened statement.*

1601. Je n'y puis plus tenir, *I can stand it no longer.*
 1606. Aventure, chance, happening, event.
 1607. Me, indirect object suggesting possession.
 1619. Une sensible joie, *a deep-felt joy.*
 1627. Od, modern: pour lequel. Cf. note on line 6, and also
 où two sentences back.
 1637. Si vous auriez, *si* does not really govern the conditional
 here. It is merely equivalent to *de même que* or any similar phrase.
 1659. Instamment, *insistently, urgently.*
 1668. Trahisso, *give the lie to.*
 1665. Avez-vous envie, *will you please.*
 1675. A mes regards, *in my eyes.*
 1683. Procureur, *proxy, spokesman.*
 1685. De ce pas, *immediately.*
 1694. Citrons doux, used to be served at balls, etc. Cf.
 Perrault's *Cendrillon*. Confitures, *sweetmeats*. Quérir, modern:
chercher.
 1721. Vous moquez-vous, *are you serious? you don't mean it?*
 1722. Il n'a garde, *(he will take care not to), he would never.*
 1745. Que de façons, *how much ceremony.*
 1752. Empêché, *(prevented), busy.*

ACT IV

1788. Traverses, *crosses, troubles.*
 1791. Ses, *one's.*
 1805. Que, for *autre chose que.*
 1808. Officieuse, *(ready to do good offices), kind.*
 1814. Que. Cf. note on line 1805.
 1816. Od, for *à quel.*
 1817. Que de me renvoyer, for *en me renvoyant*, "in limiting
 me."
 1821. Passer sur, *pass over, set aside.*
 1825. Agissez auprès d'elle, *labor with her, plead with her.*
 1828. S'il ne tient que, *if it depends only.*
 1855. Et tâcher. This infinitive, like the preceding subjunc-
 tive, is governed by *il faudrait.*
 1859. Le diantre est, *the difficulty is.* Diantre is euphemistic-
 ally used for *diable*.

1861. Un peu sur l'âge, *rather oldish*.
1863. Train, *train, retinue, attendance*.
1865. Basse Bretagne, *western Brittany* (a Celtic province, even yet very imperfectly Gallicized).
1876. Voir clair aux effets, *learn the truth about the property*.
1879. Notre fait, *just what we want*.
1892. Qui. Cf. line 960 and note.
1896. Prétendue, *that is to be*.
1897. Ne s'en défend pas fort, *shows no great reluctance*.
1906. Ô ça. Cf. note on line 1291. Intérêt de belle-mère à part, *setting aside the question of the future step-mother*.
1911. "Là là, so, so.
1912. Mais encore, *but, I pray you*.
1915. Franche, *absolute*.
1918. Belle-mère pour belle-mère, *as step-mothers go*.
1923. Si bien donc que tu n'aurais, *translate: so then you really have not? The conditional is used to suggest conjecture as: "it would turn out to be the case, would it, that you," etc.*
1929. Marier, *for me marier*.
1943. Je me ferai cet effort, *I will bring myself to it*.
1951. Ce sont des suites, *for il y a des suites*.
1953. A la bonne heure, *well and good*.
1965. Avez-vous. Harpagon, half in irony and half in anger, for a moment uses the formal *vous*, but a little later, giving himself up wholly to his anger, reverts to the habitual *tu*.
1986. Oh sus, *now then*. (Sus, "up!").
1992. En sont venues là, *have come to this*. En is redundant.
2000. Sur mes brisées, *in my tracks*.
2013. Tout à l'heure, *for tout de suite*.
2021. De grâce, *I pray you*.
2024. Laisse-moi faire, *let me alone*. Cf. "the laissez-faire policy."
2045. Me rapporter à toi, *entrust to you the decision*.
2058. Il se moque, *he can't mean it!*
2061. Se met à la raison, *is coming round to a reasonable view*.
2068. Moyennant cela, *in view of that, in return for that*.
2075. Il n'en veut . . . qu'à, *he is only angered by*.
2095. Pas de quoi, *no occasion for it*.
2103. Fait paraître, *shown*.
2116. Où tu te ranges, *to which you rally*.

2127. Trop content, *most delighted*.
 2139. Tu ne t'es pas départi, for tu n'as pas renoncé.
 2142. Derechef, for *de nouveau*.
 2155. Je n'ai que faire, *I have no use for*.
 2161. Nous sommes bien, *we are in great luck*.
 2163. Votre affaire. Cf. note on line 1045.
 2165. J'ai guigné ceci, *I've been keeping an eye on this*.
 2171. Au voleur, *stop thief!*
 2184. Plus que faire, for *plus rien à faire*.
 2185. C'en est fait, *all is over*.
 2186. Je n'en puis plus, *I can stand it no longer*.
 2198. Donner la question, *put to the torture* (as was the old judicial practice in examining witnesses).
 2204. Commissaires, superior police-officers. Archers, *armed police*.
 2205. Prévôts, captains of the archers. Gênes, instruments of torture. Etym., "Gehenna."

ACT V

2210. D'aujourd'hui, *to-day for the first time*.
 2211. Je me mêle, (*I meddle with*); *I occupy myself*.
 2217. Je demanderai justice de la justice, *I will prosecute the law itself*.
 2231. Trébuchantes, (*tipping the scale*), *full weight*.
 2238. Deniers, *sums*.
 2241. Je m'en vais, for *je vais*. Me is an ethical dative: *for me*.
 2246. Cochon de lait, *sucking pig*.
 2253. Scandaliser, *involve in a scandal*. Dans la douceur, *quietly*.
 2278. Il n'est pas que, *it can not be that*.
 2283. Sur le cœur, *weighing on my heart*.
 2285. Qu'as-tu à ruminer, *why do you ruminate*.
 2298. Sur quoi, *on what ground, wherefore*.
 2312. Lui, *in his possession*.
 2315. Comment est-elle faite, *how does it look*.
 2325. Par là, *in that way*.
 2345. Découvert. Cf. note on line 29.
 2363. Aurais-je, *could I have*.

2390. Qui, *what*.
2408. Non ferai, modern: *Je ne le ferai point*. De par, *in the name of*.
2405. Le vol qu'il m'a fait, *for la chose qu'il m'a volée*.
2419. Plaisante, *comical*. Cf. *Misanthrope*, line 774.
2425. Endiablé, *infernally greedy for*.
2434. J'y donnerai bon ordre, *I'll look out for that*.
2435. Faire raison, *give satisfaction*.
2436. Vous en userez, *you shall do*.
2458. Sage . . . honnête, *chaste . . . modest*.
2464. Maîtresse, *lady-love*.
2475. Que nous brouilles-tu, (*what are you confusedly saying to us*), *what nonsense are you talking to us about*, etc.
2481. Nous, *for one another*. The original idea of *me signer* has been ungrammatically expanded so as to include the secondary idea: *Je lui ai signé une promesse aussi*.
2487. Disgrâce, *misfortune*.
2490. Rengrègement, *increase, aggravation*.
2492. Le dû, *the duty*. Dressez-lui-moi, *draw me up, against him*, etc. *Mot* is an ethical dative.
2501. Quatre bonnes murailles, *the four walls (of a convent)*.
2508. Roué, *broken on the wheel (roue)*.
2513. Aux premiers mouvements, *by the first impulses*. Aux, modern: *par les*.
2516. Dont vous vous offensez, *for dont vous vous sentez offensé*.
2538. Le bien, *my property*.
2540. S'est coulé, *has insinuated himself*.
2544. Faites un galimatias, *talk such portentous nonsense*.
2548. Partie, *plaintiff*.
2552. Qui se serait donné, (*a virtual condition*), *if it has given itself away*.
2565. Larrons de noblesse, *usurpers of nobility*.
2571. Tout beau, *softly!* (formula of protestation).
2582. Martin, name popularly applied to the donkey.
2629. Hélas may be explained as an expression of Mariane's feelings at the revival of these sad memories.
2645. Gênes, *Genoa*.
2647. Déchirée, *wasted, dissipated*.
2648. Presque modifies *languissante*, "an almost dying life."
2654. Notre père. This *dénoûment* with the cheap romanticism of a happily reunited family is quite in the style of Molière's pred-

cessors, and illustrates his own tendency to disentangle his plots by mechanical devices more convenient than they are artistic. Molière is too often guilty of a lame and impotent conclusion.

2657. *Garantit*, *saved*.

2665. *Habitué*, for *établi*.

2667. *Traverses*. Cf. note on line 1788.

2670. *Prends à partie*, *hold you legally responsible*.

2691. *En lieu*, for *dans un lieu*.

2701. *Que*. Cf. note on line 184.

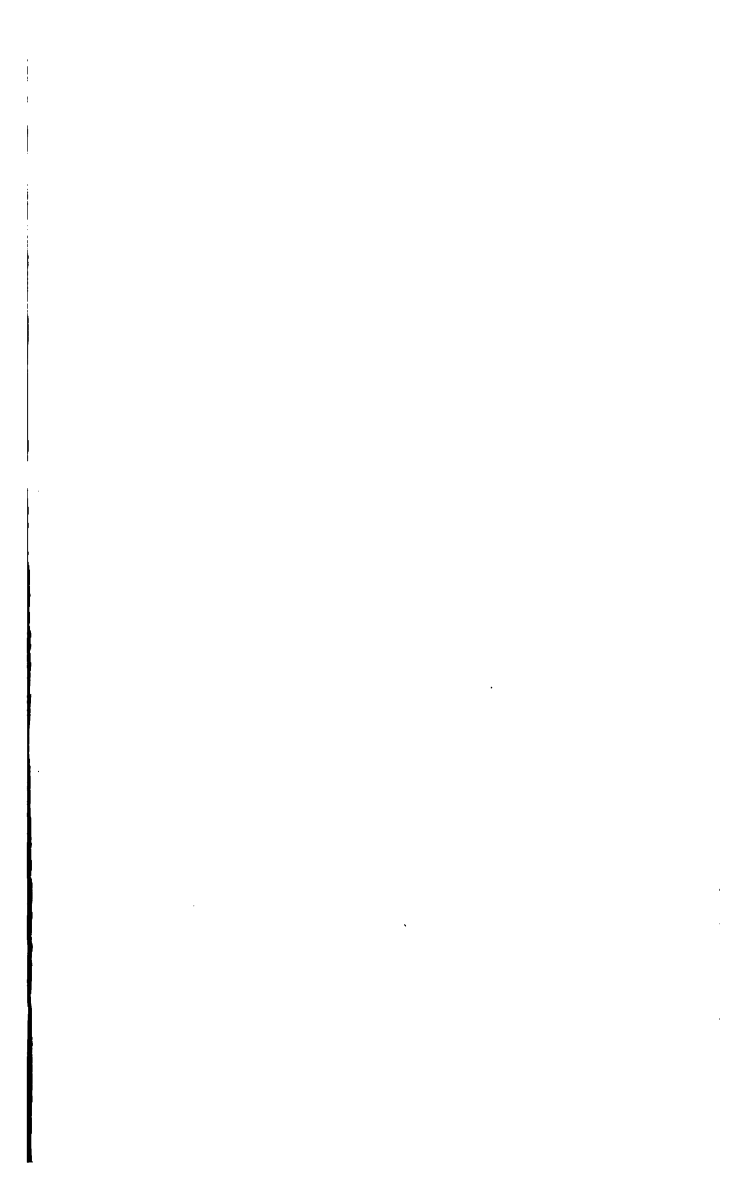
2712. *Pour me donner conseil*. The implied subject of *donner* may be *vous*, *moi*, or even *elle*, three different renditions resulting.

2729. *N'avons que faire*. Cf. note on line 2155.

2735. *Pour dire*, for *pour avoir dit*.

2740. *Faire part*, *impart*.





14 DAY USE

PROWE

[

YB 5002†

